


JUL 1 1967
...versitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis





lig. 2ff. et un fragment de page Coll. spéc.

L'HOMME CONDUIT PAR LA RAISON.*

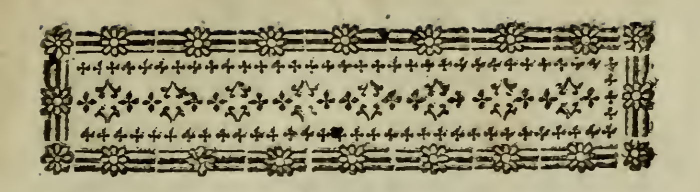
* Elle est du genre humain le trésor le plus beau ;
On ne craint point d'écueil en suivant son flambeau.
*D****.



A PARIS,
Chez PILLOT, Libraire, rue S. Jacques, à la Providence.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Permission.



ÉPITRE

RENFERMANT LA PRÉFACE.

TOUT Citoyen doit être animé de l'amour de la Patrie, & employer ſes talents, ſes travaux, au bien général de la Société pour laquelle il eſt né. Penſer autrement, c'eſt agir contre l'ordre établi par la Divinité même; c'eſt être comme un fils dénaturé, qui ne témoigne que de l'ingratitude à la plus tendre des meres.

Le deſir de concourir, en quelque choſe, à l'utilité publique, ma chere Patrie, me porte à vous offrir un Ouvrage qui eſt en même-

temps le fruit de mes lectures & de mes réflexions. Je n'ose me flatter qu'il soit digne de votre suffrage ; mais il me sera toujours glorieux d'avoir essayé de le mériter.

L'Homme conduit par la Raison, est tout le but que je me suis proposé dans un petit Ouvrage moins fait pour amuser l'esprit, que pour former les mœurs. Puisse-t-il, avec l'aide du Tout-Puissant, faire revivre dans tous les cœurs ces sentiments qui caractérisent le bonheur des humains, & desquels on ne peut s'écarter sans déranger l'harmonie qui doit regner entr'eux!

C'est cette droite raison, directrice de nos bonnes actions, qui présente continuellement à nos

yeux le tableau de nos devoirs envers l'Etre ſuprême, de l'obéiſſance & de la fidélité que nous devons à l'Auguſte Prince qui nous gouverne, de nos obligations à l'égard du prochain & de nous-mêmes. C'eſt elle qui nous fait appercevoir la laideur du vice & les dangers qu'il fait courir à ceux qui s'y livrent; la beauté de la vertu & les avantages qu'elle procure à ceux qui la pratiquent, qui nous dicte, en deux mots, le bien à faire & le mal à éviter.

C'eſt elle auſſi qui a la force de ramener dans le chemin de la vertu ces perſonnes qui, entraînées par de faux préjugés, manquent à leur état & à elles-mêmes, faute de connoître leurs égarements, mais qui

ne peuvent résister à la lumiere qui leur fait découvrir des taches dont elles se croyoient exemptes sans ce secours, lequel, réveillant leurs sentiments naturels, les excite à se délivrer d'une honte qu'elles ne peuvent plus supporter aussi-tôt qu'elles la connoissent.

C'est par la puissance de ses convictions qu'on peut parvenir à désabuser ces prétendus esprits forts qui, sans chercher ce qu'ils sont, d'où ils viennent, ni ce qu'ils deviendront un jour, prennent tous les engagements qui peuvent leur assurer la possession de ce qu'ils desirent, souvent même au mépris de la Religion & de la probité, qu'ils ne regardent que comme l'apanage des ames foibles, & qui

ne connoiſſent de devoirs que celui de ſe ſatisfaire. Cette pernicieuſe erreur qui trouvoit à peine, autrefois, quelques Sectateurs parmi des Païens, qui n'avoient d'autre guide que la raiſon, devroit-elle en trouver, aujourd'hui, dans le ſein du Chriſtianiſme ? Il eſt bien douloureux de voir ces eſprits indociles, qui, loin de reſpecter les Loix les plus ſacrées, voudroient s'en faire une au goût de leurs paſſions, ne faire uſage de leur ſcience que pour ſe perdre. C'eſt ainſi que l'araignée ne trouve que du venin ſur la même fleur où l'abeille trouve le miel.

Ce petit Ouvrage, que j'aurois rendu plus parfait, ſi l'étendue de mes lumieres eut été proportion-

née à l'ardeur de mon zele, a pour objet d'inſpirer l'amour de la vertu & la haine du vice, d'apprendre à ne jamais tromper, & de mettre en uſage tous les ſoins que la raiſon nous ſuggere pour éviter d'être trompés nous-mêmes: quatre points eſſentiels pour la conduite de l'honnête homme ſelon Dieu & ſelon le monde.

Enfin, ma chere Patrie, toute mon ambition ſe renferme dans le précieux avantage de vous ſervir.* J'aurai lieu de m'eſtimer heureux, ſi vous recevez favorablement, l'hommage que je vous fais de mes foibles talents, comme une preuve de mon ſincere & inviolable attachement.

*Le véritable honneur eſt d'être utile aux hommes.

T***.

TABLE.

* TABLE.

L'HOMME



L'HOMME
CONDUIT
PAR LA RAISON.



De l'Homme & de ses imperfections.

L'HOMME est une créature raisonnable composée de corps & d'ame. La structure de son corps est admirable. Différent des bêtes qui ne regardent que la terre, l'homme a le corps droit, la tête en haut, les yeux tournés vers le ciel; ce qui lui apprend qu'il n'est pas fait seulement pour la terre. Son ame douée de raison & d'entendement, est capable

de connoître & d'aimer l'Être Suprême, vers lequel elle doit tendre habituellement comme vers ſon centre.

Le premier homme a été créé dans un état parfait; mais ſa déſobéiſſance à la loi de ſon Créateur, l'a aſſujetti à des miſeres que ſes deſcendants n'éprouvent que trop aujourd'hui. En effet, quelle plus grande miſere pour l'homme que de ſe voir obligé de travailler continuellement à rentrer dans ſon premier état, s'il veut parvenir à la fin pour laquelle il a été créé?

Les hommes, en général, penſent bien, penſent mal, penſent peu, penſent beaucoup, ſuivant les moments & les tems; & toute cette inégalité n'eſt pas encore auſſi funeſte pour eux & pour la ſociété, que l'eſt leur amour pour les flatteurs. Le malheur des hommes, leur plus grand malheur, c'eſt qu'en faiſant mal, ils trouvent des gens aſſez vicieux pour les copier, ou aſſez lâches pour

les applaudir. Ces deux ſortes de flatteurs ont fait à la nature les plus grandes bleſſures dont elle gémit aujourd'hui.

Les hommes ſont contradictoires; il en eſt peu qui aient des principes fixes; ils ſe démentent à tous les inſtants: leur raiſon, leur courage dépendent ſouvent de leur ſanté; on reçoit d'eux des politeſſes, ou des bruſqueries, ſelon que le jeu leur a été plus ou moins favorable, ſelon que leur ſommeil a été doux ou pénible. Tous les âges ont leur foible, chacun s'abandonne au ſien. Qui pourroit ſe promettre de s'aſſurer d'un homme, de prévoir tous ſes écarts & de le juger ſans mépriſe?

Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs;
Chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs.
Un jeune homme toujours bouillant dans ſes caprices
Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices,
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes déſirs,
Rétif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.

L'âge viril plus mûr, inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue, ſe ménage,

Contre les coups du ſort ſonge à ſe maintenir ;
Et loin dans le préſent regarde l'avenir.

La vieilleſſe chagrine, inceſſamment amaſſe,
Garde, non pas pour ſoi, les tréſors qu'elle entaſſe,
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé ;
Toujours plaint le préſent & vante le paſſé :
Inhabile aux plaiſirs dont la jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuſe.

Boileau.



L'Homme doit travailler continuellement à ſe perfectionner.

QUAND nous ne ſommes pas naturellement vertueux, nous devons tâcher de le devenir par l'étude & par le travail. Il n'y a rien de plus honteux que de tomber dans la lâcheté & le découragement, parce que la nature ne nous a pas été favorable. Les Jardiniers abandonnent-ils un arbre quand il eſt tortu ? ne tâchent-ils pas au contraire, de le redreſſer par des appuis ?

Celui qui ne ſçait pas qu'il y a un monde, ne ſçait où il eſt. Et celui qui ne ſçait pas pourquoi il eſt créé, ne ſçait ni quel eſt le monde, ni ce qu'il eſt lui-même. Celui à qui l'une ou l'autre de ces deux connoiſſances manque, ne ſçauroit rendre raiſon de lui-même, ni dire pourquoi il eſt né. Les plus igno-

rants ſçavent qu'il y a des éléments, une terre, des cieux ; mais ſçavoir parfaitement qu'il y a un monde, c'eſt ſçavoir comment il a été fait & qui le gouverne ; connoître ſes différentes parties & ce qui les unit ; quelle portion de tout on eſt ſoi-même, & à quel uſage on y eſt deſtiné.

Il eſt aiſé à chaque homme qui jouit de l'uſage de ſa raiſon, de paſſer en revue les facultés de ſon ame & de ſon corps, & de ſe dire à lui-même, j'ai une ame qui peut être tirée de ſon état d'ignorance, & dont l'attention & l'activité ſont capables de former un amas de connoiſſances diſtinctes & utiles. Cette ame a de plus une pente naturelle & invincible vers le bien; & je puis m'en ſervir pour la porter vers de vrais biens, qui la rendront conſtamment heureuſe. J'ai encore un corps dont je puis conſerver & augmenter la force & la vigueur, en ne faiſant

ſervir ſes membres & ſes organes qu'aux fins pour leſquelles la nature les a deſtinés ; je puis par la pratique de la tempérance éviter mille maux qui ſont des ſuites infaillibles des vices contraires à cette vertu. Je ſoutiens qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe faire ces obſervations ſur ſoi-même, & en ſentir la vérité. J'en conclus qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe ſçavoir en quoi conſiſte ſa perfection & ce qu'il a à faire pour y parvenir.

C'eſt une choſe très-ridicule : l'homme peut empêcher ſa propre malice, & il la ſouffre ; il ne peut empêcher la malice des autres, & il ne veut pas la ſouffrir. Il ne peut être un Hercule pour purger la terre de monſtres, ni un Théſée pour en purger l'Attique ; mais il peut ſe purger ſoi-même des monſtres qui ſont en lui. Au lieu de chaſſer un Procraſtes & un Scyron, qu'il chaſſe de ſon cœur les mauvais déſirs, l'envie, la malice,

la colere, la médiſance, l'orgueil, la molleſſe, l'intempérance, &c. Il n'y a point du tout de honte à être privé des qualités qui ne dépendent point de nous ; & il y en a beaucoup à ne pas avoir les vertus qui en dépendent & que Dieu a comme plantées dans nos cœurs. Mais nous ſommes ſi aveugles & ſi malheureux, que nous mépriſons ſouvent celles-ci & n'eſtimons que celles-là. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi nous trouvons fréquemment dans notre choix, notre ſupplice. La perfection des mœurs conſiſte à paſſer chaque jour de ſa vie, comme ſi c'étoit le dernier, à écouter avec docilité, les avis ſalutaires, que les perſonnes vertueuſes & éclairées nous donnent pour parvenir à cette perfection.

La vie ne vous eſt donnée qu'afin que vous avanciez dans la perfection : dès que vous vous arrêtez, ou que vous reculez, c'eſt un bien dont vous ne

jouiſſez qu'avec injuſtice. Ne faites pas comme ſi vous deviez vivre encore des milliers d'années. La mort pend ſur votre tête, ſi jeune que vous puiſſiez être ; ſoyez donc homme de bien pendant que vous vivez & que vous le pouvez. *Toute la vie eſt néceſſaire pour former l'homme de bien, & ce n'eſt que le dernier ſoupir qui l'acheve.*

Ne ſoyez pas comme le ſot, qui ſçait bien mieux ce qui ſe fait dans la maiſon d'autrui que dans la ſienne ; laiſſez les autres & ne vous ſouciez point de ſçavoir ce qu'ils ſont, pourvu que vous ſçachiez ce que vous êtes. Il y a quelque choſe de ridicule & d'inſenſé à vouloir ſçavoir comment le monde eſt fait, & à négliger d'apprendre comme on eſt fait ſoi-même.

Le ſage ſe regarde tous les jours au miroir de ſa réflexion, pour voir le beſoin qu'il a de s'armer de patience, de courage & de fermeté dans la navigation de la vie civile : navigation

dangereuſe & pleine d'écueils, où la réputation ſe briſe ſouvent. Il s'examine, & ce qu'il voit qui manque à la perfection de ſes connoiſſances, à ſon eſprit & à ſes mœurs, l'anime au travail & le fait entrer dans une ſérieuſe vigilance ſur lui-même. S'il remarque en lui quelques défauts, il s'applique à les corriger & à s'en défaire, parce que c'eſt la maxime des perſonnes prudentes qui aſpirent à la perfection.

Pour éviter la cenſure des hommes, il faut ſe cenſurer ſoi-même, ſe condamner, & ne ſe pardonner rien. Examinez votre conduite, peſez vos paroles, rappellez toutes vos actions, épluchez tout juſqu'à vos penſées ; & ſi vous vous trouvez coupable, corrigez-vous.

Je conviens que l'homme a beaucoup à combattre pour vaincre les ennemis qui l'aſſiégent de toutes parts : mais,

Le Ciel, par les travaux, veut qu'on monte à la gloire :
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire ;
Et les difficultés dont on eſt combattu,
Sont les Dames d'atour qui parent la vertu. *P. Corneille.*

L'Homme ſociable.

POUR vivre en paix avec les hommes, il faut beaucoup de politeſſes & de complaiſances, parce qu'aucun homme n'eſt ſans défaut ; le plus accompli eſt le moins imparfait. Quel aveuglement ne ſeroit-ce pas ? Quelle injuſtice d'exiger d'autrui une perfection que nous n'oſerions préſumer en nous-mêmes ! Toujours prêts à eſſayer les hommes ſur ce qu'ils ont de bon, tenons-les quitte des talents de l'eſprit, pour ne chercher en eux que les douceurs d'un commerce facile : ainſi goûterons-nous les agréments de la ſociété, & nous les ferons goûter aux autres. J'admire l'homme de génie ; mais je m'attache à l'homme ſociable. On l'a dit avant nous, *on eſt de meilleur commerce par le cœur, que par l'eſprit.*

Si vous avez à vivre avec des per-

ſonnes qui aient l'eſprit revêche & mal fait, ou dont l'humeur ſoit mauvaiſe & difficile; pour vous ſoutenir contre, cherchez des forces dans votre complaiſance, de la complaiſance dans votre douceur, de la douceur dans votre patience, de la patience dans votre vertu, & de la vertu dans votre raiſon. Écoutez ce qu'elles diſent, & ne leur répondez rien d'aigre, ni de contrariant; & quoique vous ſouffriez, en tâchant peu-à-peu de vous y faire & de vous accoutumer à leurs manieres; ne vous plaignez de rien & ne les contrepointez ſur rien. L'homme ſage ſupporte les défauts d'autrui avec beaucoup de patience; il en fait même l'exercice de ſa vertu, parce qu'il ſçait que c'eſt de la ſouffrance que naît cette ineſtimable paix qui fait la félicité de l'homme ſur la terre.

Sévere à ſon égard, indulgent à l'égard des autres; être prêt à leur donner tout & rien à ſoi-même; louer

leurs vertus, excuſer leurs foibleſſes; ſe prêter aux goûts différents, qui ne bleſſent point la juſtice; n'uſer pas avec rigueur de l'autorité de la raiſon; c'eſt ainſi qu'un homme doux & ſociable gagne les cœurs par ſon aménité: à le voir, à l'entendre, on diroit que le mérite eſt ſolidaire dans la ſociété.

En s'occupant du ſoin de pouvoir ſe connoître,
Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'être;
Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur
Se regarde ſoi-même en ſévere cenſeur.



L'Homme qui veut acquérir la véritable perfection, doit s'appliquer à connoître sa Religion & la pratiquer.

La vraie perfection de l'homme ne consiste pas seulement à plaire à ses semblables ; elle l'oblige bien plus à ne rien faire qui puisse offenser la Majesté Suprême du Souverain Maître de tous les hommes : sa principale étude doit être de plaire à Dieu ; c'est là le but où doivent tendre toutes ses actions. Le seul moyen pour y parvenir est de connoître sa Religion, & de la pratiquer exactement. Au milieu d'un monde chrétien, il est facile de démontrer, qu'il n'est point de perfection réelle, sans le Christianisme.

La véritable Religion nous enseigne qu'il faut être toujours soumis à Dieu,

l'aimer par-deſſus tout, & être perſuadé qu'il ne fait rien que de juſte. Elle nous ordonne de combattre nos paſſions & de purger notre ame de tous ſes vices, afin que nous puiſſions être agréables à Dieu qui ne ſouffre rien d'impur.

La véritable Religion travaille à nous faire voir notre néant & celui de toutes les choſes terreſtres, & à nous convaincre que la véritable grandeur ne conſiſte ni dans la gloire, ni dans la naiſſance, ni dans les empires, mais dans la juſtice.

La véritable Religion nous apprend à prier pour tous les hommes, à faire du bien, non-ſeulement à nos amis, mais même à nos ennemis, & à ſuivre l'exemple de Dieu, qui tous les jours donne ſon ſecours à des ingrats, & fait lever ſon ſoleil ſur les juſtes & ſur les injuſtes.

La véritable Religion nous exhorte à ne pas faire de jugements téméraires & à mépriſer ceux qu'on fait de nous; à ſouffrir patiemment les défauts de

notre prochain, & à l'en reprendre avec modeſtie, quand la charité le demande; à nous paſſer de tous les appuis du monde, pour n'avoir d'autre appui que Dieu; à renoncer à tous les diſcours inutiles & à toutes les vaines occupations du ſiécle, pour ne nous occuper que de ce qui nous eſt propre & que Dieu demande de nous, & à être toujours contents de notre condition.

Enfin, la véritable Religion nous fait voir que le joug que Dieu nous impoſe eſt plus léger & plus facile à porter que celui que nous impoſent nos paſſions.

Gardons-nous donc de mépriſer ce qui doit être reſpecté de tous. La Religion, ſous quelque aſpect qu'elle s'offre à nos yeux, doit être l'objet de notre admiration; ſon utilité l'éleve au rang des loix fondamentales de la nature. Malheur au profane qui oſe, d'un ſouffle impie ternir ſon éclat éternel.

Par-tout où l'on voit des hommes, on

on y trouve des Religions. Félicitons-nous d'en connoître & d'en pratiquer une aussi sage, aussi féconde en préceptes salutaires; abandonnons-nous à ce guide assuré: quel trésor qu'un pareil flambeau pour se conduire dans les épaisses ténébres de la vie!

La Religion Chrétienne nous prescrit toutes les vertus : y a-t-il de loi plus salutaire pour l'homme? Elle est composée de deux parties fort différentes, sa morale & ses mysteres : nous naissons avec ce qu'il faut pour entendre sa morale & la pratiquer; mais malheureusement nous ne naissons pas avec l'intelligence nécessaire pour être entiérement persuadés de ses mysteres; plus nous raisonnons sur de pareilles matieres, & plus nous nous éloignons du but. Sans doute que la raison humaine suffisante en toute autre occasion pour régler notre conduite, est un trop foible instrument pour pénétrer les secrets de

la Divinité. Mais comme il n'y a pas moins de ſageſſe que de Religion à ne vouloir point rechercher ce que la Providence a eu deſſein de nous cacher; laiſſons ce qui n'eſt pas à notre portée, ſoumettons-nous à ce que nous ne pouvons comprendre, faiſons tout le bien que la Religion ordonne, & eſpérons, par notre bonne conduite, de mériter la foi qui nous manque.

Loin de nous les pernicieuſes erreurs de ces prétendus eſprits-forts, qui, pour vivre au gré de leurs paſſions, voudroient pouvoir s'aveugler juſqu'à douter de l'exiſtence de Dieu, & aſſujettir à la mort cette noble partie d'eux-mêmes, que le ſouffle du divin Créateur a rendu immortelle. Que leur ſert-il de donner dans des abſurdités qui les aviliſſent? C'eſt en vain qu'ils ſe flattent d'échapper aux châtiments que mérite leur impiété, s'ils ne ſe rendent à la lumiere qui fait tomber, malgré eux, le fatal bandeau.

La Divinité eſt évidente à toute créature humaine ; dans tout pays, dans tout tems, toute Nation a été frappée de cette évidence : donc Dieu eſt, donc il faut croire en lui. L'évidence de ſa ſageſſe ſe manifeſte dans la création & l'ordre de l'univers, il eſt donc infiniment ſage ; ſi ſa ſageſſe eſt infinie, ſuivons aveuglément ce qu'il nous ordonne, & croyons tout ce qu'il veut qui ſoit crû. Nous avons cette ſoumiſſion pour des génies d'une certaine eſpece : la ſageſſe humaine, qui, à juſte titre, s'attire notre confiance, nous perſuade ce qu'elle nous affirme, ſans qu'elle ſoit obligée de le démontrer, quoique contraire à des préjugés reçus ; à plus forte raiſon devons-nous croire tout ce qui émane de la Sageſſe divine, quelqu'incompréhenſible que cela ſoit. Nous croyons tous les jours ce que nous ne comprenons pas ; nous croyons qu'il y a

du feu, & nous ne comprenons pas le feu. Ainſi donc tous les myſteres de la Divinité doivent être pour nous des articles de foi, que nous ſommes obligés de croire.

D'après ce qui vient d'être dit, on ſera aiſément convaincu qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable de s'inſtruire parfaitement de notre ſainte Religion, & qu'un Chrétien ne peut abſolument reſter dans l'ignorance ſur un objet qui lui eſt ſi important. Il doit regarder avec les yeux de la foi & croire très-fermement tous les myſteres qui y ſont renfermés, ſans chercher à approfondir ce qu'il n'eſt pas donné à l'homme de comprendre.

Dieu nous a tous créés, il veut nous ſauver tous ;
Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous.
A ta foible raiſon garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre :
Inviſible à tes yeux, qu'il regne dans ton cœur.
Il pardonne aux humains une invincible erreur ;
Mais il punit auſſi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand le ſoleil t'éclaire.

Voltaire.

La bonne Philoſophie n'eſt pas incompatible avec la Religion.

La Philoſophie a quelques traits de la Religion : toutes deux célébrent la vertu & condamnent le vice ; toutes deux enſeignent à mépriſer le luxe, le faſte & les vains plaiſirs. Les richeſſes leur ſont à charge, & les applaudiſſements les importunent; elles ſont au-deſſus de l'opinion & des préjugés ; elles rapportent tout à la vérité éternelle. Elles n'offenſent perſonne, & elles ſçavent endurer les injures qu'on leur fait; elles reçoivent à peu près du même œil la bonne & la mauvaiſe fortune, & en tirent les mêmes avantages.

La Religion a ſes allarmes, & la Philoſophie ſes précautions. Dans les occaſions d'épreuve, le vrai Chrétien, malgré une ſainte confiance, ſe défie de ſes propres forces, &, malgré l'eſpoir

de la victoire, craint toujours de succomber. Le Philosophe se roidit pour résister ; l'un & l'autre fondent leur mépris, ou leur courage sur le peu de valeur des biens enchanteurs qui leur sont offerts : ils sçavent les rejetter, parce qu'ils sçavent les mépriser ; avec cette différence, que l'un porte toujours son sacrifice au trône de Dieu, & que l'autre le fait quelquefois à sa raison. Tous les deux veulent avoir l'esprit libre & l'ame tranquille.

Les vertus du Chrétien & celles du Philosophe sont la modestie, la simplicité, la modération, la prudence, la sincérité, la charité, la fermeté mâle à dire la vérité, la haine de la flatterie, l'amour du travail, de l'étude & de la contemplation : voilà en partie les vertus qui leur sont communes.

Si les gens du monde entendoient bien leurs intérêts, le vrai Chrétien & le Philosophe seroient plus de leur

goût. Ils devroient les aimer davantage : ils ne les trouvent jamais en concurrence ; ils ne les voient point leur disputer les biens, ni les distinctions qu'ils recherchent si avidement, ni même les suffrages de la multitude dont ils sont idolâtres.

La solide vertu dont ils font vanité,
N'admet point de foiblesse avec sa fermeté.

P. Corneille.



De l'Exemple.

COMBIEN de tems gagne celui qui ne prend pas garde à ce que ſon prochain fait, dit, ou penſe ; mais qui eſt attentif à ce qu'il fait lui-même, afin de ſe rendre juſte & ſaint ? Ne regardez point aux mœurs corrompues de votre prochain, mais allez votre chemin tout droit, & marchez toujours dans les ſentiers de la vertu, ſans jamais vous en détourner. La plupart des hommes prennent mal-à-propos, pour un prétexte de relâchement dans leur conduite, les mœurs corrompues de leur prochain. Le Sage a ſoin d'éviter ce piége, & ſçait que les mauvaiſes actions que font les hommes vicieux, ne l'autoriſent point à ſuivre leur exemple. Que les autres tombent, faſſent des fautes, ſe décrédirent & ſe perdent, il n'oublie jamais ce qu'il eſt à cauſe

de

de ce que ſont les autres; leur mauvaiſe conduite n'eſt point une régle pour lui, mais bien un avertiſſement qui le fait heureuſement être toujours ſur ſes gardes.

Quand on peut, par ſes diſcours & le bon exemple, faire conſentir les autres au bien, il n'y a rien de plus agréable; mais quand on ne le peut, on doit prendre garde de ne pas conſentir avec eux au mal. Il faut, autant qu'il eſt poſſible, faire le bien malgré eux, & leur réſiſter en face, ſans qu'aucun intérêt doive nous retenir.

Les exemples paſſés devroient avoir moins de force ſur les eſprits, que les événements préſents: il paroîtplus facile de ſe corriger aux dépens des autres, en réfléchiſſant ſur ce qui peut nous arriver à nous-mêmes; cependant l'amour propre a pris ſur les hommes un ſi grand aſcendant, & la conduite des autres les aveugle tellement ſur leurs

propres défauts, qu'il faut avoir recours aux ſiécles oubliés & remuer les cendres des morts, pour ſervir de miroir aux vivants.

Ayez toujours devant les yeux quelqu'un des Anciens qui ait été parfaitement vertueux. Par exemple, ſi vous avez du penchant pour l'incontinence, ſouvenez-vous du chaſte Joſeph, de la chaſte Suzanne, qui aimerent mieux s'expoſer à mourir, que de commettre le crime, & ainſi du reſte pour les autres déſirs déréglés ; car s'il n'y a point d'hommes aſſez vicieux pour oſer pécher devant un témoin, que ſera-ce quand on aura choiſi un témoin d'une vertu reconnue ? Combien plus encore doit être grande la vertu d'un vrai Chrétien qui penſe continuellement que Dieu voit toutes ſes actions ? & quel ſoin ne doit-il pas apporter pour ne donner que de bons exemples ?

L'exemple qui conduit au véritable bien,
Sera toujours ſuivi par le parfait Chrétien. *D* . . . .

On ne devient vertueux ou vicieux que par dégré.

De même qu'il faut pratiquer longtems la vertu avant que d'acquérir la qualité d'homme vertueux, il faut avoir fait plusieurs pas vers le vice, pour devenir absolument vicieux. Car si pour être véritablement vicieux, il falloit tout d'un coup des vices grossiers & des forfaits flétrissants ; si d'un autre côté les vertus doivent être d'abord nécessairement éclatantes & un héroïsme chrétien, ou philosophique, on pourroit dire que les hommes ne sont communément ni vicieux, ni vertueux : soit crainte, soit éducation, ils se garantissent pour la plupart de l'infamie publique, & les exemples d'une vertu sublime ne sont que trop rares.

Ce qui fait que l'on marche si lentement dans le chemin de la vertu,

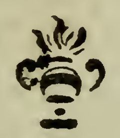
& qu'on n'a point pour le vice toute l'horreur qu'il doit inſpirer, c'eſt que ſouvent les plus grandes vertus n'ont guere d'autre récompenſe que la gloire du bon témoignage que l'on peut ſe rendre à ſoi-même, puiſqu'à peine laiſſe-t-on tomber quelques bienfaits ſur celles qui ſont utiles à la Patrie ; que de même les vices les plus criants demeurent impunis ; l'on ne réprime que ceux qui attaquent le repos de la ſociété, comme le vol, le meurtre, &c. mais l'envie, l'ingratitude, la trahiſon, la perfidie, qui ne bleſſent que les particuliers, ſont abandonnées à leur mépris, ou à leur généroſité.

Il réſulte de tout ceci que pour devenir véritablement vertueux, il faut aimer la vertu, parce qu'elle eſt aimable, pour Dieu même qui l'inſpire, & en récompenſe la pratique ; la regarder comme le guide fidéle qui doit nous conduire dans le chemin de la perfection & nous

faire arriver au véritable bien ; & qu'on ne s'abandonne abſolument aux vices infames & groſſiers, que lorſque l'on eſt parvenu à étouffer les juſtes reproches que fait ſans ceſſe une bonne conſcience, ce qui doit demander bien du tems.

Quelques crimes toujours précédent les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés ;
Ainſi que la vertu, le crime a ſes dégrés ;
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Paſſer ſubitement à l'extrême licence.

Racine.



Des Passions.

LES Passions en général sont des mouvements de l'ame qui, de leur nature, n'ont rien de déterminé : l'usage seul que l'homme en fait, les rend bons ou mauvais. Ainsi les Passions font le bien, ou la perte de l'homme : son bien, s'il triomphe des mouvements déréglés qu'elles lui inspirent ; & sa perte, s'il y succombe.

A quel désordre ne conduisent point les Passions, lorsqu'elles ne sont pas réglées par la raison ? & de quoi le cœur humain n'est-il point capable, lorsqu'il suit, sans contrainte, les mouvements violents qu'elles lui inspirent ? Dans la chaleur de ses emportements, il ne pense qu'à se satisfaire, rien ne lui coute, & il met tout en usage pour parvenir à des excès qui le dégradent.

N'écoutez point vos Paſſions, ne ſuivez point leurs mouvements, & regardez leurs ſaillies, comme autant de pas gliſſants, où l'innocence trébuche, où la prudence s'oublie, & où la vertu court riſque de ſe perdre.

Loin de ſe laiſſer entraîner aux mouvements d'une inclination vicieuſe, l'homme ſage contraint ces mouvements d'obéir aux loix de ſa droite raiſon. Lorſqu'il réfléchit ſur les trompeuſes voluptés & ſur l'aveuglement de ces hommes enivrés & aveuglés du monde qui, ſemblables à des bêtes, hazardent la mort de leurs ames, pour un plaiſir qui paſſe en un inſtant, il s'écrie, oh! que ces plaiſirs ſont courts, faux, déréglés & infames! Tous ceux qui les goûtent, paſſeront comme la fumée, ſans qu'il reſte aucun ſouvenir de leur nom, que pour être mépriſé. Tous ceux qui les cherchent honteux & criminels, ne pourront les goûter

ſans confuſion, ni ſans amertume. Ainſi, pénétré de ces grandes vérités, il renonce abſolument à ſatisfaire les déſirs & les mouvements déréglés.

Les Paſſions ne ſe ſoulevent que contre ceux qui les combattent foiblement, & ſe ſoumettent auſſi-tôt qu'on renonce aux ménagements avec elles. Si d'une volonté déterminée, l'on s'arrache courageuſement aux occaſions, on recueille bientôt le fruit de ſes travaux. Celui qui eſt dans la néceſſité de toucher des orties, n'évite leur piquure, qu'en les ſaiſiſſant avec vigueur: elles ne bleſſent que lorſqu'on les cueille en tâtonant: il en eſt de même des Paſſions; il n'eſt difficile de les vaincre, que lorſqu'on y procéde mollement.

Quand on n'oſe étouffer un feu qui prend naiſſance,
L'air l'enflamme, & bientôt tout cede à ſa puiſſance.

P. Corneille.

De l'aveuglement où conduisent les passions.

UN premier crime enfante des remords incompatibles avec la tranquillité que possédent ceux qui en ont contracté la funeste habitude ; ainsi les grands crimes ne se commettent ordinairement que par dégré : personne ne passe tout d'un coup de la vertu au comble du vice : il y a je ne sçais quoi de bon dans l'ame qui lui est comme naturel, & qu'elle ne peut étouffer que peu à peu, & par un long enchaînement de déréglemens & de désordres qui lui font oublier la vertu : l'oubli de la vertu produit un vrai endurcissement dans le mal qui se forme insensiblement dans le cœur ; chaque péché y frappant son coup & y détruisant toute la tendresse & toute la sensibilité que ce cœur

avoit pour ſon Dieu. Lors donc qu'on ſe laiſſe entraîner au torrent des paſſions & qu'on n'a pas ſoin de les combattre par les vertus qui y ſont oppoſées, on tombe infailliblement dans un aveuglement ſi dangereux, qu'il eſt très-difficile de s'en retirer. Le plus fort & le plus à craindre de la paſſion, eſt lorſqu'on ne la ſent pas ; un homme que la fiévre rend frénétique dit, je ne ſuis point malade.

Ceux qu'aucun frein ne retient dans leurs déſordres, ſont preſque toujours ſans reſſource dans leurs miſeres. Que l'homme eſt dans un état bien déplorable quand il ne reconnoît plus de maître, que ſa volonté ; de guide, que ſa fureur ; & d'amis, que ſes vices.

Tel eſt le fatal aveuglement de ceux qui s'abandonnent au vice : ils connoiſſent d'abord le mal qu'ils font, ils voient toute l'horreur de l'abîme dans lequel ils tombent ; & cependant en-

traînés par l'attrait funeste de leurs passions, ils évitent de rencontrer la secourable main qui pourroit empêcher leur chûte ; & la vertu n'est plus pour eux qu'un objet de terreur & d'effroi.

L'affreux aveuglement que procure le vice,
Sans cesse nous conduit au bord du précipice ;
Attirés par l'écueil, nous nous abandonnons,
Et bientôt le cruel nous fait trouver le fonds.

D * * *



De la Vertu.

La véritable Vertu de l'Homme Chrétien, eſt une détermination ſincére & conſtante à pratiquer tout le bien que la loi nous commande, & à fuir tout le mal qu'elle nous défend.

Il n'y a qu'un rôle qu'on puiſſe ſoutenir avec un ſuccès infaillible dans le monde, c'eſt celui de la Vertu ; parce que c'eſt la vraie & unique deſtination de l'homme. Mais il faut bien prendre garde à ne pas ſe laiſſer tromper par l'abus perpétuel, que les hommes font du reſpectable nom de Vertu. Les gens les plus déréglés dans leur conduite, s'arrogent le titre de gens d'honneur, & ce prétendu honneur, ils le mettent à la place de la Vertu, dont à peine il eſt le fantôme. Il n'y a point de Vertu là où manquent les ſeuls motifs propres à la produire :

ces motifs sont, 1° l'amour dominant de l'Etre Suprême ; 2° une parfaite charité envers le prochain ; 3° le désir constant de sa propre perfection. Tout ce qui ne sçauroit subir l'épreuve de ces pierres de touche, est de faux aloi.

Aimez la Vertu & la pratiquez, mais n'en faites point parade ; préférez le solide de l'une au vuide de l'autre. Regardez comme des gens qu'on ne peut assez mépriser, ceux qui croient que leurs bonnes actions ne peuvent être assez connues, qui ne donnent des secours aux malheureux, que lorsqu'il y a des témoins de leur charité, & qui n'en feroient pas une qu'en public : il faut être vertueux ; mais on ne doit pas chercher à le paroître par des dehors trompeurs.

Ne soyez pas comme ces Sçavants du monde qui recherchent davantage, dans leurs études, la science que la Vertu ; ni du nombre de ceux qui

eſtiment plus une once de bonheur que deux quintaux de mérite & de ſageſſe : faites plus de cas de la Vertu toute ſeule, que de toutes les richeſſes du monde, & même que du monde entier. Heureux l'homme à qui la Vertu ſe montre dans toute ſa beauté : peut-on la voir ſans l'aimer ? Peut-on l'aimer ſans la pratiquer ? Peut-on la pratiquer ſans être heureux ?

Si la Vertu ſe montroit aux mortels,
Ce ne ſeroit ni par l'art des grimaces,
Ni ſous des traits farouches & cruels :
On connoît trop qu'un front que l'art déguiſe,
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchiſe.

Greſſet.

L'exemple nous fait voir qu'une ame généreuſe
Trouve dans ſa vertu de quoi ſe rendre heureuſe ;
D'un ſincere devoir fait ſon unique bien,
Et jamais ne s'expoſe à ſe reprocher rien.

P. Corneille.



De la Volupté.

LA Volupté dont nous avons tout à craindre, & contre laquelle nous devons ſans ceſſe être en garde, eſt le penchant naturel qui nous porte à ſatisfaire, en tout, nos ſens & nos appétits déréglés, & qui nous entraîne dans des excès qui tiennent de la molleſſe, de la débauche & du libertinage.

La Volupté nous trompe ſous un voile ſpécieux : les plaiſirs qu'elle nous offre, ne ſont pas de longue durée, ou, pour mieux dire, ce ne ſont que des plaiſirs frivoles & imaginaires. Au contraire, les fruits qu'on retire de ſes dons perfides, ſont de véritables maux. Tenez-vous ſans ceſſe en garde contre ſes diſcours ſéduiſants : ſi elle a le miel en la bouche, elle a auſſi le fiel dans le cœur. Elle vous préſente une coupe d'or & vous invite, d'un air

enchanteur, à vous désaltérer ; mais gardez-vous bien d'approcher des levres cette coupe fatale : car le breuvage qu'elle renferme, est un poison des plus subtils & des plus dangereux. Heureux le sage qui connoît toutes ses ruses & qui sçait les éviter !

Que ceux qui ont le malheur de tomber dans ses piéges, sont à plaindre! Qu'ils fassent de sérieuses réflexions sur leur triste & dangereux état ; que ces réflexions leur apprennent à craindre le Seigneur : on ne peut en imposer à Dieu ; l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé. Celui qui veut boire de ces eaux empoisonnées & délicieuses tout ensemble, celui qui veut se livrer & s'abandonner à ses convoitises, recevra les fruits qu'il mérite : & quels sont ces fruits ? Le mépris, l'infamie, la corruption, les ténebres, l'aveuglement.

Nous voyons tous les jours de ces

bruyants

bruyants voluptueux voler de cercle en cercle, de plaiſirs en plaiſirs; tout ce qui tient au bruit leur plāît. Ils voudroient tout voir, tout parcourir, jouir de tout en même-tems, épuiſer, en un mot, dans le courant d'un jour, toutes les ſcénes de la vie. Mais fatigués & rendus à eux-mêmes, tout leur déplaît, leur devient inſipide, l'uniformité les accable, la vieilleſſe ſurvient, les paſſions n'ont plus d'activité, le goût eſt émouſſé; ils ne ſont plus enfin, long-tems avant que d'avoir, en effet, ceſſé d'être.

Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps uſé les reſtes chancelants;
Et ſur un front jauni, qu'a ridé la molleſſe,
Étaler à trente ans leur précoce vieilleſſe:
C'eſt la main du plaiſir qui creuſe leur tombeau,
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.

Thomas.



De la Sageſſe.

La Sageſſe eſt la ſcience des choſes que nous devons faire & de celles que nous devons éviter : les bonnes choſes ſont à faire, les mauvaiſes ſont à éviter : la droite raiſon, la conſcience eſt le guide aſſuré, ſi on le veut écouter, qui nous repréſente le bien à faire & le mal à éviter.

De toutes les miſeres attachées à la vie, la plus grande, à mon gré, eſt de n'acquérir la ſageſſe que par le ſecours de l'âge, & de ne faire uſage de la raiſon qu'à meſure qu'on avance aux portes du trépas. De quelles félicités la carriere des hommes ne ſeroit-elle pas remplie, s'ils étoient ſages dès leur jeuneſſe ! Que de malheurs évités ! Que de déréglemens ignorés, ſi dans la force de leurs ans, ils cédoient à celle de la raiſon ! Eſt-ce un grand

effort que de détester les passions, quand on n'est plus en état de les ressentir, ou qu'une funeste & longue expérience en a fait connoître l'erreur & le désordre?

La véritable Sagesse consiste autant à régler nos idées que notre conduite: il est aussi blâmable de souhaiter des choses impossibles, que de s'abandonner à celles qui, quoique possibles, sont mauvaises en elles-mêmes.

O vous! qui ne voulez compter vos jours, que par le nombre de vos plaisirs, prêtez l'oreille aux conseils de la Sagesse; sortez de votre aveuglement, n'attendez pas que les remords, ou le dégoût vous forcent à devenir sages, & songez que si celui qui régle tout, se plaît quelquefois à faire tourner nos fautes à notre avantage, il les rend encore plus souvent le motif de notre honte & de sa vengeance.

C'est être parfaitement sage & avoir

fait un voyage très-heureux, que de ſortir de la vie, ſans avoir connu ni le menſonge, ni l'hypocriſie, ni le luxe, ni l'orgueil, &c. Les hommes ne peuvent guere prétendre à ce premier dégré de perfection; mais le ſecond eſt à leur pouvoir, qui eſt de ſe défaire promptement de tous ces vices, de les avoir en horreur & de s'en repentir. L'expérience ne perſuade-t-elle pas de fuir la peſte? La corruption de l'eſprit eſt une peſte bien plus dangereuſe que la corruption & l'intempérie de l'air. Celle-ci donne la mort au corps & l'autre eſt la mort de l'ame.

L'homme ſage & rendu à lui-même, cherche à connoître ſon cœur, à développer les cauſes de ſes inclinations, & s'encourage à l'étude de la vertu; la candeur brille ſur ſon front; rien n'altere ſa tranquillité: tout eſt bien pour lui, que peut-il craindre? L'adverſité? Elle ne peut lui ravir ſa vertu,

S'il eſt quelquefois importuné dans ſes ſolides réflexions, c'eſt ſouvent par un infortuné, qui vient baigner ſes mains des larmes de la reconnoiſſance. Ame honnête & ſenſible ! c'eſt toi qui connois le bonheur ; c'eſt toi que l'on doit ſuivre.

Portrait du vrai Sage.

Le Sage écoute tout, s'explique en peu de mots,
Il interroge & répond à propos,
Plaît toujours, ſans penſer à plaire ;
Dans ſes moindres diſcours fait voir ſon jugement,
Et ſçait au juſte le moment
Qu'il doit ou parler ou ſe taire.
Devant un plus ſage que lui,
Rarement il ouvre la bouche.
Il n'eſt point curieux des affaires d'autrui,
Et ce qui le regarde, eſt tout ce qui le touche.
Jamais à s'affliger, il n'eſt ingénieux,
Il s'accommode au tems, aux perſonnes, aux lieux,
Ne s'allarme jamais d'une choſe incertaine ;
Il court par ſa prudence au devant du danger,
Et ſouffre ſans chagrin, ſans murmure & ſans peine,
Ce qu'il ne peut ni rompre, ni changer.
Le repos de l'eſprit eſt tout ce qu'il ſouhaite ;
Et s'il n'a pas beaucoup de bien,
Du peu qu'il a, ſon ame eſt ſatisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas, il le compte pour rien.

* * * *

De l'Ambition & de l'Avarice.

Si l'Ambition eſt la ſource de tant de différends qui naiſſent entre les hommes par l'envie qu'ils ont de s'agrandir & de dominer les uns ſur les autres ; elle n'eſt auſſi que trop ſouvent la mere des meurtres & de tous les déſordres qui arrivent dans le monde.

Le cœur de l'Ambitieux eſt inſatiable ; c'eſt un feu qui dévore & conſume tout : à meſure que ſes entrepriſes l'élevent, ſes déſirs s'accroiſſent ; & comme ils ſont ſans bornes, il ne peut jamais les ſatisfaire. Au milieu des grandeurs, il eſt véritablement malheureux, puiſqu'il n'y trouve point la tranquillité de l'ame.

Les tigres, les lions, ardents à ſe détruire,
Pour regner dans les bois, déſolent leur empire ;
Dans ces bois teints de ſang, contente de ſon gain,
La fourmi creuſe en paix ſon ſéjour ſouterrain.

Thomas.

L'Avare amaſſe des tréſors comme s'il ne devoit jamais mourir, ou qu'il dût les emporter avec lui en mourant : il n'a d'autre vue que de remplir ſes coffres & négliger ſouvent le ſoin qu'il doit avoir de ſon ame.

Que les hommes ſont malheureux de faire ſi peu d'uſage de leur raiſon ! L'Ambition & l'Avarice n'y ſeront-elles jamais ſoumiſes, & la ſageſſe ne triomphera-t-elle point un jour de ces cruels tyrans des ames ? L'avidité des richeſſes, eſt un des plus grands défauts de l'homme ; l'opulence eſt une fauſſe Divinité, à laquelle il ſacrifie ſon repos, ſes jours & ſa liberté ; nul n'étant aſſez ſage pour ſe contenter de ce qu'il a, & pour ne pas déſirer ce qu'il n'a point. Il ſemble à l'homme que rien n'eſt difficile pour acquérir du bien, & qu'il ne peut être heureux qu'en cherchant à l'augmenter.

Les richeſſes & les honneurs, malgré

l'ardeur avec laquelle les hommes les désirent & les efforts qu'ils font pour y arriver, ne sçauroient absolument être les véritables fins de nos actions: on ne doit les regarder que comme de simples moyens d'arriver à des fins plus nobles, & d'obtenir des biens plus excellents.

L'Ambition de l'homme peut-elle se proposer de plus grand objet, que de chercher à plaire à celui duquel découlent tous les biens? S'il pensoit de cette sorte, il ne rechercheroit que la vraie gloire, la solide grandeur, & se diroit sans cesse à lui-même, si pour avoir les suffrages des hommes, la faveur des grands, les égards des petits, il faut que je me détourne de la voie royale de la vérité & de la justice, je renonce pour jamais à les obtenir à ce prix; parce que je ne me trouverai jamais grand, tant que je serai assez malheureux pour déplaire

à

à l'Arbitre Suprême de toutes choſes.

Les grandeurs humaines ſont inquiétes ; la ſolide grandeur a pour compagne inſéparable la parfaite tranquillité. N'oublions jamais la diſproportion qu'il y a entre le peu de jours que nous avons à paſſer ici bas, & l'éternité pendant laquelle nous ſommes appellés à vivre. Les bons & les mauvais ſuccès qui ne ſe rapportent qu'aux affaires du monde, conſidérés ſous ce point de vue, perdent toute leur force. Diſtinctions, gloire, puiſſances, victoires & triomphes, couronnes & ſceptres ne ſont qu'un jeu momentané des vanités humaines, qui s'engloutiſſent ſans retour dans la nuit du tombeau. De plus,

L'ambition déplait quand elle eſt aſſouvie :
D'une nouvelle ardeur, ſon ardeur eſt ſuivie,
Et comme notre eſprit, juſqu'au dernier ſoupir,
Toujours vers quelque objet, pouſſe quelque déſir.

P. Corneille.

Cependant,

Qu'importe lorſqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le ſceptre ou traîné le rateau ?

L'on n'y diſtingue point l'orgueil du Diadême ;
De l'Eſclave & du Roi, la pouſſiere eſt la même.
Le vice ſeul eſt bas ; la vertu fait le rang ;
Et l'homme le plus juſte eſt auſſi le plus grand.

Thomas.

Comme l'on doit conſidérer le monde.

Ce monde qui paroît ſi grand, & que les ambitieux voudroient poſſéder tout entier, n'eſt qu'une partie de ce vaſte univers : dans cette partie, chaque peuple, chaque famille a droit ſur une certaine portion ; le Très-Haut a marqué à chaque homme une place pour poſer ſes pieds & appuyer ſa tête ; le corps d'un Monarque n'en occupe pas plus que celui d'un eſclave.

O vous ! qui ne regardez toutes les choſes créées, que pour y attacher vos plaiſirs, dites-moi, de bonne foi, ſi après vous être portés à les rechercher avec autant d'avidité, qu'un enfant ſe

porte à la mamelle de ſa nourrice, vous y avez trouvé quelque lait, quelque douceur & quelque paix? Combien de fois où vous cherchiez ce lait, n'y avez-vous trouvé que de l'amertume? Combien de fois où vous cherchiez du miel, n'y avez-vous trouvé que de l'abſynthe? Et combien de fois penſant trouver de l'avantage dans les richeſſes, ou dans les dignités, n'y avez-vous rencontré que des ſujets de tourments & de travaux?

Regardez ce que ſont les hommes; ils mangent, ils dorment & font toutes les autres fonctions naturelles. Regardez qui ſont ceux qui commandent aux autres; ils ſont ſouvent remplis d'orgueil, ils ſe mettent en colere & traitent du haut en bas ceux qui ſont ſoumis à leur autorité. Conſidérez de combien de choſes ils ſont eux-mêmes les eſclaves & à quel prix; & penſez à ce qu'ils ſeront bientôt.

Il faut considérer la vie de ceux qui ont vécu avant nous, celle de ceux qui vivent présentement & celle de ceux qui vivront après, & se dire à soi-même : Combien y a-t-il de gens dans le monde qui ne connoissent pas même mon nom ? Combien y en a-t-il qui l'oublieront en peu de tems ? Et parmi ceux qui me connoissent & qui me louent présentement, combien s'en trouvera-t-il qui me blâmeront bientôt ? Enfin, il faut se persuader que ni la mémoire de notre nom, ni les richesses, ni les grandeurs, ni rien de tout ce qu'on voit ici bas, n'est digne de nos soins, ni de notre estime.

Tout se change ici bas de moment en moment ;
Comment donc y trouver parfait contentement ?
Qui pense le trouver aux richesses du monde,
Bâtit dessus le sable & grave dessus l'onde :
Ce n'est qu'un peu de vent que l'heur du genre humain ;
Ce qu'on est aujourd'hui, on ne l'est pas demain :
Rien n'est stable qu'au Ciel. Le tems & la fortune
Regnent absolument au dessous de la lune.

Malherbe.

De l'Orgueil.

L'ORGUEIL nous porte à avoir une eſtime déſordonnée de nous-mêmes, à mépriſer les autres & à nous croire plus parfaits qu'eux : fatal ouvrage de l'amour propre qui ne ſert qu'à nous perdre, non-ſeulement dans l'eſprit des hommes, mais même aux yeux de Dieu, qui ne peut ſouffrir une élévation auſſi injuſte.

L'homme enivré d'orgueil eſt ſi enflé & ſi aveuglé ſur ſon prétendu mérite, qu'il n'apperçoit point ſes propres imperfections : il condamne ſouvent de petits défauts dans les autres, tandis qu'il en eſt rempli d'infiniment plus grands. Tel qui ſe croit en droit de mépriſer un infortuné qui n'a ſuccombé que parce qu'il s'eſt trouvé dans une occaſion critique, auroit peut-être eu le même tort en pareil cas. Plaignons ſincérement les perſonnes qui s'écartent

de la voie du devoir ; mais évitons un retour orgueilleux ſur nous-mêmes, & gardons-nous de dire avec le ſuperbe Phariſien : *Je vous rends graces, Seigneur, de ce que je ne ſuis pas comme le reſte des hommes*. Cet orgueil rend plus coupable aux yeux du Seigneur, que les déréglements les plus honteux. A Dieu ne plaiſe que je veuille excuſer la conduite des perſonnes déréglées ; on n'en peut concevoir aſſez d'horreur ; mais je voudrois qu'on haït & qu'on mépriſât le crime, ſans mépriſer, ſans décrier le criminel, & qu'on ſe dît inceſſamment à ſoi-même, il ne fait rien que je ne fuſſe capable de faire, ſi Dieu m'abandonnoit à moi-même.

Si l'on étoit dans ces diſpoſitions, l'on ne feroit pas ces jérémiades éternelles ſur la conduite des autres ; ces orgueilleuſes lamentations ſur les vices du Siécle en général, qui finiſſent toujours ſur les vices des particuliers.

Ce défaut eſt celui ſur-tout des perſonnes qui ſont parade de la dévotion, & qui en ſont pourtant auſſi éloignées que le Ciel l'eſt de la terre. Le fiel de la médiſance découle de leurs levres: elles s'imaginent être aſſez bien avec Dieu, pour pouvoir être diſpenſées de garder aucunes meſures charitables avec les hommes.

Tenez-vous ſans ceſſe en garde contre l'orgueil ; car il entre comme avec des pieds de laine : il nous fait accroire que nous avons de la ſageſſe, que nous ſommes capables de grandes choſes, & nous inſpire mille autres imaginations de cette nature ; mais cet ennemi qui ſe gliſſe ſi doucement, nous fait courir les plus grands dangers auxquels nous ſommes expoſés en cette vie, & dont les ſuites ſont le plus à craindre. N'oubliez jamais que c'eſt lui qui perdit les Anges rebelles & qui fit tomber le premier homme dans le péché. N'ayez

de mépris pour perſonne ; ne vous eſtimez pas au-deſſus des autres ; & ſouvenez-vous continuellement de ces paroles de notre Divin Sauveur, *Quiconque s'éleve, ſera abaiſſé.*

Quand la gloire nous enfle, le Ciel ſçait comme il faut
Confondre notre orgueil, qui s'éleve trop haut.

P. Corneille.



De l'Humilité.

L'HUMILITÉ eſt un ſentiment de mépris pour nous-mêmes, qui nous fait eſtimer les autres : c'eſt une vertu qui ſert de baſe à toutes les vertus.

Beaucoup de gens affectent d'être humbles ſans l'être en effet. C'eſt une choſe fort aiſée de s'habiller ſimplement, de ſaluer le monde avec douceur, d'avoir la tête baiſſée & les yeux en terre pour témoigner de l'Humilité. Mais ſi l'on dit ſeulement une parole légere qui touche ces humbles affectés, auſſi-tôt vous les voyez prendre feu, & froncer les ſourcils ; la gorge leur enfle, & ce ſon ſi doux & ſi modeſte qui partoit de leurs lévres, ſe change en des cris étranges. La véritable humilité n'eſt pas celle qui ſe fait ſeulement voir au dehors, mais celle qui part du cœur : il y a bien de la dif-

férence entre poſſéder cette vertu, & n'en avoir que la figure.

Sans prévention pour vous & ſans préjugé contre qui que ce ſoit, ne croyez pas que ce que vous penſez ſoit admirable & meilleur que ce que les autres diſent ; tâchez ſeulement de bien dire & ne vous en flattez pas, parce que toute vaine opinion eſt abſolument contraire à l'Humilité ; & l'eſtime de ſoi-même une odieuſe préſomption punie d'ordinaire d'un mépris univerſel.

Si l'homme faiſoit de ſérieuſes réflexions ſur toutes les miſeres auxquelles il eſt expoſé, & combien il eſt foible par lui-même, il ne trouveroit à la vue de tant d'imperfections que des motifs de s'humilier profondément. En effet qu'y a-t-il de plus humiliant que d'être ſujet à commettre à chaque inſtant, une infinité de fautes, qui l'entraîneroient infailliblement dans le précipice, ſi Dieu ne prenoit ſoin de l'en tirer ?

Si ces conſidérations ne ſont pas aſſez fortes pour vous faire connoître le beſoin que vous avez de pratiquer l'Humilité ; ſouvenez-vous qu'un Dieu vous en a donné le précepte & l'exemple. Voyez juſqu'où il s'eſt abaiſſé depuis ſa naiſſance dans une étable, juſqu'à ſa mort ſur une Croix, qui étoit alors le ſupplice le plus ignominieux ! Je ne puis douter qu'un pareil exemple ne ſoit capable de vous convaincre de la néceſſité de vous humilier. Quant au précepte, je ne vous crois pas aſſez inſenſé, pour ne vous pas rendre à ces belles paroles du divin Modéle que vous devez imiter : *Soyez doux & humble de cœur.* Lorſqu'un Dieu commande, doit-il trouver des hommes qui aient peine à lui obéir ?

Le parfait Chrétien trouve ſa gloire dans ſon abaiſſement ; il ſçait qu'il ne peut parvenir au ſouverain bonheur

ſans l'humilité, quelle eſt la voie qui conduit à la véritable grandeur, que la récompenſe qu'elle attire eſt d'un prix infini, & ſe ſouvient toujours de ces paroles conſolantes de ſon divin Maître : *Quiconque s'abaiſſe, ſera élevé.*

L'Humilité conduit le Chrétien à la gloire,
Et ſur ſes paſſions lui donne la victoire.

*D*****.



De la Haine & de la Vengeance.

LA Haine paroît jetter ſes racines dans la paſſion, ou dans le reſſentiment d'un cœur irrité & plein de fiel : elle aveugle quelquefois de telle ſorte, qu'elle fait tout blâmer dans les perſonnes qu'on hait, & y noircit juſqu'aux vertus.

La Vengeance eſt un mouvement violent qui nous excite de faire à nos ennemis tout le mal qui dépend de nous. Il n'eſt point de plus cruel déſir, quand il s'eſt une fois emparé du cœur : la ſeule idée des malheurs où l'on s'expoſe à tomber en voulant le ſatisfaire, devroit engager les hommes à ſe garantir, avec ſoin, de prendre de la Haine les uns pour les autres, puiſqu'elle eſt la ſource de toutes leurs peines, en détruiſant les ſolides fondements de la Société, & qu'elle

devient ſouvent l'origine du malheur de leurs enfants.

Comme il n'eſt rien de plus injuſte que les inimitiés qui ſe perpétuent dans les familles, il n'eſt rien auſſi que la Providence ſemble déſapprouver davantage par le ſoin qu'elle prend de les punir, ou de les terminer en rompant les meſures de ceux qui cherchent à les rendre éternelles. Il n'eſt permis de haïr que le péché : comment un Chrétien peut-il haïr des hommes pour leſquels Jeſus-Chriſt a verſé juſqu'à la derniere goutte de ſon Sang, & avec leſquels il eſpere demeurer pendant toute l'éternité ?

Ne vous occupez point des moyens de vous venger de ceux qui cherchent à vous nuire & qui vous portent envie ; contentez-vous de vivre toujours dans une grande retenue, pour vous conſerver l'eſtime de ceux qui vous connoiſſent, & de faire enſorte, par

votre conduite bien réglée & par la pratique de quelques vertus nouvelles, de mériter celle de ceux-là même qui ne vous connoiſſent pas: en vous attirant l'admiration des uns & les louanges des autres, vous ne pourrez faire plus de peine à vos envieux. Ne croyez pas qu'il ſoit permis à un Chrétien de ſe venger autrement, & qu'il y ait de vengeance, & plus héroïque, & plus honnête.

La Haine & la Vengeance ſont les paſſions des ames baſſes & des mauvais cœurs : ce qui fait qu'elles ſont ſi communes, c'eſt que les vertus contraires ſont trop hautes & trop ſublimes, pour être le partage du vulgaire. Quelque favorables que ſoient les occaſions que vous trouvez de vous venger, ne le faites jamais; préférez la gloire de pardonner au plaiſir d'une vengeance victorieuſe. En oppoſant la vengeance à la haine, on ne fait le plus

ſouvent que l'irriter : oppoſez-lui la clémence, vous la déſarmerez.

Sitalſe, Prince de Thrace, ayant conjuré contre Alexandre qui avoit conquis ſes États ſur l'uſurpateur du pere de ce Prince, la conjuration étant découverte, Alexandre lui pardonne ſon crime, & lui dit, en lui remettant ſes États :

Partez pour les États que je vous ai donnés.

SITALSE.

Quoi ! Seigneur, mes forfaits....

ALEXANDRE.

Ils vous ſont pardonnés.

SITALSE.

Je ne puis ſoutenir votre auguſte préſence !

ALEXANDRE.

Prince, votre douleur vous rend votre innocence.
Allez, de l'attentat je vois le repentir,
Je laiſſe à vos remords le ſoin de vous punir.

Fénelon.

Si ce trait de clémence d'un Héros, qui étoit dans les ténebres du paganiſme, n'eſt pas ſuffiſant pour vous exciter à pardonner à vos ennemis, Chrétiens, qui êtes éclairés des lumieres

du

du Chriſtianiſme, ſouvenez-vous que Dieu vous traitera comme vous aurez traité les autres, & les déſirs de la vengeance s'écarteront pour jamais de vous.

Qui hait brutalement, permet tout à ſa haine ;
Il s'emporte, il ſe jette où la fureur l'entraîne,
Il ne veut avoir d'yeux que pour ſes faux portraits ;
Mais qui hait le péché, ne s'aveugle jamais.

P. Corneille.



Du mépris des Injures.

N'AYEZ jamais des choſes l'opinion que celui qui vous offenſe en a, ou qu'il veut que vous en ayez : mais examinez-les & voyez ce qu'elles ſont véritablement. Le plus court & le plus ſûr moyen de vous venger de vos ennemis, eſt de leur ôter le plaiſir de croire qu'ils vous ont fait du mal ; & c'eſt le leur ôter, que de mépriſer l'injure qu'ils vous ont faite.

On vous déchire, on vous calomnie, on vous charge de malédictions; que cela vous fait-il ? Cela empêche-t-il que votre ame ſoit toujours pure, prudente, ſage & juſte ? Si quelqu'un aſſis près d'une fontaine d'une eau douce & claire, s'amuſoit à lui dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins ſon eau pure & claire ? Et s'il y jettoit de la boue & du fumier, n'auroit-elle

pas bientôt, par la bonté de ſa ſource, lavé & diſſipé ces ordures, ſans en être gâtée ? Il faut de même que l'homme faſſe toujours de bonnes actions, quelques obſtacles qu'on lui oppoſe, & qu'il ſurmonte le mal, par le bien.

Ne vous offenſez point facilement des inſultes qu'on vous fait ; armez-vous de patience contre les violences de vos ennemis ; mépriſez leurs mépris & leurs avanies ; mettez en oubli tout ce qu'ils ont dit pour vous décrier, tout ce qu'ils ont machiné pour vous perdre, & mettez-vous bien dans l'eſprit que les injures ne déshonorent que ceux qui les proférent.

Que peut faire une injure à tout homme de bien,
Lorſque ſon propre cœur ne lui reproche rien ?





De la Colere.

La Colere eſt ordinairement provoquée par une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obſtine, qui nous offenſe, ou qui nous manque dans l'occaſion; elle marque beaucoup d'humeur & de ſenſibilité. Celui qui ſe livre aveuglément aux mouvements qu'elle lui inſpire, eſt à craindre & à redouter.

La Colere eſt entiérement contre la nature; il eſt aiſé d'en être convaincu, ſi l'on prend garde que lorſqu'elle revient ſouvent & qu'on s'en fait une habitude, elle change tout le viſage, éteint & amortit ſi bien toute ſa beauté, qu'il n'en reſte plus aucun veſtige & qu'elle ne revient plus. Toute ſorte de beauté (dit Séneque) abandonne ceux qui ſont en colere.

En effet, ſi nous conſidérons exactement un homme dans ſa colere, nous ne trouverons qu'un furieux qui ne reſſemble plus à l'homme. Si ſes yeux ſont égarés, tant l'accès qui le domine eſt violent, ſon eſprit & ſon cœur le ſont encore davantage : dans un moment ſi funeſte, il différé peu des frénétiques. Qu'un pareil état eſt à craindre, & qu'il eſt dangereux de s'y livrer !

Ayez grand ſoin de modérer les emportements dans leſquels vous jette la colere : ſi vous en avez contre quelqu'un, attendez à lui parler que l'accès ſoit diſſipé. L'expérience ne nous prouve que trop, que l'homme qui s'abandonne à ſa colere, n'exécute jamais rien qu'il n'ait ſujet de s'en repentir après.

La colere toujours aux mortels eſt funeſte ;
N'en ayez point, mon fils, & craignez la céleſte.

D****.

De la Douceur.

La Douceur eſt une qualité qui ſe trouve particuliérement dans la tournure de l'eſprit, par rapport à la maniere de prendre les choſes dans le commerce de la vie civile : celui qui la poſſéde a l'humeur ſociable, le caractere liant & ne rebute perſonne.

La Douceur nous aſſure la bienveillance de nos ſemblables, parce qu'elle eſt en même-tems un hommage que nous rendons librement à leur mérite, l'expreſſion de l'idée avantageuſe que nous avons conçue d'eux, & le modeſte aveu de la foible idée que nous avons de nous-mêmes.

Il n'y a rien qui ne céde à la Douceur ; & c'eſt avec raiſon que la Sageſſe éternelle nous dit, *que les pacifiques poſſéderont la terre*. Les Conquérants font des Eſclaves qui ne leur obéiſſent

que par contrainte, & qui ſecouent le joug auſſi-tôt qu'ils eſpérent le faire impunément. La Douceur nous aſſure une domination plus ſolide, puiſqu'elle nous aſſujettit, par choix, ceux avec leſquels nous vivons.

Si la Douceur ne ſuffit pas pour réprimer les paſſions, elle ſert du moins à les modérer ; elle ſemble demander grace pour elles & gémir, en quelque ſorte, de leur empire. Diſons auſſi qu'elle releve infiniment les vertus auxquelles elle ſe trouve réunie. Seules elles n'auroient qu'édifié ; avec la Douceur elles parviennent à plaire.

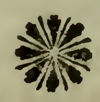
La vertu ſévere & farouche aliene les eſprits ; il faut préſenter aux hommes le devoir ſous l'apparence du plaiſir, en bannir toute idée de ſervitude, faire enſorte qu'ils croient choiſir lorſqu'ils ne font que ſe ſoumettre, & les ſauver de leur propre foibleſſe, par un art qui plie leur raiſon, ſans

paroître rien prendre ſur leur liberté. Il n'eſt rien qu'on ne puiſſe eſpérer d'obtenir d'eux, par les inſinuations de la douceur. Elle a une ſorte d'aſcendant ſur les paſſions les plus vives & les plus animées ; elle a plus d'une fois arrêté la fureur & déſarmé la vengeance ; elle a opéré des prodiges qui auroient honoré le courage le plus ferme, & qu'on auroit cru ne pouvoir attendre que de la force.

Les gens doux ſont les délices de la Société : rien n'eſt plus aiſé que de leur faire connoître leurs erreurs ; & rien n'eſt plus agréable que de recevoir la vérité de leur bouche.

Voulez-vous réuſſir ? Employez la Douceur.
Par elle on gagne tout, & rien par la rigueur.

*D****.*



Du

Du Menſonge.

LE Menſonge imite la vérité comme le ſinge imite l'homme ; il conſerve toujours ſa laideur, ce qui devroit ſervir à le faire connoître d'abord, ſi on ſe donnoit la peine de l'examiner avec une ſérieuſe attention ; car le mieux concerté chancele & ſe trouble, ſi on l'examine de près ; envain l'effronterie lui forme-t-elle un front d'airain, tôt ou tard le cœur le trahit & le dépouille de ſes artifices : ainſi il eſt toujours foible par lui-même, & il n'y a gueres d'adreſſe qui puiſſe long-tems le ſoutenir; mais malheureuſement, c'eſt qu'en peu de tems il occaſionne beaucoup de maux.

C'eſt un rôle bien déteſtable que le rôle d'un menteur : celui qui eſt reconnu pour tel, mérite d'être banni de toute ſociété, n'étant capable que d'y apporter du trouble & point de tranquillité. A

quels malheurs les hommes ne s'exposent-ils pas, lorsqu'ils prêtent facilement l'oreille à des discours insinuants & venimeux qui empoisonnent le cœur?

Si l'intérêt a souvent divisé les meilleurs amis, & même les plus proches parents, combien de divisions plus funestes & plus dangereuses encore ont été occasionnées par de faux rapports? & de combien de meurtres n'ont-ils pas été suivis? Le menteur est ordinairement rusé & fin : il donne une tournure à ses discours, qui leur donne tant de ressemblance avec la vérité, qu'il faut être bien clairvoyant & bien sur ses gardes pour ne pas s'y laisser prendre d'abord. Il semble que le mensonge prenne les armes pour servir tous les autres vices. L'implacable haine, la cruelle vengeance, la noire calomnie & la basse envie, n'ont pas de ministre plus zélé. Il faut avoir renoncé à tous sentiments d'honneur &

d'humanité pour se revêtir d'un caractere si monstrueux. Que d'horreur un pareil vice ne doit-il pas inspirer!

Mais, dira-t-on, les mensonges ne produisent pas toujours des effets aussi funestes; il en est qui ne sont point portés à des excès si furieux & qui ne sont point préjudiciables au prochain. Que le menteur fasse ici réflexion au tort qu'il se fait à lui-même. Quel crédit a-t-il dans l'esprit des hommes pour les persuader, quand il est reconnu pour menteur? Il a beau prodiguer les serments les plus affreux; jamais il ne parviendra à se faire croire.

L'exacte vérité, quand un menteur l'a dit,
En passant par sa bouche, elle perd son crédit.
La vertu n'apprend point la fourbe en son école;
Tout homme vertueux est homme de parole:
A des vices si bas, il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort, la honte de mentir.

P. Corneille.



De la Vérité.

La Vérité toute nue ſçait d'elle-même ſe faire jour, & c'eſt elle ſeule qui peut donner du poids à nos atteſtations : ſimple, ingénue, ſans déguiſement & ſans fard, elle n'a beſoin d'autre préparation, ni d'autre ſecours que celui de la candeur.

Beaucoup de perſonnes craignent de dire la vérité, & n'aiment point à l'entendre : d'un côté, c'eſt l'ouvrage de l'amour propre, & de l'autre, celui d'un vil intérêt. Pour conſerver la paix & la concorde avec ceux avec leſquels vous vivez, ſoyez circonſpect dans tout ce que vous dites ; & quoique vous ne mentiez jamais, ne dites pas néanmoins toujours toutes les vérités que vous ſçavez ; car la vérité eſt quelquefois de dure digeſtion pour bien des gens : prudent & diſcret, ſçachez vous

taire lorſqu'il y a du danger à la dire, & que vous feriez tort à la réputation de votre prochain; parce qu'en la diſant, vous feriez plus de mal que vous ne voudriez faire de bien.

On aime à entendre la vérité au ſermon & au ſpectacle: les vérités qu'on y dit nous paroiſſent les vérités de notre prochain & non les nôtres. Nous n'écoutons celles qui nous ſont directement adreſſées, que lorſque nous ſommes doux & humbles de cœur. Cependant, ſoyons perſuadés que quelque choſe que nous faſſions, nous ne ferons rien de bien ſans la vérité: il n'y a rien de ſolide ſans elle; les édifices où elle ne ſert point de baſe, ſont bientôt écroulés, & rien ne ſubſiſte long-tems, ſi elle ne s'y trouve. De quoi nous ſervent les louanges des hommes, ſi la vérité ne s'y trouve point? Et que nous font leurs reproches, ſi elle nous rend un bon témoignage à nous-mêmes?

Le mensonge ne se soutient pas malgré les serments qu'il fait pour y parvenir, & la vérité se soutient aisément par la modération & la douceur.

La vérité est la compagne fidéle de l'homme vertueux ; elle ne le quitte jamais ; elle se trouve dans toutes ses paroles & dans toutes ses actions. Heureux le mortel qui est toujours conduit par elle !

La vérité toujours doit guider un mortel ;
C'est elle qui conduit au bonheur éternel.

*D****.*



De la Paresse.

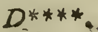
C'EST se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition & l'amour, qui puissent triompher des autres. La Paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse : elle usurpe sur tous les desseins & sur toutes les actions de la vie ; elle y détruit & y consume insensiblement les passions & les vertus.

Tout le monde sçait que l'oisiveté est la mere commune de tous les vices, & qu'un homme dans l'inaction est bien plus susceptible de prendre de mauvaises impressions, que celui qui est livré au travail. O fatale oisiveté ! de combien de crimes n'as-tu pas été & n'es-tu pas la cause ! puisque la plupart de ceux qui sont soumis à ton empire, quoiqu'ils n'aient pas le courage de travailler,

malgré qu'ils n'aient pas de bien, s'imaginent cependant pouvoir ſe rendre partiſans du luxe, & vivre avec autant d'aiſance que les hommes les plus laborieux ; ce qu'ils ne peuvent faire, le plus ſouvent, qu'aux dépens de leur propre gloire & de leur innocence.

Ne croyez pas ne rien faire en ne faiſant rien ; car par l'inaction vous apprenez à faire du mal : ainſi ne demeurez jamais oiſif un moment ; quand vous aurez achevé une choſe, commencez-en une autre, parce que les moindres maux de la pareſſe ſont de réduire ſes partiſans à une extrême pauvreté.

La pareſſe aux humains, eſt un malheureux ſort ;
Par ſon moyen jamais on n'arrive à bon port.





Nécessité du travail.

LE travail est de précepte. Dieu y a soumis tous les hommes, après la chûte de notre premier Pere, en lui disant : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage.* En outre il est absolument nécessaire à l'homme, puisqu'il lui fait éviter une infinité d'écueils dans lesquels il tomberoit, s'il n'étoit occupé. C'est un puissant remède pour dompter les passions, attendu que les mauvaises impressions n'ont presque point de prise sur celui qui s'occupe, ou ne lui portent que de légeres atteintes qui sont bientôt dissipées.

On connoît si bien la nécessité du travail, que ceux même qui n'ont aucun besoin de son produit pour fournir à leur subsistance, ne se croient pas dispensés de s'y livrer, soit pour leur propre satisfaction, soit pour des fins

plus nobles, telles que celles d'avoir le doux plaiſir de ſoulager les pauvres, en leur procurant la nourriture & le vêtement, du travail de leurs mains. Enfin, le travail eſt l'unique reſſource de ceux qui ſont mal partagés des dons de la fortune; car c'eſt par lui qu'ils ont les choſes néceſſaires à la vie.

Aux hommes le travail fait la félicité;
A l'eſprit & au cœur il donne la gaieté.

*D***.*



Du Juſte & de l'Injuſte.

CELUI qui rend exactement à Dieu l'hommage qui lui eſt dû, qui s'acquitte ſincérement des devoirs que ſa Religion lui impoſe, qui n'entreprend rien ſur autrui, qui traite ſon prochain de la même maniere dont il veut être traité lui-même, qui rend à chacun l'honneur qui lui appartient, qui péſe bien les dégrés & le mérite des perſonnes, qui reconnoît avec exactitude un ſervice, ou un plaiſir reçu, & qui marque dans ſa conduite une profeſſion de vérité & de bonne foi, peut être regardé comme un homme juſte.

Au contraire, celui qui, ſous quelque couleur que ce puiſſe être, dépouille ſon ami, ou ſon adverſaire de ſes facultés, qui nuit malicieuſement aux commodités, ou à la réputation d'autrui, qui ne donne que par paſſion, ou qui

refuſe par ingratitude, & qui peint & donne les couleurs du vice aux choſes les plus innocentes, empoiſonne les actions & les paroles les plus pures; quelque mérite qu'il puiſſe avoir d'ailleurs, il ne peut jamais paſſer pour un homme juſte: c'eſt en vain qu'il voudroit ſe parer du titre de ſincére, lorſqu'il ne mérite que celui d'injuſte; il eſt bientôt démaſqué, haï, mépriſé & tout-à-fait délaiſſé.

Dieu ſe plaît à verſer toujours à pleines mains,
Ses immenſes faveurs ſur les foibles humains:
Mais craignez d'irriter un Juge redoutable;
A ſes yeux éclairés, rien n'eſt impénétrable:
Tôt ou tard ſa juſtice exalte la vertu,
Et fait ramper le crime à ſes pieds abattu.

*D****.*



De la Réputation.

RIEN ne coûte tant à acquérir qu'une bonne réputation, & rien n'eſt plus facile à perdre, puiſque les ſeules apparences du mal produiſent ſouvent cet effet. Ce n'eſt point aſſez que notre conduite ſoit innocente; il faut auſſi qu'elle le paroiſſe.

Si les atteintes que les autres y portent par envie & malicieuſement ſont ſi difficiles à réparer, combien plus doivent l'être celles que nous y portons nous-mêmes par notre mauvaiſe conduite, les hommes ne nous faiſant jamais grace ſur cet article? Nous devons donc prendre un très-grand ſoin de la conſerver, en nous appliquant à mener une vie irréprochable.

L'on hazarde ſa propre réputation, en attaquant la réputation d'autrui. On impute quelquefois comme vices du

cœur, des fautes qui ne viennent que du défaut d'eſprit. Il faut bien prendre garde de ne pas mettre ſur le compte de la malignité, ce qui eſt une ſuite néceſſaire de l'ignorance. Si l'on ne ſuit pas cette méthode, & qu'emporté par un faux zéle, on juge mal des hommes, & qu'on leur faſſe injuſtice, on s'engage dans un fâcheux dédale; car, comme la diſgrace qu'on leur cauſe, eſt immenſe, &, pour ainſi dire, irréparable, il ne faut pas eſpérer de pouvoir l'effacer par le repentir, ou par un déſaveu toujours imparfait. C'eſt à ceux-là mêmes qui ont été les malheureuſes victimes de la calomnie & de l'imprudence, à s'en conſoler par leur vertu, & à s'en venger par une conduite toujours irréprochable. Les atteintes qui ſont portées à l'honneur & à la réputation, ne peuvent être guéries que par ceux qu'on a voulu bleſſer. Ils y réuſſiſſent en montrant qu'ils ſont dignes de reſpect & d'admi-

ration. L'infamie, alors, couvre & accable ceux qui ont voulu la répandre. Il ne reſte à ceux-ci qu'une reſſource pour ſe réconcilier avec le public qui ne ſouffre pas qu'on décrie la vertu; c'eſt d'imiter ceux qu'ils ont offenſés.

Ne croyez pas acquérir de la réputation par une vaine oſtentation de votre mérite, ni par aucun autre artifice; c'eſt dans la vertu & dans l'amour de l'ordre, qu'il faut chercher de quoi s'en faire une ſolide & ſubſtantielle; & quand une fois vous l'aurez acquiſe par votre droiture & par votre équité, conſervez-la par un attachement inviolable à tout ce qui eſt honnête.

L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords:
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors. **.

Les affronts à l'honneur étant irréparables,
Font des impreſſions qui ſont ineffaçables.

D****.

Paralléle de la Pudeur & de la Valeur.

Les ſentiments de modeſtie produiſent la Pudeu r: elle fait quelquefois monter le rouge au viſage ; mais que ce rouge produit par la candeur, lui eſt un bel ornement ! il procure mille fois plus d'attraits aux femmes que le plus excellent carmin.

La Valeur agit avec vigueur ; elle ne céde pas à la réſiſtance, & continue l'entrepriſe, malgré les oppoſitions & les efforts contraires. Elle doit être la compagne inſéparable de l'homme de guerre.

La Pudeur eſt chez les femmes, ce que la Valeur eſt chez les hommes. Ces deux vertus ont cela de commun, qu'elles diſtinguent les hommes & les femmes, des hommes & des femmes ordinaires, en élevant leur cœur au-

deſſus des périls & des foibleſſes humaines : c'eſt un triomphe continuel.

La Pudeur rend les femmes modeſtes, réſervées, tout-à-fait aimables : elle les fait en même-tems aimer & reſpecter.

La Valeur empêche les hommes de redouter un péril préſent, ou par l'eſpoir de la gloire, ou par la loi du devoir.

Chez les femmes, c'eſt une pureté de cœur, une nobleſſe de ſentiments, une force d'eſprit qui leur fait préférer à la vaine gloire des conquêtes que leurs appas leur promettoient, la ſolide gloire d'avoir vécu comme ſi elles n'en avoient point. Leurs charmes les ornent d'autant plus, que, loin de les prodiguer, elles ſemblent les ignorer elles-mêmes.

Chez les hommes, c'eſt une grandeur d'ame qui les porte à verſer leur ſang, & à expoſer leur vie pour le ſervice de leur Roi & la défenſe de la Patrie.

Beau Sexe, la pudeur fait la ſolide gloire ;
Et la valeur, guerriers, conduit à la victoire. *D****.

De l'Esprit.

Le propre de l'Esprit est de donner du tour à ce qu'il dit, & de la grace à ce qu'il fait. Le bon Esprit est l'ami le plus solide, le plus effectif, le plus aimable, le plus consolant : il imagine nos plaisirs, les partage, les communique & nous rend précieux à la société. Il nous donne de la raison, il a des principes lumineux & certains qui coulent dans nos mœurs, & nous procurent la délicieuse douceur de bien penser. Le mauvais Esprit, au contraire, est le plus redoutable de tous nos ennemis. Il est par-tout en nous ; nous ne sçavons où l'attaquer ; ses volontés sont des loix ; il nous assujettit, nous entraîne & nous contraint de vouloir ce qu'il veut.

On peut dire que l'Esprit est la source du bien & du mal ; que l'on est obligé d'y puiser avec des précau-

tions infinies ; & que le bonheur de toute la vie, les vertus de tous les états, le ſort du monde, enfin, dépendent de ſçavoir diſcerner les veines différentes qui découlent de cette ſource fatale & ineſtimable. L'eſprit eſt comme la lumiere du ſoleil ; il éclaire les uns, éblouit les autres, & répand ſur certains un éclat de réverbération qui les décore.

N'ambitionnez point tant d'avoir un eſprit ſublime & brillant, que de l'avoir ſolide & doux : car l'eſprit fin, vif & délicat, n'eſt pas exempt d'un peu de folie & d'étourderie. Quand l'eſprit agit ſans la raiſon, c'eſt un feu dévorant à qui tout ſert de pâture ; qui cherche à briller, à éclater ſans meſure & ſouvent ſans bienſéance. C'eſt une puiſſance fougueuſe, qui, livrée à elle-même, s'égare ſans ceſſe, & qui, après bien des écarts, s'épuiſe enfin & tombe dans une ſorte d'anéantiſſement. Également curieux & indocile, l'eſprit

ose tout sonder, veut tout pénétrer: tout l'humilie; à chaque pas il touche à ses bornes, & il voudroit embrasser tous les êtres. Puissance orgueilleuse & intempérante qui sacrifie à son ivresse & à la renommée, le repos de l'humanité, son honneur, ses mœurs & sa réputation!

L'esprit, ainsi que la beauté, sans cesser d'être dignes d'admiration, peuvent devenir méprisables par l'abus qu'on en fera. L'une perd son mérite en s'admirant trop, & l'autre s'égare à chaque instant pour vouloir trop entreprendre.

L'Esprit trop curieux mene à bien des écarts;
L'indocile, odieux, est fui de toutes parts.
L'Eprit liant & raisonnable,
Au plus subtil est préférable.

*D*****.



De la Raiſon.

LA Raiſon eſt ſage & modérée ; elle ne s'accommode d'aucune extravagance ; tout ce qu'elle fait ne ſort point de la régle ; ſes diſcours ſont convenables au ſujet qu'elle traite, & ſes actions ont toute la décence qu'exigent les circonſtances. C'eſt une lumiere pure qui nous découvre les moyens qui peuvent lever les difficultés, ou les adoucir, & la voie la plus ſûre pour arriver à notre but. Elle eſt un frein qui captive les caprices de l'humeur & la fougue des paſſions ; un guide ſage & ferme qui régle l'eſſor impétueux de l'imagination & qui réprime les emportements de l'eſprit : elle eſt cette amie fidéle qui nous inſpire toujours une juſte préférence pour ce qui nous eſt plus honorable & plus utile, & qui nous fait ſentir les dangers de ces liaiſons

hazardées, qui, ſous le nom d'amitié, nous font partager la honte, ou le malheur d'autrui, en nous aſſociant à leurs déſordres.

Voulez-vous plaire & vous rendre utile? Vous ne pouvez mieux y réuſſir que par la raiſon; parce qu'elle ſeule peut diriger votre conduite par des principes certains. Ne cherchez de ſatisfaction que dans la pratique du bien qu'elle vous ſuggere: vous ferez rarement des fautes, ſi vous n'entreprenez, ni ne décidez rien ſans la conſulter; car la Raiſon défend de ſe propoſer un but, où il n'eſt pas poſſible d'atteindre, d'avoir des vues chimériques, & de former des deſſeins qu'on ne ſçauroit exécuter.

Gravez dans votre eſprit cette utile leçon;
Pour réuſſir en tout, conſultez la Raiſon.

*D****.*



La Raiſon & la Vertu doivent guider toutes nos actions.

LA ſource conſtante des défauts des hommes, l'écueil perpétuel contre lequel ils vont ſe heurter, c'eſt de ne point enchaîner entr'elles les fins particulieres pour leſquelles ils travaillent ; mais d'en avoir aujourd'hui une, demain une autre, ſans penſer ſi elles aſſortiſſent enſemble & ſans conſulter la raiſon ; ou bien de vouloir arriver tout d'un coup & par ſaut à un certain état, ſans avoir parcouru les ſentiers qui y conduiſent, c'eſt folie.

On veut être ſçavant ſans avoir étudié; riche, ſans avoir travaillé ; élevé en dignité, ſans l'avoir mérité ; on veut ſatisfaire tout à la fois des goûts & des penchants oppoſés ; on commence par diverſes choſes par où l'on devroit finir, & cette multitude de fins particulieres

qui les occupent, ne fait point un tout lié & ſuivi. Qu'en arrive-t-il ? C'eſt qu'au bout d'une longue ſuite d'années, & après avoir bien travaillé ſous le ſoleil, on n'apperçoit rien que vanité, parce qu'on a négligé de travailler pour ſoi-même & d'avancer ſa propre perfection. C'eſt le dernier terme où tout doit aboutir : ſans lui nous avons travaillé en vain, nous avons ſemé au vent, & nous moiſſonnerons la tempête.

Pourquoi exiſtons-nous ? Eſt-ce pour telle ou telle fin particuliere ? Dieu a-t-il fait l'un pour être grand, l'autre pour être riche, celui-ci pour les ſciences, celui-là pour les arts ? Non. Dieu a fait tous les hommes, & les a mis au monde, afin que tout le tems de leur vie fût un apprentiſſage de perfection & de bonheur : tout ce qu'ils font doit donc tendre là en dernier reſſort. C'eſt la doctrine de la Religion, auſſi-bien que de la raiſon. *Quoi que vous faſſiez*, *faites-*

faites-le pour la gloire de Dieu. Or, pour que nos actions ſe rapportent à la gloire de Dieu, il faut qu'elles ſoient raiſonnables & vertueuſes ; ce qu'on ne peut faire ſans conſulter la raiſon & ſans pratiquer la vertu.

La vertu, la raiſon ſont des guides fidéles.
Heureux eſt le mortel qui ſe conduit par elles.





Des Jugements.

Le Sage ne s'arrête pas aux apparences des choſes ; mais, ſuſpendant ſon jugement, il les examine, parce qu'il ſçait qu'elles ſont ſouvent bien autres dans le fond qu'elles ne paroiſſent au-dehors, & que rien n'eſt plus ordinaire que de voir des laideurs effectives en impoſer par l'apparence d'une beauté affectée qui les dore.

Pour juger ſainement des choſes, on doit les regarder par toutes les faces, éviter la précipitation, la crédulité, la partialité, la prévention, & ne point trop s'attacher aux apparences qui, aſſez ordinairement, nous trompent. Il ne faut pas s'arrêter à ce qu'on dit, ou fait, mais approfondir par quel eſprit on agit & on parle, & les motifs que l'on a : car tel nous paroît quelquefois faire des actions blâmables, qui n'en fait

que de très-louables. De deux personnes qui vont dans un même lieu, l'une peut y être conduite par un esprit de libertinage, & l'autre par l'esprit de charité. Si l'intention de Doris est de commettre le crime, celle de Lisimond est de l'empêcher & d'en inspirer de l'horreur. Cependant, lorsqu'on les voit sortir du même endroit, le préjugé qui aveugle, ne manque pas de faire porter le même jugement sur deux personnes si différentes & qui ont des vues si opposées.

Comme il est très-difficile de juger sainement des actions du prochain, le plur sûr, est de n'en point juger du tout, de peur que vous n'en fassiez des jugements téméraires, qui par votre légéreté & faute de sçavoir bien distinguer & peser les chôses, vous feroient commettre beaucoup de fautes, & vous mettroient dans le cas de vous entendre dire:



Censeur, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance ;
Jusqu'à mieux sçavoir tout, sçachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir. *P. Corneille.*

La trop grande crédulité est un défaut.

Les hommes sont continuellement la dupe de divers secrets dont on les berce, de diverses promesses illusoires, par lesquelles on les flatte d'obtenir ce qu'ils souhaitent avec le plus d'ardeur. Voici, dit-on à l'un, le chemin de la gloire, suivez cette route, elle ne sçauroit manquer de vous conduire au but. Voici, dit-on à l'autre, une mine inépuisable de richesses, creusez, & votre fortune est faite. Sont-ce les sciences que vous voulez apprendre ? Mille voix vous crient, venez, approchez, c'est ici la seule véritable ; toutes les autres ne sont que ténébres, ou impostures. Est-ce la santé que vous

cherchez ? A chaque pas vous rencontrerez des donneurs de recette qui vous promettront le rétabliſſement, la vigueur ; peu s'en faut qu'ils n'ajoûtent l'immortalité. Qu'arrive-t-il de tout cela ? C'eſt que les pauvres mortels ſe nourriſſent pendant toute leur vie de fumée, & déplorent, mais trop tard, leur crédulité, lorſqu'ils voient le tombeau s'ouvrir ſous leurs pas & engloutir toutes leurs eſpérances.

N'écoutez jamais trop ce que certaines gens diſent des autres, & ſouciez-vous fort peu de ce que quelques particuliers diſent de vous ; car la plus grande partie du monde aujourd'hui, ne parle que par envie, par intérêt, ou par paſſion : les uns flattent, parce que leur ambition veut ſe produire, & les autres exagerent, parce que leur jalouſie remue leur bile, & que leur rancune veut ſe venger. Ne vous laiſſez pas gagner par des civilités exceſſives,

& ne vous payez point du vent de quelques belles paroles. Que la vérité ſeule puiſſe vous perſuader, la réalité vous contenter, & l'effet vous engager.

Croire facilement les promeſſes légeres,
C'eſt ſe bercer en vain d'inutiles chimeres;
Sur un terrein ſableux poſer les fondements
D'un fragile château qu'emporteront les vents.

D * * *.*



De la Prudence.

La Prudence nous empêche de parler & d'agir mal à propos, de rien entreprendre au-dessus de nos forces, nous fait mesurer le rayon de notre sphere & rester au milieu comme l'insecte au milieu de sa toile : elle nous fait connoître les dangers, & nous fournit souvent les moyens de les éviter; nous decouvre les piéges que nos ennemis nous tendent, & nous fait appercevoir la route qu'il faut tenir pour nous en écarter. Elle est le vrai génie qui nous fait quelquefois lire dans l'avenir; si nous voulions l'écouter davantage & peser ses raisons, nous ne nous embarquerions pas en mille sortes d'affaires dont les désagréments sont certains, & la réussite un effet du hazard.

La Prudence ne veut pas qu'on parle à cœur ouvert à tout le monde, ni toujours. Défiez-vous de la curiosité

de celui qui cherche à vous connoître, peut-être plutôt pour vous nuire, que pour vous être utile ; de ces gens rampans qui ne flattent, que pour frapper ; ou qui ne vous font un grand récit de leurs affaires, que pour vous engager à leur conter les vôtres. Cachez-leur votre volonté, & ne leur découvrez point votre pensée : ce séroit ouvrir à ces ennemis politiques, à ces faux amis, la porte de la forteresse de votre esprit, & dans la suite ils pourroient lui livrer un assaut avec succès. Usez de réserve avec eux, & ne marchez jamais que vous n'ayez l'œil ouvert sur leurs piéges.

Ne soyez pas comme ceux qui font tout ce qu'ils font sans réflexion, & qui s'amusent à penser & à réfléchir sur ce qu'ils ont à faire, quand ils l'ont fait. Comprenez que c'est chercher des expédients pour réussir, quand on ne peut plus bien faire, qu'il y a de

la folie dans un pareil procédé, & que c'eſt vous expoſer à vous repentir.

L'homme prudent ne fait aucunes démarches, qu'il n'ait bien peſé & examiné quelles en feront les ſuites; n'entreprend rien ſans conſulter ſa raiſon, ou ſans prendre conſeil, s'il ne croit pas ſes lumieres ſuffiſantes : il prend les voies qu'il croit les plus ſûres pour arriver au but où il tend, & ne s'expoſe point dans des chemins inconnus; il ſaiſit adroitement les occaſions favorables, les conjonctures avantageuſes, & ſçait profiter de toutes les circonſtances qui ſe préſentent pour parvenir à ſes fins; il ne donne de croyance qu'à ce qui eſt vrai & poſſible : jamais il ne s'attire de reproches, parce qu'il ne dit jamais rien qui puiſſe bleſſer le prochain.

Il faut conſidérer pour ſon propre intérêt,
Et les tems où l'on vit, & les lieux où l'on eſt :
Croyez que c'eſt prudence, en un péril funeſte,
D'offrir une moitié pour conſerver le reſte. *P. Corneille.*

De l'Injuſtice.

Les progrès immenſes que l'Injuſtice fait toujours chez quiconque lui donne le plus petit accès, nous avertiſſent aſſez du danger que nous courons lorſque nous ceſſons d'être équitables, même dans les choſes les plus indifférentes. Comme une plante paraſite, cette ennemie croît aux dépens de qui l'alimente, & finit le plus ſouvent, par faire périr ſon auteur.

Le plus puiſſant de tous les moyens pour nous garantir de l'Injuſtice, c'eſt de voir les autres du même œil que nous nous voyons : ne faire à ſon prochain, que ce que nous voudrions qui nous fut fait, eſt le guide le plus ſûr que nous puiſſions prendre, pour ne pas nous égarer dans le labyrinthe de la vie.

Mais plus on eſt élevé au deſſus des

autres, plus on eſt puiſſant, & moins cette pieuſe maxime ſemble faite pour nous. Si j'écraſe, ſans ſçrupule, un ver de terre qui ſe trouve en mon chemin, c'eſt qu'il me paroît démontré que jamais un ver de terre ne m'écraſera : voilà la conduite la plus commune de ceux qui abuſent de la puiſſance qu'ils ont ſur les autres : mais auſſi à la ſatisfaction de tous, tel à qui l'on croit pouvoir faire éprouver, ſans aucun danger pour nous, les effets de notre injuſtice, ſe trouve quelquefois dans le cas de devenir la cauſe de notre repentir. Jamais une exceſſive injuſtice ne demeure impunie, & la moindre punition qu'elle attire, eſt de faire déteſter de toute la nature, celui qui la commet : état malheureux ! plus à redouter que la ceſſation de l'exiſtence.

A quel excès d'erreur les hommes ne ſont-ils pas livrés, lorſqu'ils commettent des injuſtices ? Peut-on s'ima-

giner qu'il exiſte des ennemis de ſoi-même à ce point-là, quand au contraire il ne tient qu'à eux de gagner l'eſtime publique, en obſervant une juſtice exacte envers leurs ſemblables ?

Plus on eſt grand, plus l'exâcte juſtice eſt admirée, & plus l'on gagne à bien faire. L'équité chez quiconque peut beaucoup, attire tous les hommages & tous les cœurs : la vie la plus heureuſe eſt la récompenſe de celui qui comprend qu'il faut être juſte. Cette vérité eſt aſſurément à la portée de tout le monde : il eſt donc libre à tout le monde d'être juſte.

Fuyez plus que la mort la criante injuſtice,
Et n'employez jamais la ruſe & l'artifice :
Ayez en tous les tems la droiture de cœur,
Si vous voulez du Ciel mériter la faveur.

D * * * *.



De la Bonne-Foi.

LA Bonne-Foi eſt cette droiture de cœur qui nous ſert de régle dans toutes les affaires que nous avons à traiter avec nos ſemblables : elle nous empêche de leur faire aucune injuſtice, nous fait exécuter ponctuellement & fidélement toutes les promeſſes que nous leur faiſons & tous les engagements que nous contractons avec eux. Il n'y a point de meilleur écrit que la Bonne-Foi : il ſeroit bien à déſirer qu'elle fût plus en uſage parmi les hommes ; on verroit moins de trompeurs & moins de dupes.

Les gens de Bonne-Foi ſont naturellement confiants : au contraire il eſt rare que ceux qui ont du penchant à ſoupçonner la fidélité d'autrui, ſoient eux-mêmes exempts de ſoupçons. Un honnête homme ne craint pas la fraude,

& il eſt trompé : ceux qui n'ont que les dehors, le faſte impoſant de la probité, craignent d'être trompés, & ils trompent.

Qu'un homme de mauvaiſe foi eſt odieux & à craindre ! Semblable à ces dangereuſes ſirenes qui cherchent à nous attirer dans le précipice, par leur chant mélodieux, toutes ſes promeſſes magnifiques & artificieuſes, n'ont pour but que de nous ſurprendre : il en fait ſa principale étude ; & avant que le public parvienne à le connoître, il a ſouvent trompé beaucoup de particuliers.

Ne ſoyez pas comme ces ames doubles, ces hommes fourbes & flatteurs qui ajuſtent toujours leurs ſentiments au lieu où ils ſe trouvent, qui blâment & qui mépriſent les perſonnes en leur abſence, qu'ils reſpectent & qu'ils louent quand ils leur parlent. Soyez toujours le même par-tout : ne prenez jamais occaſion de l'abſence d'une per-

ſonne pour la décrier, non plus que de ſa préſence pour lui faire des compliments outrés.

Ne dépriſez jamais les choſes que vous déſirez, pour les obtenir plus facilement, ou pour les avoir à meilleur compte : laiſſez cette maxime pour les fourbes & pour les intéreſſés : contentez-vous de n'en pas témoigner trop d'envie, parce qu'on vend bien cher à la curioſité, ce qu'on donne pour peu de choſe à l'indifférence.

Agiſſez toujours de Bonne-Foi avec tous les hommes ; ne les amuſez jamais par des promeſſes illuſoires que vous n'êtes pas dans l'intention, ou dans la poſſibilité d'exécuter ; car vous attireriez ſur vous grand nombre de malédictions. Ayez, ſans ceſſe, en votre mémoire que la parole d'un homme d'honneur doit être ſacrée & inviolable.

On ne ſe dédit point ſans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs eſt plus cher que la vie ;

Soyez de Bonne-Foi dans vos engagements ;
Qu'elle vous lie toujours bien plus que les serments.

*D****.*

Une ame généreuse & que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'injuste, de perfide.

P. Corneille.

De la Naissance.

Comme il n'y a rien qui soit moins au pouvoir de l'homme que le choix de sa Naissance, je ne trouve rien de plus injuste que les reproches que l'on fait & le mépris que l'on a pour celui qui est né dans l'obscurité. Je ne trouve pas moins ridicule qu'un homme de basse extraction veuille s'afficher de condition, & se fasse descendre d'une famille qui lui est étrangere ; c'est en quelque sorte méconnoître son véritable pere, ce qui est une chose monstrueuse, pour s'en donner un qui ne le connoît pas.

On a beau déguiser la vérité sur sa Naissance ;

Naiſſance; elle ſe venge tôt ou tard des menſonges dont on a voulu la couvrir; & l'on eſt toujours trahi par une infinité d'événements qu'on ne ſçauroit parer, ni prévoir: jamais on ne voit en pareille matiere, de vanité qui faſſe une bonne fin. C'eſt une erreur, au reſte, que de penſer qu'une obſcure Naiſſance vous aviliſſe: quand c'eſt vous-même qui l'avouez, & que c'eſt de vous qu'on la ſçait, la malignité des hommes vous laiſſe là; vous la fruſtrez de ſes droits; elle ne vouloit que vous humilier, & vous faites ſa charge; vous vous humiliez vous-même, elle ne ſçait plus que dire.

La nobleſſe eſt une prérogative flatteuſe qui éleve ceux qui l'ont méritée au-deſſus du reſte des hommes, à meſure que leur vertu les en a diſtingués: elle a cela de particulier, qu'elle tient au nom, & non à la perſonne. Elle paſſe aux enfants avec le nom de leurs peres:

mais c'eſt une ſucceſſion honorable qu'il faut répudier, ſi on ne veut pas la recevoir avec toutes ſes charges, & qui exige de celui qui veut la conſerver, avec honneur, autant de mérite & de vertu que de celui qui l'a acquiſe.

Quelque dignes d'eſtime que ſoient ceux qui conſervent pure & entiere à leurs deſcendants, après l'avoir ſoutenue avec honneur, la nobleſſe qu'ils reçurent de leurs ancêtres, il eſt encore plus glorieux de tranſmettre une nobleſſe que l'on ne doit qu'à ſoi-même, par les ſervices ſignalés que l'on a rendus à ſon Roi & à ſa Patrie. Il n'eſt pas permis de douter qu'il n'y ait plus de mérite à relever une Naiſſance obſcure par ſa propre vertu, qu'à montrer des ſentiments qui répondent à l'éclat d'une illuſtre origine. L'un n'eſt pas toujours le fruit de la vertu; ce n'eſt ſouvent que l'effet, ou de l'impreſſion que font ſur l'eſprit les exemples domeſtiques

d'une vertu couronnée, ou d'une heureuſe éducation qui ôte le mérite du choix. L'autre eſt néceſſairement une inſpiration, un conſeil de la vertu, qui ſeule, ſans appui, & par ſa propre force crée ces ſentiments nobles & élevés, & opére ces prodiges que nous admirons : on les doit à une détermination libre de la volonté qui ne s'eſt livrée à la vertu, que pour la beauté de la vertu même.

Il eſt un ordre de gens eſtimables, qui ſe trouvent placés entre les Grands & le Peuple. Le Peuple qui eſt éloigné des Grands, ne les voit qu'en perſpective; il les croit encore plus grands qu'ils ne ſont. Les Grands ſont à une prodigieuſe diſtance du Peuple ; il leur paroît plus petit & plus mépriſable qu'il ne l'eſt en effet. Ceux qui ne ſont ni Grands, ni Peuple, ſont au point de vue des deux extrêmités : ils les voient à une diſtance à peu près égale ; ils

appréciENT les Grands & le Peuple à leur juſte valeur, & tirent parti des uns & des autres.

Un pur hazard ſans nous régle notre Naiſſance ;
Mais auſſi le mérite eſt en notre puiſſance.

P. Corneille.

Les belles actions font voir les nobles cœurs,
Et qui ſert bien ſon Roi, ſçait ſe couvrir d'honneurs.

*D****.*



Du Courage.

CELUI qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, même le moins attaché à la vie : cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même & conforme à l'ordre. Cependant, quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir, ne sçauroit être solidement vertueux. Mais quelle espece de mérite peut-on trouver à braver la mort dans un combat singulier, souvent pour une offense légere, quelquefois même pour un mot équivoque, puisqu'on ne peut le faire sans crime, sans désobéir à son Prince, & sans le priver des bras qui lui sont utiles ? Il n'est glorieux de sacrifier & d'exposer sa vie que pour son Dieu, son Roi & sa Patrie.

Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher toute sa vie. Le vrai courage, toujours accompagné de la prudence, a moins d'empressement & plus de constance : il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter, ni le retenir : l'homme de bien le porte par-tout avec lui ; au combat, contre l'ennemi ; dans un cercle, en faveur des absens & de la vérité ; dans son lit, contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire, est d'usage dans tous les tems ; elle met toujours la vertu au-dessus des événements, & ne consiste pas tant à se battre, qu'à ne rien craindre. Telle est la sorte de courage qu'il faut louer. Tout le reste, quoique sous le nom de bravoure, n'est qu'étourderie, extravagance, férocité ; c'est une erreur de s'y soumettre, & je ne blâme pas moins celui qui cherche un

péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

L'ame doit ſe roidir plus elle eſt menacée,
Et contre la fortune aller tête baiſſée ;
La choquer hardiment & ſans craindre la mort,
Se préſenter de front à ſon plus rude effort :
Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et ſur ceux qu'elle abbat, redouble ſes outrages.
Qui veut mourir, ou vaincre, eſt vaincu rarement ;
Ce noble déſeſpoir périt mal aiſément.

P. Corneille.



Des Devoirs & de l'Obéissance.

La raison toujours attentive à nous communiquer ses lumieres, lorsque nous voulons l'écouter, nous prescrit quatre engagements desquels nous ne pouvons nous départir sans déranger l'ordre établi par la Divinité. Le premier regarde le Souverain Créateur de toutes choses; le second, l'Auguste Monarque qui nous gouverne; le troisieme, la Société; & le quatrieme, enfin, nous regarde nous-mêmes: ainsi Dieu, le Roi, notre prochain & nous-mêmes, voilà les quatre sources de tous nos devoirs.

Trois conditions sont nécessaires à l'accomplissement de nos devoirs. Faire ce que Dieu veut, le faire comme il le veut & le faire dans le tems qu'il le veut. Si l'une des deux dernieres conditions manque, les deux autres sont en désordre: car faire ce que

Dieu veut, autrement qu'il ne le veut, ou dans un autre tems, c'eſt faire notre volonté & non la ſienne. Nous devons aimer Dieu du plus parfait amour, adorer ſa grandeur infinie, reſpecter ſon ſaint Nom, le ſervir de tout notre cœur, être prêt à tout quitter pour lui plaire, obſerver religieuſement ſes commandements, eſpérer en ſon incomparable bonté, & craindre ſa juſtice; parce que le même motif qui engage ſa bonté à couronner la vertu, engage ſa juſtice à punir le crime.

Dans tous les États poſſibles, l'homme eſt obligé d'obéir à une Puiſſance ſupérieure: cette dépendance eſt plus ou moins ſenſible. Le Noble qui commande à un certain nombre de Vaſſaux, eſt ſubordonné à un grand Seigneur, qui lui-même eſt ſoumis à un plus puiſſant: c'eſt une chaîne dont les anneaux s'étendent juſqu'au Souverain, qui ne voit au-deſſus de lui que Dieu & ſon

devoir. Le Roi eſt l'oint du Seigneur; c'eſt Dieu même, dont il eſt la vivante image, & qu'il repréſente ſur la terre, qui l'a revêtu du pouvoir ſuprême. Comme ſes ſujets, rien ne peut nous diſpenſer de l'obéiſſance & de la fidélité inviolable que nous lui devons. Nous ſommes obligés de l'aimer, de reſpecter ſes Loix & de prier pour la conſervation de ſa Perſonne ſacrée.

La ſainte Religion que nous profeſſons, nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, de le ſecourir en tout ce qui dépend de nous, ſoit pour le ſpirituel, ſoit pour le temporel, & de ne rien faire qui puiſſe lui préjudicier, ni bleſſer la charité que Dieu nous preſcrit à ſon égard.

Pour ce qui nous regarde, nous devons nous conſidérer comme un Roi deſpotique qui fait ſuivre & reſpecter ſes loix dans tout ſon Royaume, c'eſt-à-dire, commander à nos paſſions & à nos ſens avec un tel empire, que le

corps ſoit toujours ſoumis à l'ame, qui, par ſon eſſence, ne tend qu'à Dieu dont elle eſt l'image.

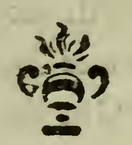
Souvenez-vous, dans toutes vos actions, de ce que vous devez à Dieu, au Roi, à votre prochain & à vous-même, c'eſt le moyen de vivre ſagement & heureuſement.

A la voix du devoir rendez-vous promptement;
Ce n'eſt pas obéir, qu'obéir lentement:
Et quand l'obéiſſance a de l'exactitude,
Elle voit que ſa gloire eſt dans la promptitude.

P. Corneille.

Fidéle à votre Dieu, fidéle à votre Roi,
Pour eux ayez l'amour que vous preſcrit la loi:
Et pour votre prochain, ainſi que pour vous-même,
Faites ce que vous dit la volonté ſuprême.

*D****.*



De la Fortune.

Suivant tous les Poëtes, la Fortune eſt une Divinité aveugle qui n'eſt conſtante que dans ſon inconſtance.

Il eſt permis de travailler à ſa Fortune, pourvu que ce ſoit par des voies honnêtes & légitimes : mais ſi on ne peut y parvenir ſans qu'il en coute à la probité, à l'honneur & à la réputation, il vaut mieux abandonner l'entrepriſe; car on ne peut être heureux quand on a honte de l'être, ni jouir paiſiblement d'une choſe qu'on n'a pu s'approprier ſans remords.

Combien de Créſus rougiroient de leur opulence, s'ils étoient obligés de découvrir la route qu'ils ont tenue pour y arriver ! Que deviennent, toutefois, ces ſortes de Fortunes auſſi rapides qu'elles ſont injuſtes ? Si elles manquent quelquefois d'échapper des mains de

ceux qui n'ont pas craint de franchir les bornes de l'honneur & de la probité pour ſe les procurer, on voit ordinairement leurs enfants diſſiper ces richeſſes d'iniquités, avec la même vîteſſe que leurs malheureux peres les ont amaſſées. Regarder cela comme un effet du hazard, c'eſt ſe tromper. Il eſt bien plus probable de penſer que la Divinité qui voit & gouverne tout, ne laiſſe proſpérer que ce qui eſt acquis avec juſtice.

Beaucoup de perſonnes ſe plaignent mal-à-propos de la Fortune, & voudroient qu'elle vînt les trouver ſans faire aucune démarche pour mériter ſes dons. Ménippe a de la naiſſance, il le ſçait; il eſt né avec des talents, il les a négligés; il eſt né ſans biens, il a cru au-deſſous de lui d'en acquérir en s'appliquant aux moyens honnêtes qui les procurent. On le trouve pourtant dans tous les cercles, aux promenades, aux ſpectacles

ſous les ajuſtements les plus leſtes & les plus brillants : il eſt traîné par-tout dans un char ſuperbe. Tel que je viens de vous le peindre, Ménippe ſe plaint de la Fortune : cependant c'eſt elle qui le fait vivre.

On a plus beſoin de Philoſophie que de fortune. En effet mille accidents peuvent nous enlever celle-ci, & l'autre ne dépend que de nous ; c'eſt un bien ſolide que rien ne peut nous arracher. Il y a néanmoins une choſe qui la décrédite un peu cette Philoſophie, c'eſt qu'elle apprend difficilement à ſe paſſer de ce qu'on deſire ; & elle ne ſçait guere montrer le bon uſage de l'abondance, parce qu'il eſt rare qu'elle loge ſous le même toit : cependant elle ſeroit bien néceſſaire aux gens opulents; car on n'a pas trop de toute la ſageſſe poſſible, pour faire un bon uſage de la proſpérité.

Enfin, ne comptez point trop ſur la

dans une fermeté qui fait sa tranquillité. Jamais il n'est abattu par les noires vapeurs du chagrin, ni ébranlé par les

Tel est souvent le sort des plus justes des Rois :
Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs loix ;
On porte jusqu'aux Cieux, leur justice suprême ;
Adorés de leur peuple, ils sont des Dieux eux-mêmes :
Mais après le trépas, que sont-ils à vos yeux ?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux ;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus, est bientôt oubliée.

Voltaire.

Il n'est rien ici bas d'éternelle durée :
Une chose qui plaît, n'est jamais assurée ;
L'épine suit la rose, & ceux qui sont contents,
Ne le sont pas long-tems.

Malherbe.



ſous les ajuſtements les plus leſtes & les plus brillants : il eſt traîné par-tout dans un char ſuperbe. Tel que je viens

Il ne nous arrive rien qui ne ſoit arrivé à d'autres : ils en ont murmuré, ils s'en ſont plaints. De quoi leur ont ſervi leurs plaintes & leurs murmures? Au lieu donc de les imiter, faiſons de chaque accident la matiere de notre action. Il n'importe à quoi nous nous occupions, pourvû que nous faſſions bien. Les malheurs & les ſouffrances, ſont les actions dont Dieu nous tient compte le plus volontiers, quand nous n'y avons pas ſuccombé. Accuſer les autres de ſes propres maux, c'eſt d'un ignorant; n'en accuſer que ſoi-même, c'eſt d'un homme qui commence à s'inſtruire, & les ſouffrir patiemment, c'eſt d'un homme parfaitement inſtruit.

L'homme ſage s'accommode au tems, ſe ſoutient dans l'adverſité, tient ſon eſprit dans une juſte modération &

dans une fermeté qui fait ſa tranquillité. Jamais il n'eſt abattu par les noires vapeurs du chagrin, ni ébranlé par les frayeurs de la crainte. Armé contre tout ce qui peut lui arriver de plus cruel, il n'eſt jamais ſurpris : & ſi ſa douleur le force quelquefois de s'exprimer, l'eſprit, qui eſt déja prévenu, n'en reſſent point l'atteinte. Il n'eſt point inſenſible aux tourments; mais il les ſouffre ſans foibleſſe. Il voit, ſans effroi, les malheurs qui le menacent; & reçoit, avec ſoumiſſion, les afflictions que Dieu lui envoie : il le bénit dans les ſouffrances, auſſi-bien que dans la joie; dans le tems de l'adverſité, comme dans celui de l'abondance : il lui rend toujours ſes actions de graces & ſes louanges, quand même, pour l'éprouver, Dieu ſembleroit l'abandonner, & lui refuſer ſes ſecours & ſes douceurs.

Dans la proſpérité, l'homme eſt ſujet à oublier ſon Dieu, parce qu'elle lui

fournit tous les moyens de ſe livrer aux plaiſirs. Ce ſont les adverſités qui le forcent à lever les yeux vers les montagnes céleſtes, d'où peuvent lui venir des ſecours ineſpérés. Heureux ceux qui profitent des moments précieux de l'adverſité! L'ame s'épure dans le creuſet de l'affliction & ſe détache de la créature : elle conçoit que ces jours de pélerinage ne ſont pas faits pour goûter un repos parfait, & qu'elle n'en doit joüir que dans une vie future après laquelle elle ſoupire.

Les grands chagrins paſſent dans l'ame du vrai ſage, ainſi que les grandes rivieres qui roulent leurs eaux avec une majeſté toute pacifique.

Je ſçais comme il faut vivre, & m'en trouve fort bien,
La joie eſt bonne à mille choſes;
Mais le chagrin n'eſt bon à rien.
Soupirer quand le ſort nous rend une injuſtice,
C'eſt lui prêter une aide à nous faire un ſupplice.

P. Corneille.

De la Confiance en Dieu.

Il ne faut jamais perdre le jugement dans les plus grands périls, & nous ſouvenir que l'eſpérance n'eſt donnée à l'homme que pour l'empêcher de tomber dans le déſeſpoir; la Providence ayant toujours des moyens tout prêts pour nous tirer des dangers les plus évidents.

Les malheurs & les accidents qui nous arrivent, nous ſont très-ſupportables, quand nous penſons que l'Eternel qui prend ſoin de nous, ſçait nous prêter ſon ſecours dans nos plus grands revers, ſi nous nous jettons dans ſes bras paternels. S'il nous arrive de ſuccomber ſous le poids de nos diſgraces, c'eſt que nous manquons ſouvent de recourir à celui-là ſeul qui peut nous délivrer de nos peines ; car Dieu n'abandonne jamais ceux qui le craignent & qui le ſervent de tout leur cœur : ſi une paſſion violente

les entraîne quelquefois, ces mouvements sont bientôt détruits, parce qu'ils sont incompatibles avec la vertu.

L'homme qui met en Dieu toute sa confiance, ne craint rien de la part de ceux qui le persécutent injustement & qui travaillent à sa ruine : en effet que peuvent faire nos ennemis les plus dangereux & les plus animés contre nous ? C'est en vain qu'ils entreprennent de nous perdre, si la divine Providence daigne nous protéger & nous défendre.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sçait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis, avec respect, à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Racine.



De

De la Douleur & de la Joie.

LA grande Douleur eſt muette & garde un ſilence profond ; elle s'empare du cœur avec un tel empire, qu'elle en bannit tous les plaiſirs. Ordinairement elle eſt occaſionnée par une ſi grande ſuite de malheurs, qu'il n'y a que les grandes ames & les ames véritablement chrétiennes qui puiſſent en triompher, parce qu'elles ſeules ſçavent ſe poſſéder en tout tems. Celle qui éclate & fait beaucoup de bruit, n'eſt pas la plus à plaindre : lorſqu'on joint de l'art, en l'exprimant, elle n'eſt que feinte & diſſimulée ; on ne l'expoſe au grand jour que pour s'attirer des conſolations.

La Joie exceſſive a été quelquefois funeſte à ceux qui s'y ſont livrés avec trop de précipitation. Il eſt très-dangereux de paſſer tout d'un coup d'une extrême triſteſſe à une extrême Joie :

ce paſſage trop rapide occaſionne ſouvent une telle révolution dans la nature, qu'il eſt capable de l'anéantir. Les emportements de Joie ne ſe trouvent guere avec la raiſon. La Joie & la gaieté que la raiſon accompagne, ſont toujours inſéparables de la modération. Le rire à gorge déployée eſt ridicule & fou.

La douleur eſt à l'ame ce que les maladies ſont au corps ; elle y répand de la langueur & de l'abattement. La Joie, au contraire, étant la vie, la ſanté & le bonheur de l'ame, elle doit lui inſpirer des ſentiments vifs & rapides.

On conſole avec peine au comble du malheur :
Les remedes trop prompts irritent la douleur.
Les plaiſirs à l'excès ont toujours courte joie,
De parfaite il n'eſt point, ſi le Ciel ne l'envoie.

P. Corneille.

Dangers de l'extrême richeſſe & de l'extrême pauvreté.

L'OPULENCE eſt bien à craindre pour qui ne ſçait pas en faire un bon uſage. C'eſt l'écueil où ſe perdent tous ceux qui ne ſe conduiſent que par la vanité & l'éclat du grand bruit. Loin de penſer à ſoulager les malheureux du ſuperflu des richeſſes qu'ils ont en leur pouvoir, ils ne ſongent qu'à les conſumer dans des excès qui les conſument ſouvent eux-mêmes.

Si vous déſirez de grandes richeſſes ; voici le chemin que vous ferez, ſi elles vous viennent : du néceſſaire vous paſſerez au commode, du commode au ſuperflu, & du ſuperflu à l'excès. Un homme qui ſe ſent au-deſſus des autres par l'abondance qui régne dans ſa maiſon, néglige les richeſſes de l'ame ;

la volupté s'en empare ; ſon courage s'amollit, & ſûr de ne pouvoir manquer, il ne s'occupe qu'à de frivoles amuſements, perd ſon tems & ſouvent ſa gloire.

L'état de ceux qui ſont dans une extrême pauvreté, qui veulent devenir riches, à quelque prix que ce ſoit, & qui envient tout ce qu'ils n'ont point, eſt beaucoup plus dangereux encore. Que d'injuſtices l'ambitieux ne fait-il pas pour ſatisfaire ſon inſatiable avidité! Que de démarches fatales à ſa réputation, pour parvenir à entaſſer des tréſors qui lui coutent la perte de ſon ame ! S'il réfléchiſſoit ſur le peu de durée de la vie & ſur la longueur de l'éternité, il ne regarderoit qu'avec horreur une conduite auſſi pernicieuſe, & ne s'occuperoit qu'à amaſſer des richeſſes que rien ne peut lui ôter ; c'eſt-à-dire de bonnes œuvres.

Salomon connoiſſoit bien le danger

des deux extrêmités dont je viens de parler, lorsqu'il disoit : *Seigneur, ne me donnez, ni les richesses, ni la pauvreté.*

Oui, l'extrême richesse & l'extrême misere,
Du crime & du malheur sont la route ordinaire :
De l'honneur, des vertus, toutes deux sont l'écueil ;
L'une est mere du crime, & l'autre de l'orgueil.



Dangers du grand Monde.

Il faut être doué d'une haute ſageſſe & d'une vertu peu commune, pour éviter les écueils où l'on eſt expoſé par la fréquentation du grand monde; ſinon on ſuit ſon exemple, & on ſe laiſſe entraîner par le torrent, n'ayant pas aſſez de force pour réſiſter à ſa rapidité. C'eſt une mer orageuſe où les meilleurs Pilotes ſont ſujets à faire beaucoup de naufrages. On ne peut, ſans les ſecours céleſtes, ſe garantir des mauvaiſes impreſſions qu'il inſpire.

De quels dangers la Jeuneſſe abandonnée à elle-même, au milieu d'un monde ſéducteur & corrompu, n'eſt-elle point ſans ceſſe environnée! Il ne lui ſuffit pas de vaincre ſes propres paſſions; il faut encore, ſi elle veut vivre heureuſe & ſans tâche, que s'enveloppant de ſes vertus, elle ſe dérobe

aux yeux de tous, & se tienne en garde contre les ruses d'un autre âge qui se fait trop souvent un jeu de l'assaillir & de la surprendre.

Cependant, quoiqu'il soit beaucoup plus difficile d'opérer son salut au milieu du monde que dans la retraite, il faut se garder de croire qu'il y ait de l'impossibilité. Les *Henris*, les *Louis*, les *Edouards* nous apprennent qu'il n'est point de condition où l'on ne puisse aimer, craindre & servir le Seigneur : il ne faut pour cela que remplir les devoirs de son état, & il est des graces proportionnées à l'étendue de ces devoirs que Dieu ne refuse jamais à ceux qui l'invoquent avec confiance & humilité.

Qui veut se garantir des dangers du grand monde,
Fréquente les sentiers où la sagesse abonde,
Fuit toute impression contraire à la vertu,
Évite en conversant tout discours superflu ;
Implore du Très-Haut l'infaillible lumiere,
Qui peut seule éclairer la trop foible paupiere.

D***.

dangereuſe pour les autres & la plus nuiſible pour ſoi.

L'eſprit bon & l'eſprit étendu eſt un tréſor immenſe, qui n'eſt poſſédé que par Dieu dans toute ſon étendue. Dieu a toutes les idées poſſibles ; il a toutes les connoiſſances ; il a toute la juſteſſe, & il eſt parfaitement bon. Belle imitation à ſe propoſer ; toutes les vertus ſont les effets de la juſteſſe, & tous les vices ceux des erreurs.

Oui, certes, la bonté, tréſor ineſtimable,
Aux yeux de l'Univers ſera toujours aimable :
Mais la méchanceté traîne après ſoi l'horreur ;
Malheureux le mortel qui la loge en ſon cœur.

*D****.*



De l'Humanité.

L'HUMANITÉ réside principalement dans le cœur : elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode & qu'on se prête aux diverses situations où se trouvent ceux avec qui l'on est en relation d'amitié, d'affaires & de commerce. La vraie humanité consiste à ne rien traiter à la rigueur, à excuser les foiblesses, à supporter les défauts, & à soulager les peines & les miseres du prochain, quand on le peut.

Combien y a-t-il de gens qui croient qu'en écoutant d'un air affligé le récit des malheurs de leur prochain, cela suffit, quoiqu'ils tiennent la main dans leur sein ? Qu'ils se trompent! On ne pleure pieusement avec le prochain qu'en tarissant ses larmes, quand on en

a le pouvoir. Autrefois les malheurs, les peines & les adverſités trouvoient des cœurs ſenſibles & des mains ſecourables : on voit toujours des infortunés ; mais on ne voit plus guères de ces ames grandes & généreuſes : tout le monde s'empreſſe de paſſer pour humain, & de connoître les devoirs de l'humanité, parce que c'eſt une belle qualité, & perſonne ne s'empreſſe de la pratiquer.

Si les riches pouvoient concevoir le parfait contentement qu'ils reſſentiroient en ſoulageant la miſere des pauvres, cette idée les engageroit à ſupprimer toutes leurs folles dépenſes. Que dis-je ? ils ſe priveroient même de leur néceſſaire, pour jouir du plaiſir que leur procureroient la joie, le tranſport & la reconnoiſſance des infortunés qu'ils aſſiſteroient. Si ces ſentiments étoient bien gravés dans leur cœur, leur plus douce ſatisfaction ſeroit de chercher,

en tous lieux, les malheureux, pour les tirer de leurs peines.

L'homme véritablement humain se dit à lui-même : la félicité des hommes a tant de charmes pour moi, qu'elle sera toujours une partie essentielle de la mienne propre, & qu'elle influera par conséquent sur toutes mes démarches. Défendre les innocents, soulager les malheureux, délivrer les opprimés; voilà les plaisirs auxquels je veux m'abandonner sans réserve : je mettrai ma principale gloire, dans cette tendresse, d'un bon cœur que la nature, notre mere commune, a voulu nous inspirer à tous. Je ne puis plus penser à être heureux, en conservant un fonds d'insensibilité & de dureté pour les infortunes de tant d'autres êtres semblables à moi, qui forment les mêmes vœux. J'aime les malheureux ; ils me font sentir mon bonheur, & je

les rapproche de moi, en ſoulageant leurs miſeres.

C'eſt un bien précieux pour un cœur magnanime,
De pouvoir ſecourir la vertu qu'on opprime :
Soyez doux, bienfaiſant, aimez l'Humanité ;
Qui ſert les malheureux, ſert la Divinité.

* * * * *



Des Plaisirs.

L'USAGE des Plaisirs n'est pas aussi opposé que l'on pense aux préceptes de la sagesse. Sérieuse, mais accessible; sévere, mais éclairée; austère sans rudesse, scrupuleuse sans superstition ; elle est destinée à guider l'homme & non à lui nuire. Né foible & inconstant, il ne sçauroit soutenir, sans relâche, les travaux divers auxquels ses talents le déterminent, ou que sa naissance lui impose : son ame agitée par ses différentes opérations & comme ébranlée par ses propres efforts, tomberoit dans une sorte d'inaction, si elle n'étoit réveillée par de nouveaux objets. L'alternative du travail & du plaisir entre dans le plan de la sagesse : loin d'interdire les plaisirs à l'homme, elle l'y appelle après ses travaux, auxquels elle le ramene plein d'une ardeur nouvelle.

Un exercice modéré eſt utile, ſans doute : il met les eſprits en jeu, il les diſtribue, avec une juſte meſure, qui maintient cette correſpondance & ce reſſort, qui en conſervant la force du corps, font le moins ſentir à l'ame ſa dépendance. Mais deux choſes ſont à craindre dans les Plaiſirs : l'une eſt l'excès, & l'autre de ne point ſe contenter des Plaiſirs permis.

L'habitude aux Plaiſirs, conſtante, continue, produit bientôt le dégoût, qu'on ne peut plus corriger que par l'excès. C'eſt à quoi ſe trouvent entraînés ceux qui, devenus preſqu'inſenſibles aux plaiſirs, à force de s'y livrer, ſont contraints, pour piquer leur goût, & réveiller leur curioſité, de donner dans des excès qui dégradent l'humanité.

Quels hommes ! qui, ſous prétexte de délaſſement, s'abandonnent à des exercices plus fatigants que les occupations les plus ſérieuſes ; à des veilles,

ou au milieu des vains amuſements qui les conſument, & de ces jeux qui n'en ont que le nom, il ſe fait une diſſipation d'eſprit plus abondante que dans l'application la plus profonde ; à des feſtins ou à des appétits biſarres qui paſſent pour raffinement & délicateſſe ! Ce ſont des gens qui conſacrent à des plaiſirs frivoles, & ſouvent pernicieux, des talents qu'ils auroient dû vouer à leur Patrie.

Reconnoiſſez-vous l'homme dans un joueur de profeſſion, lorſqu'on vous le montre expoſant aux coups du ſort une fortune aſſurée, & attendant follement de la divinité qui y préſide, des faveurs qui ne ſerviroient qu'à exciter de nouveaux déſirs ? Pour obtenir ſes dons empoiſonnés, il lui immole avec fureur, le fruits de ſes travaux & l'héritage de ſes peres. Agité des plus violentes paſſions, il porte d'une main tremblante, ſur ſes profânes autels, ſa derniere offrande, qui eſt ſoudain dé-

vorée à ſes yeux : un feu brulant, un affreux déſeſpoir déchirent ſon ame, qui, déſormais ſans frein & ſans guide, oſe tout accuſer de ſon malheur ; ſouvent même, l'auteur de ſon être. Ah ! que les Plaiſirs d'un joueur de cette eſpece, lui ſont funeſtes !

Les Plaiſirs exceſſifs plongent l'ame dans un ſommeil létargique, ou ne la réveillent que par la fureur ; & les illicites lui donnent la mort. Au contraire, les Plaiſirs modérés & permis lui rendent ſon activité ; ils lui donnent de légeres ſecouſſes qui lui font reprendre ſon aſſiette accoutumée. Ils y répandent cette douceur, cette ſérénité, ce calme délicieux qui caractériſe le vrai bonheur. Si le Sage tente le ſort, il faut qu'il puiſſe rire de ſes caprices. Dans les fêtes, dans les feſtins, il ne s'ouvre qu'à la joie de raſſembler des amis qu'une juſte eſtime lui rend toujours chers. Si les amours folâtrent de-

vant lui, ils n'ofent jamais le menacer de leurs traits : s'il voit naître leur témérité, il leur échappe par la fuite ; & la prudence, qui l'accompagne toujours, fupplée à la force.

Les Plaifirs exceffifs, ainfi que fa molleffe,
N'ont pour leurs fectateurs qu'une douceur traîtreffe :
Par les moindres efforts leur courage accablé,
Sur un lit de duvet goûte un fommeil troublé.
L'ennui compte leurs jours, & leur peu de durée
Détruit les vains projets de leur ame enivrée.
S'ils cherchent le Plaifir dans la variété,
Bientôt du fuperflu naît la fatiété :
Ce monftre dégouté, qui, fans défirs, foupire,
Change en venin les biens où fa langueur afpire :
L'art lui fert des feftins, la faim manque à fes vœux ;
Pour ranimer fes fens, il cherche en vain les jeux :
Qui peut d'un cœur ufé réveiller les caprices ?
La foule des Plaifirs en détruit les délices.

M^e^. *du Bocage.*

Les Plaifirs modérés, ainfi que les permis,
Diffipent la langueur & chaffent les ennuis :
Guidés par la raifon, dictés par la fageffe,
Loin de nous amollir, banniffent la pareffe :
De l'ame ils font la joie, & du corps la fanté,
De l'efprit la vigueur, & du cœur la gaieté.

D * * * *

Du Bonheur & de la Félicité.

Le Bonheur consiste moins dans l'accomplissement de tous nos vœux, que dans un détachement réel & parfait de toutes choses; ensorte qu'un homme qui ne desireroit rien, qui verroit tout d'un œil très-égal & très-indifférent, seroit tout justement dans ce degré de félicité que tout le monde cherche, & que personne ne peut trouver ici bas. Car où est le Bonheur de toujours craindre, ou toujours désirer ? La crainte d'un mal, quand même il ne seroit qu'imaginaire, ne laisse pas d'être un supplice réel.

Passons légérement sur toutes les douleurs que nous font éprouver nos vastes désirs, si souvent trompés, pour considérer un homme qui, après bien des soins, des peines, des inquiétudes, parvient enfin au but qu'il s'étoit proposé ;

que lui arrive-t-il? C'eſt que dans les choſes mêmes qu'il a tant ſouhaitées, il ſe trouve des circonſtances qui y mêlent des amertumes imprévues ; il n'y voit plus les mêmes charmes qu'il voyoit auparavant ; il ne fait que gliſſer là-deſſus, & appuie ſur les inconvénients qu'il ne daignoit pas enviſager d'abord : ou s'il eſt parfaitement content, à tous égards, quelle frayeur d'être ſupplanté, ou ruiné, ou ſéparé de ce qui l'attache !

Il eſt dangereux de mettre toute ſa félicité dans la poſſeſſion des choſes d'ici bas, & nous retirons peu de ſatisfaction de nous attacher, avec excès, à ce qui n'eſt né que pour mourir, & à des perfections, que nous ne chériſſons que pour les regretter plus amérement après les avoir perdues.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans le monde un bonheur parfait & durable. Les plus heureux ſont ceux qui ont moins de peine. Examinez tous les

états, le Mariage, le Célibat, la Guerre, la Magiſtrature, le Commerce, l'État Eccléſiaſtique, le Religieux, le Grand Monde, la Solitude, vous verrez que chacun de ces états a ſes roſes & ſes épines.

Celui qui ne veut que ce que Dieu veut, qui eſt content de l'état où la Providence l'a placé, qui voit, ſans envie, l'élévation des autres, & qui ne déſire que ce qu'il lui eſt poſſible de ſe procurer, ſe trouve toujours heureux.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégreſſe ;
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe ;
Toujours quelques ſoucis dans les événements,
Troublent la pureté de nos contentements.

P. Corneille.

Croit-on que le Bonheur habite les palais,
Soit traîné dans un char, ou porté ſous le dais ?
Ces biens, ces dignités & ces ſuperbes tables,
Ne font que trop ſouvent d'illuſtres miſérables :
Le germe des douleurs infecte leurs repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Hélas ! ſans la ſanté que m'importe un Royaume;
On veille dans les Cours & l'on dort ſous le chaume.

Thomas.

Le vrai Bonheur de l'Homme.

SONNET.

Aux yeux de l'Eternel le monde eſt un atôme.
Mortels, ne vantez plus ce qui vous y ſéduit ;
Joignez ce qui vous charme au néant qui le ſuit.
Ce que l'on croit un bien n'en eſt que le fantôme.
Le tems fait diſparoître & Monarque & Royaume.
Nos jours les plus brillants ſont proches de leur nuit.
Le ſouci nous dévore & la mort nous détruit,
Sous des lambris dorés ainſi que ſous le chaume.
Où donc eſt ici bas notre félicité ?
Les frivoles objets dont l'homme eſt enchanté
Promettent le Bonheur & font des miſérables.
C'eſt toi ſeule, ô Vertu, qui ſçais nous rendre heureux
Tu donnes des faux biens un mépris généreux ;
Le mépris des faux biens donne les véritables.

* * * *

Des Amis & de l'Amitié.

RIEN n'eſt plus rare qu'un véritable Ami, & rien de plus commun que d'en prendre & que d'en donner le titre. L'Amitié n'eſt preſque plus aujourd'hui qu'un jeu de mots, qu'un arrangement de belles paroles, compoſées par l'amour

propre, qui fait dire ce qu'on ne ſent pas, pour obliger les autres à le ſentir. On ſe dit Ami pour en acquérir, & l'on ne fait rien pour ſe conſerver le cœur que l'on s'eſt acquis.

Ayez des Amis, parce qu'il faut s'en faire, & qu'il n'y a point de déſert plus affreux que de vivre ſans Amis. N'en ayez que de bons & de véritables, qui aiment la perſonne & qui ne regardent point à la fortune : n'en faites aucun par haſard; ſervez-vous de tout ce que vous avez de prudence & de jugement pour les bien connoître avant que de vous les aſſocier; examinez leur conduite, épluchez leurs actions, peſez leurs paroles, étudiez leur génie & leur fond; ſoins, veilles, avis, recherches, employez tout; car il vaut mieux être trompé au prix qu'à la marchandiſe. Ne vous en rapportez pas aux belles apparences; allez au mérite & à la réalité; regardez toujours avant que de vous engager, ſi le

le dedans eſt conforme à ce qui paroît au dehors. Pour diſcerner leurs eſprits & leurs humeurs, faites-les parler, parce qu'il faut tâter le pouls de la langue, conformément à la penſée du Sage, qui dit : *Parle, ſi tu veux que je te connoiſſe.*

Quels fondements les hommes peuvent-ils faire ſur les cœurs des uns des autres, quand ils ne ſe ſont pas éprouvés dans les paſſions qui ſçavent rompre les nœuds les plus ſacrés ? Eſt-il difficile de s'aimer quand on n'a rien à démêler enſemble ? & n'eſt-ce pas une erreur de croire qu'on s'aimera toujours quand on ignore les motifs qui font naître la haine ? Les cœurs qui ſe ſont éprouvés dans les mouvements de l'amour & de l'ambition, peuvent ſeuls être ſûrs d'eux-mêmes : il faut avoir vaincu pour ſe déclarer vainqeur ; & c'eſt trop préſumer de ſoi-que d'imaginer qu'on triompher a d'un adverſaire dont on ne connoît pas la for-

On perd ſouvent ſes Amis par le peu de ſoin qu'on prend de les conſerver. C'eſt une grande faute, entre des Amis, d'abuſer de l'intimité avec laquelle ils vivent enſemble, juſqu'à ſe négliger lorſqu'ils ſe rencontrent dans les cercles. L'Amitié, loin de diſpenſer des égards, en exige de plus délicats. Elle ſe nourrit des attentions qu'on témoigne; il n'en eſt point d'indifférente entre des Amis.

Il arrive ſouvent que l'on ſe plaint de ſes Amis, parce qu'on voudroit les trouver ce qu'ils ne peuvent, ou ne doivent pas être: il ne convient pas d'exiger d'eux des choſes trop difficiles, ou peu honnêtes. On me dira que l'Amitié ne doit ſe refuſer à rien. Je l'avoue; mais c'eſt qu'il y a des choſes qu'on ne doit jamais lui demander. Par exemple, croyez-vous qu'un homme n'eſt pas votre Ami, parce qu'il ne veut pas s'embarquer, ſelon vos deſirs, dans une affaire épineuſe qui peut lui cauſer un très-

grand préjudice ? Prétendez-vous être ſon Ami, vous qui voulez l'y engager, ſans conſidérer les riſques qu'il court, & ſeulement parce qu'il doit en réſulter de l'avantage pour vous ? Non. C'eſt vous qui ne ſçavez pas aimer : dès que l'on ſe conſidere ſeul, on ne connoît point l'Amitié & l'on eſt indigne d'en rencontrer. Il eſt beau, il eſt admirable de s'expoſer à tout pour ce qu'on aime; mais lors même qu'on l'a fait, il peut être injuſte d'en exiger autant : quoique l'on ſe doive toujours préſumer que ſon Ami en eſt capable, néanmoins il ne faut pas lui en faire une loi : & quand il nous rend ce que nous avons droit d'attendre, on doit le regarder comme un bienfait tout gratuit. La délicateſſe eſt l'aliment de l'Amitié. Quand vous aurez bien réuſſi à vous faire des Amis, ſçachez encore mieux vous en ſervir & vous les conſerver.

Rien n'eſt ſi eſſentiel au bonheur que

de vrais Amis ; ils contribuent à la douceur de la vie : mais, oserai-je le dire? Quelques dettes mêlées à une grande fortune, comme un contrepoison, servent à attirer notre attention sur nos affaires ; & quelques ennemis, en petit nombre, parmi plusieurs bons Amis, sont des surveillants utiles pour nous tenir en respect & nous éclairer sur notre conduite.

N'ambitionnez pas tant d'avoir beaucoup d'Amis, que d'en avoir de sincères & de véritables. Un petit nombre de vrais Amis vaut mieux, mille fois, qu'une infinité d'Amis douteux.

Car, tel se dit votre Ami, qui ne l'est qu'autant qu'il y trouve son avantage ; c'est l'intérêt qui vous le donne, l'intérêt vous l'ôtera.

Tel se dit votre Ami & vient se divertir avec vous pendant que vous êtes dans la prospérité, qui vous abandonnera dans vos disgraces ; car les Amis de

table s'en vont, pour l'ordinaire, avec la nappe.

Tel ſe dit votre Ami & vous offre gracieuſement ſa bourſe dans un tems où il ſçait que vous n'en avez pas beſoin, qui vous refuſera juſqu'au moindre ſecours quand vous ſerez dans l'adverſité.

Tel eſt aujourd'hui votre Ami qui deviendra demain votre ennemi & publiera par-tout les ſecrets les plus importants que vous lui aurez confiés.

Ne prenez jamais pour Amis ceux qui vivent dans le déréglement; car ils feront tous leurs efforts pour vous rendre ſemblable à eux. Ne choiſiſſez que des Amis ſages & vertueux deſquels vous puiſſiez prendre des conſeils ſalutaires dans les occaſions où vous en aurez beſoin. Celui qui a trouvé un véritable Ami, *dit le Sage*, un Ami fidéle, un Ami de cœur, a trouvé un tréſor ineſtimable. La vertu ſert toujours de baſe à une pareil-

le Amitié; elle fournit mille délices, & c'est la récompense de ceux qui craignent le Seigneur, & qui l'aiment de tout leur cœur.

Chacun se dit Ami; mais fou qui s'y repose:
Le nom en est commun & très-rare est la chose.

La Fontaine.

Combien de faux Amis pleins d'une noire envie,
Sous-main & sans raison censurent notre vie!
Ces fléaux odieux aux plus honnêtes gens,
Tâchent pour vous trahir d'être vos confidens.

* * **

L'Ami que l'intérêt vous aura fait connoître,
Un intérêt plus grand le fera disparoître.
Beaucoup vous chercheront dans la prospérité,
Que vous ne verrez plus au tems d'adversité.
De l'homme vertueux cherchez la compagnie;
C'est le plus sûr garant d'une agréable vie.
Ami dans les plaisirs, Ami dans le malheur,
Il partage la joie ainsi que la douleur:
Dans les plus grands revers jamais il n'abandonne;
Implorez son secours, toujours il vous le donne:
Rien n'est si consolant, ni si délicieux,
Un aussi beau trésor est un présent des Cieux.

*D****.*



De la Générosité, & de la Reconnoissance.

LA Générosité est une disposition du cœur, à se détacher d'une partie des avantages que nous possédons, ou pour l'utilité publique, ou pour le bien des particuliers. Elle est excitée par la sensibilité sur le malheur d'autrui, ou par l'amour de la Patrie. Ce détachement, cette séparation d'une partie de ce qu'on posséde, & dont personne ne nous dispute la jouissance, est une sorte de courage bien rare. On en peut juger par la disposition opposée qu'on trouve si souvent chez des riches, même éclairés, & par le peu d'effets qui en résultent en général.

La Reconnoissance est un sentiment délicieux pour les cœurs bien faits, qui renvoie sans cesse à leur source les dons de la Générosité.

Le dégré de Générosité doit régler le dégré de reconnoissance. La maniere d'obliger, les circonstances où l'on oblige, fixent la nature des services, les relevent, ou les laissent dans l'ordre commun. La reconnoissance doit s'y conformer, & y être proportionnée. Il faudroit donc réunir, sous un même point de vue, les principes de la Générosité & les devoirs de la Reconnoissance, afin de les assortir ensemble & de les tempérer les uns par les autres.

La Générosité est un sentiment noble & libre. La Reconnoissance est un sentiment naturel & nécessaire: l'un est de pure volonté, l'autre est un devoir. Entre celui qui rend un service généreusement & celui qui le reçoit, il se fait un pacte tacite, dont les conditions ne sont écrites que dans le cœur, mais qui sont aussi sacrées & aussi inviolables que les loix les plus étroites.

Celui qui oblige doit ſe départir de la reconnoiſſance, ſous peine d'être accuſé de tyrannie & d'oppreſſion. Celui qui a reçu des bienfaits eſt aſſujetti à la reconnoiſſance, ſous peine d'infamie.

Plus on demande de ſacrifice à la généroſité, moins on charge la reconnoiſſance; plus on exige de tributs de la reconnoiſſance, plus on affoiblit le mérite de la généroſité. Obliger en vue des rétributions de la reconnoiſſance, c'eſt un trafic: s'occuper des éloges & des adulations que la généroſité peut attirer, c'eſt vanité. Auſſi dit-on, qu'il faut obliger pour le plaiſir ſeul de faire du bien, ſans ſonger à la reconnoiſſance & ſans y compter.

La reconnoiſſance n'a jamais de diſpenſe dans aucun cas: ſeulement elle eſt un peu ſoulagée par la dureté & la lenteur des ſervices; mais elle doit être indiſpenſablement le ſalaire légitime de la généroſité; car il n'y a rien de plus odieux que l'ingratitude.

Celui qui n'eſt pas ſenſible aux bienfaits, après les avoir reçus, n'en rendroit pas lui-même, quand ſa ſituation le lui permettroit. La même dureté de cœur qui réſiſte à l'impreſſion des bienfaits & qui rejette la reconnoiſſance, écarte l'impreſſion du malheur d'autrui, & n'admet point les mouvements de compaſſion & de généroſité.

Un bienfait perd ſa grace à le trop publier ;
Qui veut qu'on s'en ſouvienne, il le doit oublier.
J'eſtime plus un don qu'une reconnoiſſance ;
Qui nous donne fait plus que qui nous récompenſe.

P. Corneille.

La noire ingratitude inſpire de l'horreur,
A toute ame bien née, à tout ſenſible cœur.

*D***.*



De la maniere d'obliger & de ſe faire aimer.

BEAUCOUP de perſonnes obligent d'une façon ſi déſobligeante, qu'en rendant les ſervices les plus ſignalés, ils en ôtent tout le mérite, & ne peuvent parvenir à ſe faire aimer. On ne s'attache les hommes invinciblement que lorſqu'on paroît mettre à haut prix ce qu'ils nous accordent & rabaiſſer ce qu'on leur cede.

Il ne s'agit point, pour ſe faire aimer, d'épuiſer ſa bourſe & de verſer l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer perſonne. Je ſçais qu'il ne faut pas être avare & dur, ni ſe contenter de plaindre la miſere qu'on peut ſoulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, ſi vous n'ouvrez auſſi votre cœur, celui des autres vous reſtera toujours fermé.

Pour obliger parfaitement, & se faire aimer en même-temps, on ne doit pas se faire prier, comme si l'on obligeoit de force, mais obliger avec diligence, de bonne grace, & avec cette douceur engageante qui gagne tous les cœurs. C'est obliger doublement que de prévenir celui qui a besoin de notre secours, sans lui donner la peine de nous en faire la demande : la reconnoissance d'un pareil bienfait demeure éternellement gravée dans son cœur & nous assure de sa plus tendre amitié.

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ;
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdaut libéral, quoiqu'il donne sans cesse,
Semble faire l'aumône alors qu'il fait largesse ;
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tâche à plaire, il offense en effet.

P. Corneille.



De l'Amour.

L'AMOUR s'empare quelquefois bruſquement du cœur, & doit ſa naiſſance à un je ne ſçais quoi d'indéfiniſſable, qui entraîne les ſentiments & arrache l'eſtime, avant tout examen & ſans aucune information. Il ne laiſſe pas toujours la liberté du choix ; il commande ſouvent en maître, & regne enſuite en tyran, juſqu'à ce que ſes chaînes ſoient uſées par la longueur du temps, ou par l'effort d'une raiſon puiſſante. Mais il occaſionne beaucoup de déſordres & fait de terribles ravages dans le cœur de ceux qui ſont trop foibles pour le vaincre, s'il eſt contraire à leur gloire.

Il n'eſt rien de plus malheureux pour un galant homme, que de s'attacher à un objet dont les appas le forcent de négliger la connoiſſance de ſon carac-

tere ; l'Amour qui devance l'eſtime eſt toujours aveugle : ſéduit par les attraits qui brillent à ſes yeux, il ne manque jamais de donner à l'ame de la beauté qui le charme, les qualités qui devroient y être, ſans approfondir ſi elles y ſont en effet ; & l'aſcendant, qu'il laiſſe prendre à cet objet ſur tous les mouvements de ſon cœur, eſt d'autant plus dangereux, qu'il n'eſt preſque plus en état d'en triompher lorſque le temps ou les événements lui découvrent les défauts dont il le croyoit exempt.

Parmi des Chrétiens, on ne devroit entendre parler d'Amour que dans la vue du Mariage ; car il n'eſt point permis d'aimer la créature, lorſqu'on ne le peut faire ſans offenſer le Créateur : ainſi tout Amour illicite devroit être abſolument banni de leur cœur, puiſqu'il déplaît au divin Auteur de notre être, & bleſſe celui que nous devons avoir continuellement pour lui.

O Amour ! que tu ſerois beau & digne d'eſtime, ſi tu étois toujours accompagné de la vertu ! tu ferois, en quelque ſorte, le bonheur des humains. Mais, lorſque la volupté te conduit, que de maux n'apprêtes-tu pas aux infortunés que tu fais ſortir des bornes de leur devoir, par une ſoumiſſion aveugle à ton empire ? L'hiſtoire nous fournit un ſi grand nombre d'aventures tragiques & funeſtes, dont tu es l'auteur, que cela ſeul devroit être ſuffiſant pour engager à ſe tenir en garde conrte tes attaques, & à examiner ſous quel aſpect tu te préſentes. Tyran, regarde ton ouvrage, lorſque tu as marché ſans la ſageſſe ! Des Rois déchûs de leur Trône ; des Héros aſſaſſinés lâchement ; des grands & des puiſſants dépouillés de leur fortune ; des femmes, illuſtres par leur naiſſance, qui ſe ſont couvertes d'opprobres ; des enfants chéris & tendrement aimés devenus l'horreur & la déſolation de ceux qui les

ont élevés avec tant de ſoins ! De tels exemples ne mettront-ils jamais un frein à ta puiſſance?

O Sexe, quelquefois trop foible, mais toujours trop charmant & trop ſéduiſant, voyez dans quels excès tombent les cœurs qui n'écoutent que leurs paſſions, & gardez-vous d'y ſuccomber. Ne vous laiſſez pas entraîner par ce dangereux torrent qui eſt la ſource de tous vos malheurs. Faites réflexion que vous ne pouvez échapper à la vue de celui qui voit tout & qui pénétre dans les plus ſecrets replis des ames : briſez donc d'indignes chaînes: rompez les nœuds contraires à la vertu : fuyez l'ombre même du mal & du déréglement : ne faites briller vos charmes que par votre ſageſſe, & forcez les hommes à s'attacher moins aux attraits de votre viſage qu'à la ſolide beauté de votre ame.

Et vous hommes, à qui le Souverain Maître de l'Univers a donné le glorieux

avantage d'être le premier genre formé à ſon image, & qui, par cette favorable préférence ſur les femmes, devez avoir en partage la force, le courage, la ſageſſe & la raiſon dans un degré plus éminent, que n'oppoſez-vous des dons ſi précieux aux paſſions qui vous ſéduiſent! Ne devenez-vous pas plus foibles que les femmes en vous laiſſant vaincre à leurs attraits?

Si de chaque côté on ne s'attachoit qu'à la vertu, ſi l'on n'admiroit la beauté que comme un tableau dont le Peintre a tout l'honneur, on feroit remonter toutes choſes à leur ſource; on en béniroit l'Auteur & l'on craindroit d'en profaner l'ouvrage.

Les plaiſirs que procure l'Amour illicite, ſont troublés par les remords, le dégoût les ſuit & le mépris en eſt inſéparable: la plupart de ces engagements ne ſont pas de longue durée & apprêtent toujours de longues peines. Au contraire,

l'Amour que l'on conçoit pour une personne vertueuse, s'augmente à mesure qu'on la connoît davantage ; parce que nous admirons moins en elle les attraits du corps, que la beauté d'une ame qui nous enchante : de si belles perfections la rendent maîtresse absolue de notre cœur & nous font desirer, avec une ardeur aussi pure que vive, d'être unis pour jamais à tant de vertus & à tant de charmes. Cet Amour étant fondé sur la vertu & sur l'estime, loin d'avilir notre ame, il en épure les mœurs, & nous fait tout entreprendre pour nous rendre dignes de l'objet que nous aimons : que de soins, que d'égards, que de respect n'attire-t-il pas ? & que d'empressement pour lui plaire ! Voilà le seul Amour permis, & le seul qu'on peut rechercher & suivre.

Que je crains cet amour dont le conseil perfide,
Au plus doux * de nos Rois inspira l'homicide ; * *David.*
Et qui plus loin encore étendant son poison,
Du sein de la sagesse arracha Salomon.

La Motte.

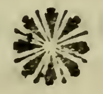
On peut vaincre l'amour foible dans ſa naiſſance,
Avant qu'il ait le temps d'affermir ſa puiſſance;
Mais, s'il devient le maître, on peut mal-aiſément
Chaſſer un ennemi qui nous paroît charmant.
Pour le vaincre aujourd'hui vous manquez de courage:
Ah! vous aurez demain ſur lui moins d'avantage.
Il faut ſe défier des efforts impuiſſants,
Qu'on fera contre lui dans le trouble des ſens.
Plus vous différerez, moins vous ſerez tranquille:
Amant, à vous tromper que l'amour eſt habile!
Il vous dira toujours qu'en une autre ſaiſon,
Vous pourrez ſuivre mieux la voix de la raiſon:
Mais en vous amuſant, en vous faiſant attendre,
Il vous met hors d'état d'oſer rien entreprendre;
Il croît de plus en plus, & vos retardements,
Lui fourniſſent toujours de nouveaux aliments. **

Le véritable amour que la vertu fait naître,
Sans nous deshonorer a ſeul droit de paroître:
Dans tout ce qu'il recherche il n'a d'autre intérêt
Que de pouvoir s'unir à l'objet qui lui plaît.
Reſpect, eſtime, ſoins, officieux ſervices,
De l'hymen deſiré ſont toujours les prémices:

D ****.

Mais quiconque, en aimant, aſpire à d'autre prix,
N'a qu'un amour perfide & digne de mépris.

**.



Du Mariage.

Dieu a créé l'homme pour la femme, & la femme pour l'homme : l'intention du Créateur a été d'établir entr'eux une société indissoluble par le Mariage. Il est absolument nécessaire pour la propagation & l'utilité publique. C'est lui qui nous donne les ministres de la Religion, de l'Etat, les Défenseurs de la Patrie & tant d'autres grands hommes utiles au Gouvernement, par leur haute sagesse, leurs lumieres supérieures & leurs sciences profondes, qui fournit les Villes de Magistrats éclairés qui y maintiennent le bon ordre ; les Campagnes, de Cultivateurs qui procurent aux Citoyens leur subsistance ; le Royaume, de Négociants qui le font fleurir, & qui y amenent l'abondance par leur commerce dans les différentes parties du monde.

Puiſqu'il eſt ſi avantageux à l'Etat que les hommes ſe marient, comment peut-on voir, ſans étonnement, un ſi grand nombre de célibataires? Demandez à un homme qui garde le célibat, pourquoi il ne ſe marie point? Voici la réponſe qu'il vous fera. *Je crains de rencontrer une femme qui me rende malheureux, ou je ne ſuis pas aſſez riche pour fournir à toutes les dépenſes qu'entraîne le Mariage.* D'un côté c'eſt l'ouvrage d'un mauvais préjugé, & de l'autre ſe défier de la Providence.

Un homme raiſonnable peut-il s'imaginer qu'il n'y ait point de femme capable de le rendre heureux? On doit avoir meilleure opinion d'un ſexe auſſi aimable & auſſi reſpectable, qui paroît avoir reçu la douceur en partage. Parce qu'un homme aura vu quelques mauvais ménages, doit-il conclure delà que tous ſont mauvais? Non. Je conviens qu'il y a de mauvais ménages; mais d'où provient la cauſe? La voici.

Lorſque deux perſonnes s'uniſſent enſemble par le lien du Mariage, il arrive ſouvent que l'intérêt y a plus de part que le cœur : c'eſt preſque toujours l'intérêt qui décide, ou une folle paſſion, & rarement un véritable amour pour la perſonne à laquelle on s'unit. Par exemple, un vieillard ſuranné doit-il s'attendre à être aimé conſtamment & de bonne-foi par une jeune perſonne de dix-huit à vingt ans qui, par une cupidité qui ne peut s'entendre que des richeſſes, épouſe plutôt les coffres que l'homme ? Il y auroit de la folie à le préſumer. La trop grande diſproportion de l'âge n'eſt pas moins nuiſible à la tranquillité du Mariage que la contrariété des humeurs. Celui qui épouſe une femme riche, mais avec un caractere inſupportable & que rien ne peut changer, doit-il eſpérer de mener avec elle une vie douce & paiſible ? Il a tout lieu d'attendre le contraire. Cet autre qui, avec le cœur rempli de l'objet qu'il aime,

ſe joint, comme malgré lui, à ce qu'il n'aime pas, parce qu'il donne à ſon ambition la préférence qu'il ne devroit donner qu'à ſon cœur, peut-il compter de goûter la félicité que ſe procurent deux cœurs bien unis? Erreur. De l'indifférence qu'il apporte, il paſſera au mépris ; trop heureux, pour ſon repos & pour ſa gloire, ſi du mépris il ne va pas juſqu'à la haine.

Quand on agit par de tels principes, il n'eſt pas ſurprennant de rencontrer bientôt des diviſions. Mais comme tous les hommes n'ont pas la même façon de penſer, il eſt très-ordinaire de voir des Mariages heureux & qui font le bonheur de deux Epoux bien aſſortis. Voici les moyens d'y parvenir.

Lorſqu'on veut ſe marier, il faut moins s'informer ſi la perſonne que l'on veut épouſer, eſt riche, qu'apporter tous ſes ſoins à s'inſtruire ſi elle eſt vertueuſe, de bonnes mœurs, ſi elle a de la Religon, un caractere liant, une humeur douce &

ſociable, &c. Lorſqu'on eſt sûr que la perſonne que nous recherchons, a toutes ces bonnes qualités, que nous l'aimons véritablement, que nous en ſommes aimés de même, & que nous avons ſoin de conſulter & invoquer celui qui peut ſeul nous rendre heureux, en répandant ſur nous ſa bénédiction, il n'eſt pas difficile de vivre en paix dans le ménage, à moins que les difficultés ne viennent de notre part; car chacun doit y apporter du ſien. Un homme qui ſe conduiroit mal, ne pourroit goûter les délices d'une union parfaite, quoiqu'il eût une femme ſage & vertueuſe, puiſque de ſon côté il n'apporteroît que des imperfections capables de troubler la paix la mieux établie. Cette paix ne peut être ſtable que par un accord continuel de la volonté & la bonne conduite des deux parties.

L'agrément du Mariage, entre perſonnes raiſonnables, eſt de s'aimer mutuellement & conſtamment de cet amour, ou de

de cette amitié que l'estime fait naître, que la douceur & la politesse entretiennent, que l'habitude & la délicatesse fortifient, que la complaisance anime, que la tranquillité égaie, qu'enfin une conduite vertueuse & invariable rend fidele & tendre à tout âge.

Que c'est un imbécille & févere esclavage,
Que celui d'un époux sur le penchant de l'âge :
Avec un front ridé qu'on ne peut que haïr,
Croit-il se faire aimer à force d'obéir ?

P. Corneille.

Dans l'hymen quand le cœur n'est pas de la partie,
L'homme ne peut traîner qu'une ennuyeuse vie :
Quand un bouillant amour porte à le décider,
Un amour moins ardent nous le fait détester ;
Mais quand il est dicté par la pure sagesse,
Il est rempli d'appas, de charmes, d'allégresse :
Chaque jour il fournit de nouveaux agréments,
L'Epouse avec l'Epoux coule des jours charmants.
Entr'eux regnent les soins d'amant & de maîtresse ;
De leur cœur sur leur front éclate la tendresse :
Ils s'aiment d'autant plus qu'ils se connoissent mieux ;
Et pleins de leur bonheur, ils rendent grace aux Cieux.

*D****.*

Du bon & du méchant Maître.

La fortune ne nous a élevé au deſſus de quelques hommes, que pour adoucir ce qu'il y a d'humiliant dans leur état. Un Maître vain & ſuperbe qui, ſans égard pour les droits de l'humanité, accable ſes domeſtiques du fardeau de la ſervitude, eſt un barbare né pour le malheur de ſes ſemblables; c'eſt un être mépriſable que ſon orgueil devroit faire rejetter dans la claſſe des brutes.

Un Maître doux & humain compatit au ſort infortuné de ſes domeſtiques, & n'eſt occupé que du ſoin d'adoucir leur miſere: ſenſible à leur peine, il cherche toujours à alléger le poids de la condition abjecte où le deſtin les a placés. Lorſqu'il emploie l'autorité qui les ſoumet à ſon obéiſſance, il a ſoin que la raiſon en ſoit toujours la regle pour les perſuader, & s'attire en même-temps

leurs reſpects & leur amour ; parce qu'il ſçait que les ſujets n'obéiſſent jamais à leurs Maîtres, ni les petits aux Grands, avec tant de plaiſir, que lorſqu'ils ſont prévenus que la raiſon eſt l'ame des commandements qu'on leur fait. Il ne ſe ſouvient qu'il eſt leur Maître que pour leur faire éprouver ſes bienfaits. Il les regarde comme ſes enfants, & par-là eſt toujours ſûr de captiver leurs cœurs, de ſe les attacher & de s'en faire des amis fidéles qu'il trouvera au beſoin. Un pareil Maître eſt un Pere reſpectable que ſa famille adore.

L'autre, au contraire, eſt un monſtre qui fait gémir l'humanité. Accablé des malédictions de ſes gens, il eſt environné d'ennemis cruels qui épient ſes actions, publient ſes ridicules, ſe réjouiſſent de ſes malheurs, regardent, avec la plus parfaite indifférence, les événements heureux qui lui arrivent & en feroient preſque un crime à la fortune. Un tel Maître

ne peut être ſervi que par de malheureux mercenaires qui n'ont point d'autres reſſources.

Il eſt aiſé de conclure, par ce qui vient d'être dit, qu'on gagne beaucoup plus en ſe faiſant aimer qu'en ſe faiſant craindre. L'amitié eſt la reine des cœurs ; & la crainte eſt une eſpece de tyrannie.

Si de bons ſerviteurs vous voulez acquérir,
Maîtres, par la bonté vous pouvez réuſſir :
Du pere le plus doux montrez-leur la tendreſſe,
De leur attachement je vous fais la promeſſe ;
Mais n'attendez jamais qu'un excès de rigueurs
Vous faſſe parvenir à captiver leurs cœurs.

*D*****.



Des vrais & des faux Dévots.

LES faux dévots ſont à la vraie dévotion, ce qu'eſt à l'or le cuivre doré ; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a chez eux que de belles apparences, mais point de réalité. Il eſt dangereux de les irriter : malheur à qui excite leur fureur en choquant leur vanité ; car ils croient toujours le Ciel offenſé, en leur perſonne. Ces menins de la voûte éthérée, dit Rouſſeau, ont un appétit ſtrident de ſe venger, quand ils ſentent la dent.

Les vrais dévots, au contraire, n'ont point ces dehors impoſants & trompeurs: la ſolide piété, qui les anime, réſide entiérement dans leur intérieur ; & ſans faire montre de la dévotion, ils ſe contentent de la pratiquer ſincérement. Ils pardonnent volontiers & de bon cœur, parce que la charité envers le prochain ſe trouve toujours chez eux.

Nos diſcours nous font paroître ce que nous voulons qu'on nous croie ; mais nos actions nous montrent tels que nous ſommes en effet : habillez un ſinge comme un Préſident, il fera toujours des ſingeries. Si nos paroles en impoſent d'abord, notre conduite éclaire bientôt tous les yeux, dès que nous affectons quelque choſe ; & pour quatre que nous éblouiſſons, il y en a mille qui ne prennent pas le change : auſſi les femmes prudes & les faux dévots, qui veulent avoir tout à la fois les plaiſirs de la volupté, & la gloire de la vertu, ſe bercent d'une chimere : perſonne n'en eſt la dupe : il faut opter & agir de bonne-foi en conſéquence, comme dit un bel eſprit du ſiecle dernier. « Ne vous donnez pas tant » de peine pour vous maſquer : ſi vous » voulez qu'on reſpecte en vous la vertu, » pratiquez-la & l'aimez ſincérement ; » mais ſi vous ne la pratiquez pas, que » vous ſert-il de feindre ? N'ajoutez pas

» l'hypocriſie à tous vos autres vices ».

Il ne faut pourtant pas prendre cette penſée dans toute ſon étendue ; car il s'enſuivroit delà qu'il faudroit que les gens vicieux fiſſent, en quelque ſorte, trophée de leurs déſordres, & ce n'eſt pas ainſi qu'il faut l'entendre, à Dieu ne plaiſe. Il eſt toujours bon de cacher ſa mauvaiſe conduite, quand on le peut ; mais il ne faut pas affecter l'extrêmité contraire : c'eſt un ridicule qu'un extérieur auſtere quand nos actions le démentent.

Les faux dévots fâchent le monde, & les gens pieux l'édifient : les premiers n'ont que les lévres de dévotes ; c'eſt le cœur qui l'eſt dans les autres. Les faux dévots vont à l'Egliſe ſimplement pour y aller, pour avoir le plaiſir de s'y trouver, & les pieux pour y prier Dieu : ces derniers ont de l'humilité ; les faux dévots n'en veulent que dans les autres : ils parlent ſouvent de l'humanité ; mais ils ne la pratiquent jamais. Les uns ſont

de vrais ſerviteurs de Dieu ; les autres n'en ont que la contenance. Faire Oraiſon, pour ſe dire je la fais ; porter à l'Egliſe des livres de dévotion, pour les manier, les ouvrir & les lire ; ſe retirer dans un coin, s'y tapir, pour y jouir ſuperbement d'une poſture de méditatifs ; s'exciter à des tranſports pieux, afin de croire qu'on a une ame bien diſtinguée, ſi on en attrape ; en ſentir, en effet, quelques-uns que l'ardente vanité d'en avoir a fait naître ; revenir delà tout gonflé de reſpect pour ſoi-même, & d'une orgueilleuſe pitié pour les ames ordinaires ; s'imaginer enſuite qu'on a acquis le droit de ſe délaſſer de ſes ſaints exercices par mille petites molleſſes qui ſoutiennent une ſanté délicate ; cenſurer malicieuſement la conduite des autres, par une médiſance fine, qu'ils ont ſoin de cacher ſous le voile d'une charité apparente ; tels ſont les faux dévots & les femmes prudes.

A l'égard des perſonnes véritablement pieuſes, elles pratiquent toutes les vertus, mais ſans oſtentation ; elles prient de tout leur cœur, mais ſans affectation : ſéveres envers elles-mêmes & affables envers les autres, elles ſont tout-à-fait aimables, même pour les méchants, qui s'en accommodent beaucoup mieux que de leurs pareils ; car le plus grand ennemi du méchant, c'eſt celui qui lui reſſemble.

Combien de gens maſqués que le public eſtime,
Contrefont les dévots pour mieux commettre un crime? **
Sous la peau de l'agneau le cruel & fin loup,
Cache ſa cruauté pour mieux faire ſon coup.

*D***.*

Mais du fourbe toujours le vrai demeure maître ;
Pour paroître honnête homme en un mot il faut l'être ;
Et jamais, quoiqu'il faſſe, un mortel ici bas,
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'eſt pas. **
De la Loi la plus ſainte obſervateur fidéle,
Le ſincere dévot, plein d'ardeur & de zéle,
Sans affectation ſert Dieu de tout ſon cœur ;
De ſon ame, en ſes yeux, vous voyez la candeur :
Plaire à l'Etre ſuprême eſt le ſoin qui l'anime ;
Mais il ne penſe pas à s'attirer l'eſtime.

*D****.*

De la Modeſtie.

La Modeſtie, fille de l'humilité, eſt une vertu indiſpenſable & ſans laquelle on ne ſçauroit paroître décemment, ni éviter le ridicule. Elle conſiſte en trois points ; c'eſt-à-dire, qu'il faut être modeſte dans ſes deſirs, dans ſes airs, dans ſes poſtures & ſon habillement; ce qui fait trois genres de modeſtie, par rapport au cœur, à l'eſprit & au corps.

La Modeſtie naît eſſentiellement du mérite, & la préſomption de la médiocrité. Les gens qui ont des lumieres bornées & des talents médiocres ſont contents d'eux ; c'eſt qu'ils n'ont point l'idée du grand & du beau, & qu'il ſuffit à leur vanité d'avoir fait quelque choſe & de s'être rangés à la file.

L'homme de mérite, qui eſt modeſte, eſt occupé à valoir, non à ſe faire valoir. L'homme préſomptueux ſe fait juſtice

lui-même ; c'eſt entreprendre ſur l'autorité publique. Ainſi la préſomption eſt un attentat : mériter l'eſtime eſt le devoir, ou la gloire des particuliers ; accorder l'eſtime, eſt le droit du public.

Le Sage ne tire point vanité des vertus qu'il poſſede, ni des avantages qu'elles lui donnent : il ſe les cache à lui-même, & voudroit pouvoir en dérober la connoiſſance aux autres. Humble & modeſte, il ne dit & ne fait rien par oſtentation. Il ſupprime même, autant qu'il eſt en lui, tout ce qui peut relever ſa gloire, ou l'augmenter. Il eſt courageux, diſcret, éclairé, équitable, droit, clément, religieux, tendre & plein d'humanité. Mais s'il eſt le dépoſitaire de tant de bonnes qualités, il en eſt encore le centre ; car il les renferme en lui-même & ne les vante jamais, parce que cet orgueil eſt contraire à la vertu dont il eſt inſéparable ; & qu'il ſçait d'ailleurs que celui qui a toutes les perfections, doit encore n'avoir point de

langue pour en parler, pour être véritablement parfait & parfaitement excellent. Il s'abstient souvent par vertu de faire de grandes choses, que sa vertu même lui donne occasion de faire, parce qu'il sçait se borner dans sa sagesse. Il est véritablement grand, parce qu'il est véritablement modeste & qu'il aime véritablement Dieu. *La grande charité fait la vraie grandeur.*

Loin de vous élever de vos connoissances, humiliez-vous de votre ignorance; car quelque grande que soit la multitude des choses que vous sçavez, le nombre de celles que vous ignorez est encore infiniment plus grand. Croyez-vous toujours moins prudent & moins sensé que les autres; & quoi que vous sçachiez, croyez tout le monde capable de vous instruire. Ne desirez rien d'injuste, ni au dessus de votre puissance, si vous voulez conserver en vous l'équité, dont un honnête homme ne doit jamais

ſe départir, & mener une vie tranquille & heureuſe. Habillez-vous ſelon que votre condition l'exige, mais toujours modeſtement & ſans donner dans le luxe. Que vos poſtures & vos manieres ſoient réglées par la bienſéance & par l'honnêteté.

Modeſte en vos deſirs & dans vos actions,
Dans vos habillements, vos converſations ;
Gardez-vous d'applaudir à la louange vaine :
Courir après l'encens eſt d'une ame hautaine.
Qui croit gagner l'eſtime en ſe faiſant valoir,
S'attire des mépris qu'on penſe lui devoir.

*D****.*



De la Vie & de ſon uſage.

Le commencement de la vie nous eſt imperceptible, puiſque nous exiſtons long-temps avant que de nous appercevoir effectivement de notre exiſtence. Le temps de l'enfance ſe paſſe ordinairement dans une indifférence, que l'on pourroit nommer inſenſibilité, parce que nous manquons de diſcernement pour connoître l'uſage que nous devons faire de la vie. Celui de la jeuneſſe s'emploie à l'étude des ſciences & des talents néceſſaires aux divers états qu'on ſe propoſe d'embraſſer. L'âge viril, celui d'occuper utilement, pour la Patrie & pour ſoi-même, les différents emplois auxquels la Providence nous a deſtinés. L'âge mûr eſt le temps de jouir tranquillement des fruits que nous ont procurés les travaux des âges précédents; de réfléchir ſur notre conduite paſſée, & de la rectifier pour

l'avenir, s'il s'y trouve des défauts. Le temps de la vieilleſſe, celui des regrets de n'avoir pas profité des occaſions qui ſe ſont préſentées pour notre bien; & du repentir des fautes que nous avons commiſes dans tous les autres âges.

Quelqu'attachement que l'on ait à la vie, on doit la ſacrifier, avec joie, pour ſon Dieu; l'expoſer, avec courage, pour ſon Roi; la riſquer, ſans héſiter, pour ſecourir ſes freres; & aimer mille fois mieux la perdre (ſans cependant y attenter) que de vivre ſans honneur; car le trépas eſt moins affreux qu'une vie morte civilement.

Le vrai Sage conſidere la vie que Dieu lui a donnée, comme un dépôt ſacré qui lui eſt confié, dont il ſera tenu de rendre un fidele compte: ſans ceſſe occupé de cette ſainte penſée, il n'a en vue que d'en faire un bon uſage; il ſe ſert du temps qui s'écoule pour travailler de plus en plus à ſa perfection, & n'a point

d'étude plus férieufe que celle de la vertu & de la Religion ; tous les préceptes de la Loi fainte qu'il profeffe, font empreints fur les tables de fon cœur en caracteres ineffaçables.

Mais comme il fçait que Dieu ne lui défend point d'employer tous les moyens & d'apporter tous les foins qui dépendent de lui, pour fe procurer & à fa famille, à lui une vie gracieufe, & à elle des établiffements avantageux, felon fa condition ; fi fa fortune ne lui permet pas de mener une vie libre & privée, pour paroître honnêtement dans le monde & y produire fes enfants, il tâche de l'augmenter peu à peu, en fe fervant de la médiation & de l'appui d'une perfonne puiffante, dont il a fçu fe ménager la connoiffance & la protection : car il fçait auffi qu'il n'y a perfonne qui ait d'abord tant d'efprit & de bonheur, qu'il puiffe fe produire & s'avancer, s'il n'a, outre la matiere & l'occafion, un

Protecteur qui le mette en crédit. Quoiqu'il cherche à se rendre la vie aisée, ce n'est point l'ambition qui le fait agir; toutes ses démarches sont subordonnées à ses besoins : étant persuadé que les grandes richesses, les magnificences & les distinctions du monde ne peuvent le rendre parfaitement heureux, il ne porte, ni ses vues, ni ses pensées sur ses fastueuses grandeurs; l'honnête nécessaire est tout ce qu'il desire.

Enfin, comme il n'ignore pas que tout le temps de la vie ne lui est principalement donné que pour le disposer à bien mourir, il ne se propose point de s'arrêter où il ne doit que passer; il la regarde comme un pélerinage pénible & laborieux qui doit le conduire à la céleste Patrie, où se trouvent les véritables biens : il pense toujours à sa derniere heure; l'attend en Philosophe Chrétien, sans la desirer, ni la craindre; & dit, avec une parfaite

soumiſſion aux décrets de la divine Providence :

Je ne hais point la vie & j'en aime l'uſage,
Mais ſans attachement qui ſente l'eſclavage :
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens,
La raiſon me l'ordonne, & la Loi des Chrétiens.

P. Corneille.



De la Mort.

Nous ne naiſſons que pour mourir. Cette vie, quelque longue qu'elle ſoit, rapprochée de l'éternité, n'eſt qu'une très-courte nuit. Nous paſſons comme l'ombre qui s'évanouit, comme une vapeur que le moindre ſouffle emporte, ou tout au plus comme une tendre fleur que le même jour voit naître & périr. Souvent du ſein de notre mere, nous paſſons dans le tombeau. Semblables à ces eaux qui coulent dans la Mer, & qui ne remontent plus vers leur ſource, nous nous rendons rapidement dans l'abyme de l'éternité, où engloutis pour toujours, nous ne reviendrons plus ſur nos pas reparoître encore ſur la terre.

Que les hommes ſont aveugles & inſenſés ! les uns vivent & meurent ſouvent ſans avoir ſeulement penſé qu'ils étoient mortels : les autres, perſuadés de

la triſte deſtinée de l'homme ſur la terre, ſe flattent qu'ils auront toujours le temps de ſe diſpoſer à la mort. Telle eſt la ſource de nos égarements : cependant rien ne peut nous garantir du tombeau, & chaque jour peut être pour nous le dernier de notre vie.

Tout périt dans la nature : cette mere commune n'a rien produit qu'elle n'ait deſtiné & ſoumis à la mort. Les ouvrages de l'art périſſent ainſi que ceux de la nature ; les prodiges de l'un & de l'autre ne ſubſiſtent plus : le temps leur a fait ſentir ſon pouvoir, & nous apprend que des mains fragiles ne peuvent rien bâtir de permanent & d'éternel. Comptez, ſi vous pouvez, les millions d'hommes qui vous ont précédé, vous n'en trouverez aucun qui n'ait ſigné de ſon propre ſang, le funeſte, mais inévitable arrêt, *tu mourras.*

Que ſont devenus ces Conquérants de l'antiquité qui ſe croyoient inacceſſibles

à tous les traits de la fortune ? Celui qui commande à la mort, a soufflé au milieu d'eux le feu de la guerre ; & le monde, saisi d'horreur, les a vu acharnés les uns contre les autres, se détruire par des coups mutuellement sanglants. Semblables au tonnerre qui gronde sur nos têtes, il n'est resté du bruit qu'ils ont fait que l'infection & l'horreur.

Tout ce vaste Univers n'est, à proprement parler, qu'un immense cimetiere : la poussiere que nous foulons aux pieds, n'est autre chose que la cendre de nos peres, & nous ne nous engraissons que du suc de leurs ossements arides & décharnés. Ici, c'est un fils qui pleure le plus tendre des peres ; là, c'est un époux inconsolable qui redemande à la terre une épouse chérie : tantôt c'est un ami à qui la mort de son ami ne laisse plus que quelques instants à vivre.

Que disent les tableaux que vous conservez si chérement dans vos maisons ?

Qu'ils ſont éloquents ! écoutez ce qu'ils vous diſent : c'eſt moi, mon cher fils, dont vous voyez ici l'image ; je vous l'ai dit cent fois que nous n'étions ſur la terre que comme des voyageurs. Il eſt arrivé pour moi ce triſte jour ; il arrivera pour vous également. Comme je vous ai précédé ſur la terre, vous me ſuivrez dans le tombeau. Comme la nuit chaſſe le jour, comme les flots ſont pouſſés par les flots, ainſi les hommes ſont remplacés par d'autres hommes : ainſi, mon fils, ſerez-vous chaſſé par vos propres enfants, & bientôt avec moi dans votre propre maiſon vous ne formerez plus qu'un lugubre regard.

O vanité ! ô aveuglement des hommes ! Que deviennent à la mort ces honneurs, ces plaiſirs, ces richeſſes dont nous nous glorifions pendant la vie ? Notre ſcience n'eſt que ténébres, qu'illuſion ; notre renommée qu'un ſonge, qu'un éclair ; nos plaiſirs ſont des enchante-

ments, nos perfections ne ſont qu'imaginaires. Si nous ſommes aujourd'hui, demain l'on dira que nous ne ſommes plus. Le riche & le pauvre courent tous deux d'une égale vîteſſe à la mort ; tous deux s'avancent d'un pas égal vers le tombeau, & tous deux arrivent ſouvent à la fois au bout de la carriere. L'un s'éteint avec toute ſa ſplendeur, comme le jour quand le ſoleil ſe couche ; & l'autre s'évanouit avec toute ſon obſcurité, comme la nuit au lever de l'aurore.

Rois, Monarques, Puiſſances de la terre, s'écrie le Prophête, écoutez & inſtruiſez-vous. L'éclat & la majeſté dont vous brillez ſur la terre, les hommages, les reſpects, pour ne pas dire les adorations, que vous prodiguent vos ſujets, vous font regarder ici bas comme des Divinités, & vous méritent le nom de Dieux ; mais ne vous y trompez pas, & ſçachez ce que vous êtes. L'éclat qui vous éblouit n'eſt qu'un éclat trompeur

& paſſager : cette puiſſance, qui vous rend ſi redoutables, tombera de vos mains, & la mort fiere de vos dépouilles, vous fera ſentir, comme au dernier de vos ſujets, que vous n'êtes que des hommes.

Oui, nos jours paſſeront, & tout l'éclat humain ;
Les courſes en ſont meſurées ;
Les heures ſeulement n'en ſont pas aſſurées,
Si ce n'eſt aujourd'hui, ce ſera pour demain.
Le jour viendra bientôt, & le flambeau des Cieux
Suivant ſa route coutumiere,
Pour la derniere fois montrera ſa lumiere,
Qui ne reviendra plus frapper nos triſtes yeux.

*D******.



ments, nos perfections ne ſont qu'imaginaires. Si nous ſommes aujourd'hui, demain l'on dira que nous ne ſommes plus. Le riche & le pauvre courent tous deux d'une égale vîteſſe à la mort ; tous deux s'avancent d'un pas égal vers le tombeau, & tous deux arrivent ſouvent à la fois au bout de la carriere. L'un s'éteint avec toute ſa ſplendeur, comme le jour quand le ſoleil ſe couche ; & l'autre s'évanouit avec toute ſon obſcurité, comme la nuit au lever de l'aurore.

Rois, Monarques, Puiſſances de la terre, s'écrie le Prophête, écoutez & inſtruiſez-vous. L'éclat & la majeſté dont vous brillez ſur la terre, les hommages, les reſpects, pour ne pas dire les adorations, que vous prodiguent vos ſujets, vous font regarder ici bas comme des Divinités, & vous méritent le nom de Dieux ; mais ne vous y trompez pas, & ſçachez ce que vous êtes. L'éclat qui vous éblouit n'eſt qu'un éclat trompeur

& paſſager : cette puiſſance, qui vous rend ſi redoutables, tombera de vos mains, & la mort fiere de vos dépouilles, vous fera ſentir, comme au dernier de vos ſujets, que vous n'êtes que des hommes.

Que de fautes nous éviterions, ſi nous nous occupions ſouvent de la penſée de la mort ! Que cette penſée ſalutaire rectifieroit bien nos idées ! Mais nous avons grand ſoin de nous faire illuſion ſur ce terrible moment. Nous touchons, pour ainſi dire, au tombeau que nous nous flattons encore d'en être fort éloignés. En voyant mourir les perſonnes de notre âge, nous nous imaginons qu'un tempérament plus fort nous fournira une carriere plus longue, & la mort, quoique certaine, eſt preſque toujours imprévue.

Oui, nos jours paſſeront, & tout l'éclat humain ;
Les courſes en ſont meſurées ;
Les heures ſeulement n'en ſont pas aſſurées,
Si ce n'eſt aujourd'hui, ce ſera pour demain.
Le jour viendra bientôt, & le flambeau des Cieux
Suivant ſa route coutumiere,
Pour la derniere fois montrera ſa lumiere,
Qui ne reviendra plus frapper nos triſtes yeux.

*D***.*

O mort, que tes coups ſont terribles & douloureux ! Ceux que tu viens de porter ſur l'Auguſte Famille qui regne avec un empire abſolu ſur tous les cœurs, ſont pour nous une ſource intariſſable de regrets, & nous avertiſſent que nous devons toujours nous tenir ſur nos gardes. Si des têtes ſi cheres & des vertus ſi ſublimes ne ſont pas à l'abri de ta cruauté, qui pourra s'en garantir ?

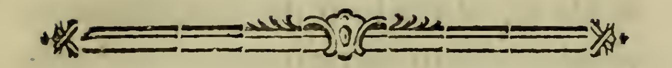
Grand Dieu ! dont la puiſſance eſt infinie, commandez à cette barbare deſtructrice d'éloigner à jamais ſa faux meurtriere de la Perſonne ſacrée de notre bien-aimé Monarque. Que l'Ange tutélaire de la France le couvre ſans ceſſe de ſon Egide. Et nous François, qui nous piquons d'aimer, de reſpecter nos Maîtres, & qu'une fidélité inviolable diſtingue pardeſſus toutes les autres Nations ; que l'amour, bien plus que le devoir, porte continuellement nos vœux aux pieds du trône de l'Eternel, afin qu'il daigne nous conſerver

le meilleur des Rois & le plus tendre des Peres.

LOUIS est notre Pere,
En lui ménagez-nous :
Frapper une tête si chere,
Ah ! ce seroit nous frapper tous.
Seigneur ! tout vous engage
A conserver ses jours ;
LOUIS, votre parfaite image,
Mérite de vivre toujours.

*D***.*





MAXIMES CHOISIES.

Application. Etude.

Ne négligez, ni la lecture, ni l'instruction, ni l'étude ; parce que ce sont des moyens de vous perfectionner dans les sciences, de vous rendre capable de tout & d'avancer : mais ne donnez point d'entrée dans votre cœur à ces desirs insensés de savoir tout, & de tout apprendre à la fois ; & ne dites jamais, je voudrois me procurer en un jour la connoissance de tout ; car tous ces vains souhaits n'avancent en rien & ne sont bons qu'à fomenter la paresse. L'avidité de tout apprendre est un obstacle au sçavoir. C'est le malheur des gens universels de n'exceller en rien, pour vouloir exceller en tout.

Un eſprit médiocre qui s'applique, va plus loin qu'un eſprit ſublime qui ſe néglige : la nature, quelques talents qu'elle nous prodigue, laiſſe toujours à l'art le plus difficile à faire : il faut que l'étude & l'exercice nous perfectionnent.

Attention.

UNE des choſes qui fait que l'on trouve ſi peu de gens agréables & qui paroiſſent raiſonnables dans la converſation, c'eſt qu'il n'y en a preſque point qui ne penſent plutôt à ce qu'ils veulent dire, qu'à répondre préciſément à ce qu'on leur dit : bien écouter & bien répondre eſt une plus grande perfection que de parler bien & beaucoup, ſans écouter & ſans répondre aux choſes qu'on nous dit.

Dans les diſcours, il faut être attentif à ce qu'on dit ; & dans les actions à ce qu'on fait. Dans l'un, il faut prendre garde à la ſignification des termes ; &

dans l'autre, il faut voir d'abord, & ce qu'on se propose, & le but où l'on tend.

Assiduité.

LA diligence & la précipitation se touchent de si près, qu'il est difficile de ne pas les confondre. Sçavoir employer l'une, sçavoir éviter l'autre, est une science réservée aux esprits du premier ordre : l'assiduité tient le milieu entr'elles ; c'est une route plus longue, mais sûre, & que tout le monde peut suivre sans péril.



Affectation. Airs affectés.

Soyez naturel dans toutes vos manieres, parce que l'affectation gâte les plus belles choses : elle fait perdre le prix aux qualités les plus éminentes ; elle est insupportable aux autres, pénible à celui qui s'en sert, & est le contre-poids de la grandeur.

Les airs affectés ne sont bons à rien. Il n'en est qu'un qu'il faudroit toujours prendre & bien retenir, c'est le naturel. J'entends celui qui nous met & nous tient précisément en notre place ; tout ce qui nous éleve, ou nous rabaisse au dessus, ou au dessous de ce que nous devrions être, ne sert qu'à nous attirer des mépris. Les manieres qui siéent quand elles sont naturelles, rendent ridicule quand elles sont affectées.

Belles manieres.

LES manieres polies & naturelles peuvent ſuppléer aux perfections qui nous manquent: elles peuvent rendre la laideur aimable, & ôter les rides à la vieilleſſe. Les mauvaiſes, au contraire, gâtent tout & ſont capables de défigurer la beauté même. Notre extérieur eſt la premiere choſe qui frappe les perſonnes qui ne nous connoiſſent pas, & cette premiere impreſſion leur donne des idées de notre caractere qui les éloignent de nous, ou les prévient en notre faveur. Ainſi puiſque les belles manieres ſont la partie du mérite qui frappe davantage & qui prévient en notre faveur ceux avec leſquels nous avons à vivre, on ne doit point en négliger la précieuſe acquiſition.

Compliments.

Il en eſt pluſieurs qui n'ambitionnent rien tant que de paſſer dans le monde pour grands maîtres de compliments : c'eſt ce que vous devez craindre le plus, parce que ſi l'on écoute toujours ces ſortes de perſonnes, on ne les croit jamais.

N'en faites que fort peu & par néceſſité, parce qu'il eſt impoſſible d'en faire beaucoup qu'on ne trahiſſe les intérêts de la vérité ; & de n'en point faire qu'on ne ſe faſſe dédaigner, & même mépriſer : mais, ſur-tout, que ceux que vous ferez ſoient toujours conformes aux ſentiments de votre cœur ; car il y a de la fourberie à parler contre ſa penſée.



Converſations.

Converſations.

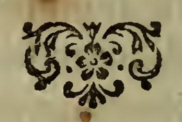
AYEZ égard aux qualités & aux conditions de ceux avec leſquels vous converſez. Avec les Grands, ayez un entretien reſpectueux, honnête & ſoumis; que toutes vos manieres ſoient polies & retenues, vos expreſſions choiſies, mais naturelles; & jamais ne vous rendez ennuyeux par un flux de bouche, ni incommode par la longueur de votre viſite.

Avec vos amis, converſez familiérement; ſans art & ſans affectation; parce qu'entre amis, la converſation doit être, comme le vêtement, aiſée, ſans contrainte & ſans artifices.

Prenez garde de laiſſer échapper à la volée quelques mots que quelqu'un de la Compagnie puiſſe prendrec omme dits à deſſein pour ſoi; parce que les inad-

vertences de ces fautes ne les excuſe pas : il n'y a rien qui demande plus de circonſpection que la converſation ; car les offenſés en conſervent quelquefois long-temps de la rancune.

Ne ſoyez pas comme ceux qui, pour paroître beaux eſprits, en veulent plus dire qu'ils n'en ſçavent ; renfermez-vous dans votre ſphere ; ne dites que ce que vous ſçavez, & n'affectez jamais, par vanité, de dire & de paroître ſçavoir ce que vous ne ſçavez pas.



Connoître ceux à qui l'on parle.

La converſation eſt l'exercice le plus ordinaire de la vie, & celui de tous où l'on fait le plus de fautes. Le moyen d'éviter les plus conſidérables, eſt de faire comme les Joueurs d'échecs; c'eſt-à-dire, de bien conſidérer comme le jeu eſt diſpoſé, avant que de remuer aucune piece.

Que votre civilité s'étende à tout le monde; mais qu'elle ſçache diſtinguer les perſonnes, leurs qualités & leur mérite; parce que confondre les grands avec les petits, & traiter tout le monde de même, ce ſeroit couper du pain & de l'oignon avec le même couteau.



Connoître ſes talents.

LE défaut le plus ordinaire de la jeuneſſe, eſt de meſurer ſes forces ſur ſon amour propre. Rien n'eſt plus difficile à tout âge que de ſe déſabuſer ſoi-même: cherchez donc à connoître vos talents, cette connoiſſance vous ſervira à cultiver ce que vous avez de plus excellent, à perfectionner ce que vous avez de commun; mais ſi vous vous appliquez à quelque choſe avec un inſtinct contraire, avec une inclination qui réſiſte, vous étudierez toujours & ne ſçaurez jamais rien. Quand vous vous ſerez rendu habile, vous aurez deux extrêmités à éviter, l'empreſſement de vous produire & l'affectation de vous cacher.



Choix.

SÇAVOIR choiſir eſt la prérogative la plus diſtinguée du bon ſens & du bon goût : tel néanmoins a beaucoup de connoiſſances acquiſes, le jugement ſolide, l'eſprit délicat & fin, qui ſe perd quand il s'agit de faire un choix ; c'eſt que ſes paſſions ſe mêlent de le conſeiller, il les écoute, elles le perſuadent, il s'égare. Conſultez bien votre raiſon avant que de choiſir, & examinez mûrement l'objet de votre choix, avant que de vous déterminer ; c'eſt le ſeul moyen d'éviter de vous repentir.



Comme l'on doit quitter les faux amis.

Le Sage ne rompt jamais ses amitiés ; mais quelquefois il les dénoue ; & c'est quand le temps lui a fait connoître que ceux avec qui il les avoit liées, ne sont que des fourbes déguisés.

Crédulité.

Comme c'est une chose très-ordinaire, à certaines personnes, de mentir, ce doit en être une très-rare de croire légérement. Il y a du mensonge dans les actions comme dans les paroles, & cette tromperie est plus pernicieuse que l'autre, plus séduisante, plus difficile à démêler. Tel nous persuade par ses manieres qui nous rebuteroit par ses discours. Pour n'être point la dupe des dehors gracieux & prévenants de ceux qui s'attachent à

nous, il faut pénétrer ce qu'ils gagneroient à nous séduire : moins ils espérent de notre amitié, mieux nous devons présumer de la leur.

Cacher ses malheurs.

NE publiez point trop vos disgraces ; les plaintes ruinent le crédit ; elles touchent peu de personnes, donnent du plaisir à quelques-uns, & nous attirent le mépris des autres. Dissimuler sa douleur, c'est courage & force d'esprit : nos malheurs, quand on ne les voit pas, sont presque comme s'ils n'étoient point arrivés.



Conserver avec soin sa réputation.

SOYEZ jaloux de votre réputation ; connoissez-en les avantages & l'utilité, & ne l'exposez jamais, parce que c'est un bien fragile, mais d'un prix inestimable : il ne faut qu'un instant pour perdre ce qu'on s'en est acquis avec beaucoup de peines pendant le cours de plusieurs années ; & jamais on ne peut la recouvrer quand une fois on l'a perdue.



Celui qui obéit eſt plus heureux que celui qui commande.

FAITES toujours de bon gré & au commencement ce que l'indocile ne fait qu'à la fin & par contrainte. Ne vous croyez pas miſérable pour être obligé d'obéir, mais ſeulement de ce que vous obéiſſez avec répugnance. Apprenez à vous contenter de votre état, faites ſans dégoût ce que vous êtes obligé de faire, accoutumez-vous à bien connoître tous les avantages de la médiocrité; vous l'aimerez, elle remplira tous vos deſirs, alors vous ſerez plus heureux que ceux qui commandent.



Contradiction.

CEUX qui se plaisent à contredire ne sont point faits pour le monde, puisqu'ils ne peuvent s'accorder avec les autres : voulez-vous conserver la paix avec ces gens-là ? Abandonnez la dispute avant qu'elle s'échauffe, toute la gloire vous restera comme au plus sage. Vivez d'intelligence avec tout le monde, & regardez la contradiction comme une offense.



Délibération.

LES délibérations longues ne ſont pas moins préjudiciables que les douteuſes & les indéciſes. C'eſt une erreur de donner le nom de prudence à une trop longue délibération. Les plus grandes affaires échouent, parce que les occaſions preſſent & que les hommes ſont trop lents. On s'amuſe à raiſonner ſur l'événement préſent, quand le préſent eſt déja devenu paſſé : il y a dans toutes choſes une heure du Berger à ſaiſir.



Discrétion.

EGALEMENT circonspect dans ce que vous faites, comme dans ce que vous dites, montrez, par votre discrétion, combien vous êtes maître de vous-même, & vous épargnez des chagrins & des engagements que l'indiscret se procure ordinairement par ses précipitations, son imprudence & ses emportements.

Soyez toujours le maître de vos secrets, & gardez, avec la plus grande exactitude, ceux qui vous ont été confiés: car celui qui dit son secret, passe pour un sot, & celui qui révele ceux d'autrui, passe pour un traître.



Discernement.

QUI sçait écouter, sçait apprendre ; qui sçait faire parler, sçait s'instruire. Sçachez pénétrer la vérité, approfondir les secrets, reconnoître la flatterie, développer les mysteres, démêler les intentions, discerner le déguisement & voir les choses en elles-mêmes, si vous voulez n'être pas trompé.



Education.

LE bonheur d'un pere ſur la terre, eſt d'avoir des enfants ſages ; mais ſi pour ſe procurer cette eſpece de bonheur, il faut qu'il lui en coute les ſoins de l'éducation, il faut auſſi qu'il en coute à ſes enfants, s'ils veulent être vraiment ſages, le ſoin d'écouter & de pratiquer les avis ſalutaires qu'il leur donne.

La meilleure éducation eſt celle qui a pour regle la Loi de Dieu & pour but la pratique de la vertu.



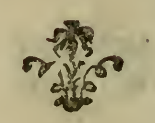
Edification.

LA Religion ſans mœurs fait un hypocrite ; les mœurs ſans Religion font le Philoſophe à la mode. Un Chrétien ne doit être, ni l'un, ni l'autre. Que toutes vos paroles ſoient édifiantes, bonnes, ſages, peſées, inſtructives ; que toutes vos actions ſoient prudentes, exemplaires & bien réglées : que les unes & les autres, guidées par l'autorité divine & ſoutenues par la raiſon, ſoient les fruits de vos profondes réflexions.



Etudier à ſe connoître.

PRÉFÉREZ la ſcience de vous connoître vous-même & de régler vòtre vie, à celle qui n'enviſage que l'utilité des autres. Etudiez votre génie, votre eſprit, votre cœur, vos défauts & vos inclinations, parce qu'on ne ſçauroit être maître de ſoi-même, qu'on ne ſe connoiſſe à fond. Prenez enſuite une forte réſolution de travailler ſans ceſſe à vous corriger, & à vous avancer dans la vertu.



Équité.

Équité.

L'ÉQUITÉ & la charité doivent être les deux grandes regles de la conduite des hommes. Ne connoiſſez, ni amis, ni parents, ni vos propres intérêts quand il s'agit de rendre juſtice; parce qu'aucun intérêt, pour grand qu'il ſoit, ne doit jamais nous porter à commettre une injuſtice.

Engagements.

NE vous engagez jamais de parole, que vous ne ſoyez aſſuré de pouvoir faire ce qu'on vous demande, ou que vous n'ayez envie de donner ce que vous promettez. Prévenez, même, quand vous le pouvez, les deſirs de ceux avec leſquels vous vous engagez & leur donnez tout, quand tout dépend de vous, avant que de leur rien promettre. Sçachez

qu'aujourd'hui l'on ne ſe repaît point de paroles, qui ne ſont que du vent ; & croyez que toutes ces civilités & ces offres de ſervices ſont des fanfaronnades & de civiles tromperies, indignes d'un honnête homme, quand elles demeurent ſtériles & ſans effet.

Ecoutez paiſiblement ceux qui vous font des demandes empreſſées ; mais ſi la choſe eſt de conſéquence, ſans leur rien promettre, ni leur rien refuſer d'abord, demandez-leur du temps pour prendre vos meſures, & ne les rebutez jamais ; car pour éviter la ſurpriſe, il faut écouter à loiſir ceux qui demandent à la hâte.



Etre obligeant.

CELUI qui eſt tout à ſoi, ne veut rien relâcher de ce qui l'accommode : il oblige peu, & ne s'occupe que de ſes intérêts & de ſa fortune ; mais ordinairement ce frêle appui le trompe. Il eſt honorable & utile de nous quitter quelquefois pour les autres, afin que les autres ſe quittent pour nous au beſoin.



Excuser les défauts d'autrui.

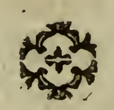
Ne vous piquez point de cette févérité inexorable qui condamne tout ; dans les uns ce qu'ils ont fait, dans les autres ce qu'ils veulent faire. Le monde eft plein de ces cenfeurs bilieux, qui ne font grace & ne pardonnent qu'à eux-mêmes. La vraie fageffe, au contraire, eft complaifante & plus fufceptible de trop d'indulgence que de rigueur : ainfi fupportez avec bonté, les défauts de ceux que vous fréquentez ; en les voyant, regardez-vous, & fi vous en découvrez quelques-uns en vous-même, corrigez-les pour n'être à charge à perfonne.



Entreprises.

N'ENTREPRENEZ rien mal-à-propos & à l'étourdi, & ne commencez rien à contre-temps, ni ſans avoir examiné les ſuites. Qui s'eſt chauſſé l'entendement à rebours au commencement, continue de même dans tout le reſte. Ne vous propoſez que peu de choſes, mais qui ſoient toutes ſolides, honnêtes, réelles & utiles ; parce qu'il eſt de la prudence d'aller toujours au plus sûr, & qu'il vaut mieux entreprendre peu & réuſſir dans ſes entrepriſes, que former beaucoup de beaux & de grands deſſeins & échouer honteuſement. N'amuſez pas votre eſprit de cent chimeres différentes, ni ne vous propoſez pas mille choſes à la fois, comme font les capricieux : ne changez pas à chaque inſtant de penſées, & ne vous contrariez pas vous-même comme les inconſtants.

Quand vous voulez faire quelque chose dont l'iſſue, ou l'approbation vous paroiſſent douteuſes, tirez quelques coups en l'air pour ſonder les volontés, avancez lentement & tâtez auparavant que d'appuyer le pied, pour reconnoître où il peut ſe placer ſûrement. Ne vous en tenez pas au premier coup d'eſſai pour venir à bout de vos projets; du premier, paſſez au ſecond & avancez toujours; mais, comme les affaires dépendent de beaucoup de circonſtances, ſi les choſes & les occaſions changées rendent tout contraire à vos deſſeins, lâchez priſe, & ne vous opiniâtrez jamais, ni contre la raiſon, ni contre la nature.



Ennui.

L'ENNUI est une oiſiveté du cœur, une laſſitude de l'eſprit, une langueur de l'ame ; en un mot, un mal-aiſe général de l'intérieur, qui ſe communique aux ſens & leur inſinue un dégout univerſel, qui fait que tout leur paroît également inſupportable. Le véritable moyen de chaſſer l'ennui, eſt de s'appliquer au travail, rien ne lui étant plus oppoſé que l'occupation.



Événements.

Que nos ennemis nous fassent de la peine, nous avons lieu de nous y attendre, & nous y sommes préparés ; mais que nos amis nous méprisent, nous abandonnent & nous calomnient, sans avoir rien fait de notre part qui puisse le mériter ; que tout d'un coup nous tombions d'une fortune brillante dans la plus affreuse misere, c'est à quoi nous sommes exposés journellement : de tels revers font baisser l'esprit aux uns & le réveillent aux autres.

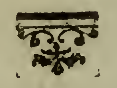
Attentif à tout, au passé, au présent & à l'avenir, regardez ce qui vous est arrivé, pour vous rendre sage ; ce qui vous arrive, pour vous conformer à la volonté de Dieu ; ce qui vous arrivera, pour vous y résoudre ; & ce qui peut vous arriver, pour ne pas en être surpris.

Flatterie.

LA langue qui flatte eſt plus meurtriere que la main qui tue. Que la flatterie vous ſoit plus inſupportable que l'envie, & vous paroiſſe plus cruelle que la haine; parce que la haine & l'envie de vos ennemis vous retiennent dans une continuelle attention ſur vous-même, & vous font heureuſement prévenir la médiſance, en vous portant à corriger vos défauts; au lieu que la flatterie les pallie & les dérobe à votre vue. N'en ſoyez jamais la dupe & ne la payez que du mépris qu'elle mérite. Souvenez-vous toujours de la fable du Renard & du Corbeau: *Tout flatteur vit aux dépens de celui qu'il flatte.*

Fuir toute ostentation.

A FORCE de vouloir paroître grand, on ruine souvent sa véritable grandeur. L'ostentation de la naissance est choquante ; celle de la dignité odieuse ; celle de la personne ridicule ; celle de l'esprit insupportable. On pardonne moins à cette derniere qu'aux autres : aussi les habiles gens prennent-ils grand soin de l'éviter comme un écueil où viennent se briser la fortune & la réputation. La modestie, la retenue, la défiance de ses propres lumieres doivent être le caractere de l'homme sensé, & en font tout l'honneur.



Fréquentation.

Le moyen le plus sûr pour conſerver l'innocence des mœurs, eſt d'éviter les mauvaiſes compagnies. N'ayez de commerce qu'avec des perſonnes ſages & vertueuſes, parce que le goût ſe forme dans la converſation ; les mœurs, les humeurs, l'eſprit même ſe communiquent inſenſiblement, & l'on hérite du goût d'autrui à force de le fréquenter.



Finesse.

La finesse est une façon d'agir secrete & cachée : ne vous en piquez point ; elle approche trop de la supercherie ; ou si quelquefois vous êtes contraint de l'employer, que ce soit seulement pour vous défendre de celle des autres. Il est quelquefois utile de feindre qu'on est trompé ; car lorsque l'on fait voir à un homme artificieux que l'on connoît ses artifices, on lui donne sujet de les augmenter.



Gagner les cœurs.

CELUI qui croit trouver en lui de quoi ſe paſſer de tout le monde, ſe trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne ſçauroit ſe paſſer de lui, ſe trompe encore davantage. En matiere de réputation nous ne valons que ce qu'il plaît aux autres de nous faire valoir. Voulez-vous accroître leur bonne volonté pour vous? emparez-vous de leur cœur par leur bouche, gagnez leurs ſuffrages par votre humeur bienfaiſante.



Humeur.

LA grande égalité d'humeur n'eſt pas ce qui nous fait aimer des perſonnes qui nous voient une fois en paſſant. Une humeur très-égale n'a guere de ſaillies ; c'eſt une choſe ſolide, mais non pas brillante ; & l'on aime bien mieux le brillant que le ſolide dans les ſociétés où l'on va pour s'amuſer. Auſſi les gens ſuperficiels font là des merveilles ; mais en récompenſe ils ont peu de véritables amis, ou même ils n'en ont point : au lieu que les autres ont des avantages bien plus réels ; ils ſont faits pour ſentir & faire éprouver toutes les douceurs de l'amitié. Avec eux, nul caprice à eſſuyer, nul changement à craindre ; toujours de la douceur, de la bonté, de l'indulgence pour tout ce qui ne bleſſe pas le cœur eſſentiellement : ce caractere eſt ſûrement préférable à celui qui entraîne les ſuffrages dans

la premiere minute ; car, s'il eſt plus long à les obtenir, lorſqu'il les a, c'eſt pour toujours.

Imagination.

N'ÉCOUTEZ jamais votre imagination, parce qu'elle excede toujours & qu'elle ne conçoit pas ſeulement ce qu'il y a, mais encore ce qu'il pourroit y avoir, quelque vraiſemblables que ſoient les choſes qu'elle vous repréſente : comme elle a coutume de les faire plus grandes qu'elles ne ſont, ne la croyez point & défiez-vous-en toujours.



Importunité.

Il eſt des gens qu'on ne cherche nulle part, & qu'on trouve par-tout; qui ſe croient ſouvent néceſſaires, & qui ſont toujours de trop; gens, enfin, qui donnent ſans ceſſe des avis qu'on ne leur demande jamais.

Dès que vous vous appercevez que vous êtes incommode quelque part, retirez-vous, & n'attendez pas qu'on vous en prie. Lorſque vous aurez demandé deux fois une choſe, ſi l'on perſiſte à vous la refuſer, reſtez-en là; car il y auroit de l'imprudence & de l'importunité de s'expoſer à la demander une troiſieme.

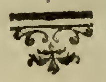
Intrigue. N'être point intrigant.

BEAUCOUP de gens s'inquiétent mal-à-propos de ce qui ne les regarde pas. Ne vous intriguez point dans les choſes qui ne vous importent en rien. L'homme qui eſt trop intrigant, eſt le but du mépris; & comme il s'introduit ſans honte, il eſt repouſſé avec confuſion. Ne vous informez, ni de la conduite des uns, ni de la richeſſe des autres: toujours renfermés en vous-mêmes, laiſſez le monde comme vous l'avez trouvé, les hommes comme ils ſont, & ne vous embarraſſez que de ce qui vous regarde.



Inconſtance.

SOYEZ conſtant dans tout ce que vous faites; car rien ne décrédite davantage que l'inconſtance & la légéreté : dans les enfants, ce n'eſt que gentilleſſe; mais dans les perſonnes faites, c'eſt un défaut honteux; & dans les vieillards, une folie monſtrueuſe. Il eſt d'un grand homme d'être ferme dans ſes entrepriſes, droit dans ſes intentions & raiſonnable dans ſes deſſeins.



Louanges.

TROP de louanges, trop de civilités, trop de cérémonies ; c'eſt une profuſion d'encens qui entête. Ne donnez point de louanges exceſſives ; elles aiguillonnent l'envie & tournent en ridicule le flatteur & le flatté. L'exagération choque la prudence & bleſſe la vérité ; elle découvre la foibleſſe du jugement, la dépravation du goût, la malignité ou la baſſeſſe du cœur de celui exagere.

Si quelqu'un vous loue, recevez froidement les louanges qu'il vous donne, ne vous les attribuez point ; & ſi on en attend quelque choſe, contentez-vous de les payer d'un court remerciement ; parce que qui donne récompenſe à ceux qui le louent, n'en refuſeroit point à ceux qui le flatteroient : regardez ce qu'on donne à un homme, pour en avoir

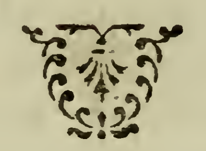
reçu de véritables louanges, comme des arbres pour en recevoir une autre fois de fausses & s'assurer de mille flatteries.

N'ayez jamais, ni jalousie, ni chagrin des louanges qu'on donne aux autres; c'est un témoignage de foiblesse & de malignité qui ne peut partir que d'un méchant fonds.



Menaces.

LA plus grande marque de prudence que l'on puiſſe donner, eſt de s'abſtenir de faire des menaces & de piquer les gens par des diſcours injurieux. Ces deux vengeances ne diminuent point les forces de nos ennemis ; mais la premiere leur fait prendre plus de précautions, & l'autre leur fait rechercher, avec plus d'empreſſement, les moyens de nous faire du mal.



Modération.

SOYEZ auſſi modéré dans vos paroles que dans vos actions; ne faites, ni ne dites jamais rien par emportement & par colere, ſi vous voulez être exempt de faire & de dire bien des ſottiſes qui, ſouvent, apprêtent beaucoup de regrets & qu'il eſt très-difficile de réparer. Soyez toujours maître de vous-même, & gardez-vous d'agir par impétuoſité, par reſſentiment, ou par précipitation.



Ne point parler de soi.

L'EXTRÊME plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes, doit nous faire craindre de n'en donner gueres à ceux qui nous écoutent. Il est difficile de beaucoup parler de soi-même sans tomber dans le ridicule. Se louer, c'est extravagance ; se blâmer, c'est folie. La vanité ouverte attire le mépris, l'excessive humilité est toujours suspecte d'un orgueil secret.

Comme il est imprudent de dire du bien de soi, c'est aussi se donner un bon ridicule que d'en prendre la peine : personne ne vous en croit sur votre parole ; il en arrive seulement que l'on vous méprise comme quelqu'un qui a l'audace de vouloir en imposer au genre humain.

Ne point affecter d'être mal avec personne.

DIFFÉRENT de ces eſprits remuants & inquiets qui affectent d'être mal avec tout le monde, ſoit par eſprit de contradiction, ſoit par dégoût, n'affectez de l'être avec perſonne ; parce qu'il ne faut jamais provoquer l'averſion ; elle vient aſſez ſans qu'on la cherche, & il n'eſt point de petits ennemis.



Ne ſe pardonner rien.

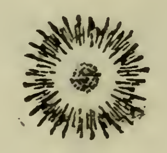
CORRIGEONS-nous de nos moindres défauts ; plus nous avons de mérite, plus ils éclatent ; & ces défauts que notre vanité nous déguiſe, que notre orgueil nous perſuade que l'on doit nous paſſer en faveur de nos bonnes qualités, l'envie s'y attache, les exagere & parvient ſouvent à nous dégrader dans l'eſtime publique. Il faut éviter, avec ſoin, tout ce qui peut donner ſur nous la moindre priſe à la médiſance. Tel, à la faveur d'une grande réputation, ſe croit hors d'inſulte, en qui l'on trouve un ridicule ; & ce ridicule eſt relevé, on en badine, on en raille ; malheur ſi on le caractériſe par quelque ſobriquet qui plaiſe à la multitude : alors c'eſt une tache ineffaçable, & l'on a vu de grands hommes perdre par-là beaucoup

de l'eſtime générale dont ils jouiſſoient : ſoyons donc en garde contre ce qui peut animer la médiſance ; il eſt plus facile de la prévenir que d'y remédier. Nous ne pouvons empêcher la calomnie ; mais nous ſommes maîtres d'empêcher la médiſance.



Ne rien prendre à contre-ſens.

NE prenez rien au pied de la lettre ; ne vous rempliſſez point l'eſprit de mille chimeres affligeantes, & n'arrêtez jamais devant vous ce qui peut vous être un ſujet de chagrin ; parce que c'eſt faire à contre-ſens que de prendre à cœur ce qu'il faut jetter derriere le dos, & de s'occuper de ce qu'on ne doit regarder une fois, que pour le détourner pour toujours.



Ne point ſe piquer facilement.

Ne ſoyez pas comme ceux qui ſe croient piqués de tout ; parce que, coupables au dedans d'eux-mêmes, ils penſent qu'on les connoît, qu'on dit pour eux tout ce qu'on dit, & ſont les premiers à ſe faire, de tout ce qu'ils entendent, des applications odieuſes & incommodes. Ne vous croyez offenſé que quand la vertu, l'innocence & la raiſon ſouffrent ; encore, dans ces conjonctures, n'en faites des remontrances qu'avec douceur & de ſang froid.



Offre de ſervices.

SOYEZ fort retenu à offrir vos ſervices ; ne le faites jamais que vous ne vouliez de tout votre cœur vous intéreſſer; & que vous ne ſoyez en état de prendre part aux affaires de celui que vous en aſſurez. Mais ne ſoyez pas moins circonſpect aux offres que les autres vous font des leurs ; parce qu'il en eſt beaucoup qui donnent de belles paroles, mais peu qui donnent de bons effets.



Opiniâtreté.

NE vous entêtez, ni d'opinions, ni de systêmes. Celui qui vous paroît le plus juste & le plus raisonnable, est celui que vous devez embrasser; encore ne vous faites point une peine d'en changer quand on vous en fait remarquer & sentir le foible, & qu'on vous donne pour un autre de plus grandes probabilités; car c'est donner dans la folie que d'être opiniâtre & attaché à son sens.



Du Parler.

QUAND vous parlez, ne ſoyez pas comme ceux qui font de grandes exclamations, & puis qui s'arrêtent tout court; parlez rondement, modeſtement, & d'une voix pleine & égale.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler toujours bien, mais non pas continuellement. Soyez retenu à parler, parce que l'on eſt toujours à temps pour lâcher la parole, & non pour la retenir. Ne parlez jamais contre votre penſée; mais ne la dites pas toujours.

Gardez-vous bien de faire oſtentation de tout ce que vous ſçavez; apprenez que la moitié en montre, & la moitié en réſerve vaut mieux qu'un tout déclaré. Que la prudence, qui vous fait parler & qui vous fait taire, vous empêche de dire tout & vous apprenne à garder toujours

quelque chose de nouveau pour le lendemain.

Apprendre à parler, est l'étude de nos premieres années; apprendre à se taire, est l'étude de toute la vie.

Prendre conseil.

Le bon conseil est la pilule de l'esprit: plus elle est amere & difficile à avaler, plus son opération est sûre. Quelque parfait qu'un homme puisse être, il a souvent besoin de conseil : laissez une porte ouverte à l'amitié, c'est par-là que vous viendra le secours: donnez à votre ami le droit de vous dire ce qu'il pense, & même de vous reprendre; mais n'accordez pas à plusieurs cette familiarité; elle n'apporteroit que de la confusion dans votre esprit, du trouble dans votre cœur, sans rien produire d'utile pour votre conduite.

Plaisanteries.

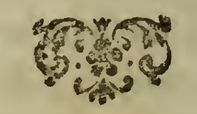
Ne faites pas comme ceux qui mettent tous leurs ſoins & toute leur étude à ſervir de fable aux autres pour les faire rire par de continuelles plaiſanteries : ſi vous plaiſantez, ne plaiſantez qu'à propos & rarement ; car dans le monde on traite les plaiſants de profeſſion comme les menteurs ; on ne les croit, ni les uns, ni les autres, & la gauſſerie y eſt auſſi ſuſpecte que le menſonge.

En jouant de plaiſanterie & d'enjouement, ne portez jamais à l'excès, ni l'un, ni l'autre : conſultez la prudence & la raiſon, gardez toujours la préférence à la ſageſſe & le reſpect à la bienſéance ; car il n'y a rien de plus rebutant qu'une continuelle plaiſanterie : en voulant ſe faire la réputation d'être toujours vif, enjoué, amuſant, on a bientôt celle d'être

étourdi, léger, ſuperficiel, ennuyeux même.

Précipitation.

Ne ſoyez pas comme ces gens qui voudroient dévorer en un ſeul jour ce qu'à peine ils pourroient digérer pendant tout le temps de leur vie : ſage dans tout ce que vous faites, imitez dans l'exécution la ſucceſſion des heures & des jours, & ne ſongez jamais à faire en un temps ce qu'il ne faut faire qu'en un autre.



Préférer le solide au brillant.

L'HOMME aimable ne se pique point d'esprit ; s'attache à avoir de la raison ; veille à ne point s'écarter du bon sens, & travaille à former son jugement.

La premiere & la plus grande disposition pour réussir dans le monde, c'est l'attention. Il faut beaucoup réfléchir & s'attacher davantage à former son jugement qu'à charger sa mémoire ; celle-ci ne donne que des fleurs, l'autre donne des fruits. Cherchez plutôt le solide que l'agréable, & préférez toujours l'honnête à l'utile.



Prévoyance.

N'ATTENDEZ pas que vous ſoyez dans le danger pour penſer aux moyens de vous en tirer. Allez au devant & prévenez par une mûre conſidération tout ce qui peut vous arriver de fâcheux : anticipez ſur la vie, pour ainſi dire, par la prévoyance & par la réflexion, & vous rendez les choſes futures ſi bien préſentes par la penſée, qu'il n'y ait point de cas fortuit pour vous.



Queſtions inutiles.

Ne vous embarraſſez point de toutes ces queſtions qui occupent les eſprits des hommes du monde, & qui ſont auſſi inutiles qu'elles ſont agréables & curieuſes. Il y a de l'imprudence à négliger les choſes utiles & néceſſaires pour s'appliquer à des curioſités dangereuſes ; & c'eſt être extravagant, que de s'occuper d'autre choſe que de ce qui ſert à la perfection.



Raillerie.

RAILLEZ rarement, & jamais que vous ne connoiſſiez bien la trempe de l'eſprit de celui que vous voudrez plaiſanter : rien ne demande plus de circonſpection, ni plus d'adreſſe & de génie; parce qu'avant de commencer, il faut ſçavoir juſqu'où peut aller la patience de celui ſur lequel on plaiſante.

Ne ſoyez pas comme ceux qui ſe démontent à toutes les railleries que l'on fait contre eux, par un pur badinage, parce que ceux qui s'en piquent, provoquent les autres à les piquer encore davantage : le meilleur moyen eſt de laiſſer paſſer la raillerie, ſans l'arrêter, & de la laiſſer tomber ſans la relever. Une raillerie piquante eſt l'ouvrage de l'iniquité : une plaiſanterie ingénieuſe eſt le fruit de la ſageſſe.

Reprendre avec douceur.

AYEZ pour les autres la même indulgence que vous desirez que l'on ait pour vous. Si vous reprenez quelqu'un, faites-le avec douceur & en peu de paroles ; que jamais la passion ne s'en mêle, & ne prenez cette liberté qu'avec ceux qui vous sont inférieurs ou familiers.



Résolutions.

Ce que nous faiſons ſans jugement ne peut être bien fait : ôtez cette piece à un homme, vous déſarmez un vaiſſeau de ſon gouvernail. Dormez ſur ce que vous avez à faire, vous ne ſerez point éveillé par une choſe imprudemment faite. Penſer avant que d'agir, c'eſt ſe mettre à portée de tous les expédients : ne penſer qu'après avoir fait, c'eſt, le plus ſouvent, courir après des excuſes. Mais, s'il faut être long-temps à délibérer, il faut auſſi exécuter promptement, car l'occaſion n'attend pas toujours.



Repos.

Ne ſoyez pas comme ceux qui prennent le repos au commencement & qui laiſſent le travail pour la fin ; attendez à vous repoſer que vous ſoyez au bout de votre carriere. Faire autrement, c'eſt commencer par où il faut finir.



Se respecter soi-même.

SOYEZ tel que vous n'ayez à rougir de rien devant vous-même ; que la crainte de blesser votre propre modestie, plus forte que les préceptes, plus puissante que le respect humain, vous suffise seule pour détester le vice & vous abstenir de tout ce qui peut en avoir les plus foibles apparences. Veillez continuellement à la pureté de votre ame & de vos sens ; & tous les jours tâchez de vous rendre meilleur & plus admirable.



Se faire des amis.

NE vous reposez pas tellement sur votre mérite du soin de vous faire aimer, que vous négligiez les secours qui peuvent vous procurer des amis. Le mérite seul a un grand tour à faire pour arriver à la fortune ; vos amis peuvent vous en abréger le chemin ; c'est à votre habileté à se démêler du reste, à trouver les moyens de plaire : alors non-seulement on connoîtra vos bonnes qualités, mais par une heureuse erreur que la prévention fera naître, on vous trouvera plus parfait que vous n'êtes.



Se tenir ſur ſes gardes.

Il eſt des circonſtances où il vaut mieux pécher par trop de circonſpection que par trop de franchiſe; la derniere étant ſouvent dangereuſe & nuiſible. Lorſque vous vous trouvez dans la compagnie d'un grand queſtionneur, tenez-vous en garde; défiez-vous-en comme d'un eſpion qui vous ſonde; & ſi vous remarquez en lui un peu de légéreté, diſſimulez & déguiſez tout à ſon imprudence & à ſa curioſité.



Sçavoir prendre ſon parti.

Il faut vouloir quand on le peut ; l'occaſion n'attend perſonne. Ne vous réglez ſur des maximes générales qu'en ce qui regarde la pratique de la vertu ; mais n'aſſujettiſſez pas de même votre conduite & vos démarches en ce qui touche votre fortune ; variez, au contraire, ſuivant les circonſtances préſentes ; car les raiſons de faire, ou de ne pas faire, changent, ſelon la condition des temps, le caractere & la qualité de ceux dont nous avons beſoin. Se former des difficultés, c'eſt une marque d'eſprit ; mais c'en eſt une bien plus grande, après les avoir prévues, que de ſçavoir prendre ſon parti. Il y a des gens qui ne font jamais rien ſans y être pouſſés par autrui ; ceux-là réuſſiſſent rarement. L'irréſolution fait échouer autant d'entrepriſes que la précipitation.

Singularité.

Ne vous ſingulariſez jamais ; mais naïf, ingénu & facile, vivez familiérement avec les uns & les autres ; parce que l'on ne mépriſe pas ſeulement les gens qui font les ſinguliers, tandis qu'ils ſont à leur aiſe ; on les abandonne encore lorſqu'ils ſont preſſés.

Subtilités.

Ne travaillez point à chercher dans de vaines ſubtilités, qui différent peu de la fourberie, les moyens de terminer heureuſement vos affaires : contentez-vous d'être prudent, & ne vous ſouciez point d'être ſubtil, parce qu'un grain de prudence vaut mieux qu'un magaſin de ſubtilités. Un honnête homme ignore l'art de parler contre ſa penſée, & ſa bouche n'eſt jamais que l'interpréte des ſentiments de ſon cœur.

Du Temps.

Tous les moments ſont chers à qui connoît le prix du temps : il eſt le véritable patrimoine de l'honnête homme, ſon bien le plus réel & le plus précieux ; c'eſt un tréſor inépuiſable pour qui ſçait l'économiſer ; l'étude du paſſé donne de l'expérience, le préſent exerce la vertu, la conſidération d'un avenir heureux, ou malheureux la ſoutient dans ſes travaux.

Le temps paſſe vîte quand on craint, & lentement quand on eſpere. C'eſt dommage que l'on ne puiſſe le faire durer ce que l'on veut, ou aller à ſa fantaiſie : il coule toujours avec une ſorte d'égalité qui nous entraîne, & l'on trouve la fin d'une vie malheureuſe, comme de celle qui eſt remplie de gloire & de plaiſir.

Timidité.

La timidité qu'inſpirent les grands n'eſt ſupportable que dans les ames vulgaires : pourquoi ſe déconcerter en leur préſence ? La véritable grandeur eſt affable; nous lui rendons naturellement & ſans effort nos hommages : ſi elle eſt haute & vaine, ce n'eſt plus grandeur ; l'honorer eſt l'office des levres , notre cœur demeure libre. Il eſt facile en l'une & l'autre circonſtance , de tenir un juſte milieu : que votre reſpect ne ſoit pas ſi profond que vous en ayez l'air interdit , ni votre aſſurance ſi grande que vous en perdiez le reſpect. Ne ſoyez, ni trop hardi , ni trop timide ; mais parlez toujours avec une aſſurance qui ne donne, ni dans le faſte, ni dans la baſſeſſe.



Trop

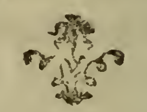
Trop de défiance de ſoi-même.

Il y a des gens que leurs propres lumieres offuſquent & rendent timides : la juſteſſe de leur eſprit, la vivacité de leur diſcernement, leur fait appercevoir des défauts dans ce qu'ils veulent dire, auſſitôt même qu'ils ont penſé. Cette activité prodigieuſe leur inſpire une crainte qui les glace. Pour ne pas tomber dans une défiance ſi déſagréable, il faut s'accoutumer de bonne heure à ne pas rougir de s'être trompé, à ſouffrir ſans dégoût & ſans chagrin, qu'on nous égale & même qu'on nous ſurpaſſe.



Talents utiles.

NE ſoyez pas comme ceux qui, par un eſprit d'avarice, ou manque de charité, tiennent caché ce qu'ils ſçavent de ſingulier qui pourroit être utile à leur prochain. L'heureux penchant qui doit vous entraîner à ſoulager vos freres, doit auſſi vous porter à publier ce que vous ſçavez de meilleur, & à le communiquer ſans réſerve pour le bien général & pour l'utilité publique.



Triſteſſe.

La triſteſſe dont on ſe laiſſe accabler dans l'adverſité, eſt un ſurcroît de malheur & un chagrin en pure perte. Le plus ſage & le plus heureux eſt celui qui prend ſon mal en patience, & la plus haute de toutes les foibleſſes eſt celle de ne pouvoir ſupporter ſes malheurs. Sçavoir s'épargner du chagrin eſt la plus utile de toutes les ſciences ; car outre le repos qu'elle nous aſſure, elle écarte de notre eſprit les nuages de la triſteſſe, qui nous ôtent ordinairement la pénétration, l'activité, la prudence dont nous avons beſoin pour conduire ſagement nos affaires.

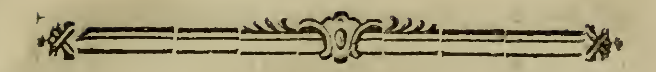


Vrai mérite.

La nature a joint dans les abeilles le miel & l'aiguillon : il faut dans le cœur & dans l'esprit un mélange de douceur & de force, pour maintenir le bon ordre, tant envers nous-mêmes, qu'envers ceux qui nous sont subordonnés. Soyez ferme dans la résolution de faire le bien & d'éviter le mal ; & doux pour amener à la pratique de la vertu, ceux qui dépendent de vous & ceux qui veulent vous écouter.

L'homme doué d'un vrai mérite est d'un abord gracieux, d'un commerce agréable ; il a toujours le cœur droit & la bouche sincere.





CENTURIE.

De la pureté de la Religion dépendent les mœurs des Peuples, & de la ſageſſe de la politique naiſſent les uſages avantageux au Gouvernement.



L'homme doit avoir ce principe profondément gravé dans le cœur; être ſoumis à Dieu, & faire du bien à ſes ſemblables.



Faire du bien & entendre dire du mal de ſoi patiemment, c'eſt une vertu de Roi.



C'eſt plus par les actions que par les paroles qu'on découvre les ſentiments du cœur.



Il eſt rare qu'un vice n'en attire point un autre : l'effronterie & l'impoſture ſont ordinairement le caractere de ceux qui vivent dans le déſordre.



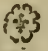
C'eſt un acte héroïque de pardonner à ſes ennemis, lorſqu'on eſt en état de s'en venger : la pitié agit plus dans les grands cœurs que la vengeance.



L'eſtomac eſt un dangereux maître quand on ne ſçait pas lui refuſer ce qu'il demande de trop.



La beauté eſt une fleur paſſagere qu'un rien flétrit : une ame ornée eſt un tréſor qui croît à chaque inſtant ; c'eſt un riche patrimoine qui rapporte au centuple.



L'amour propre nous flatte toujours ,

& la manie de l'homme eſt de ſe croire toujours plus ſage que ſon ſemblable.



Les plus ſçavants ne ſont pas ceux qui ont le plus étudié ; mais ceux qui ont le plus appris.



Le temps de la jeuneſſe eſt le temps d'étudier ; mais ce n'eſt que dans un âge plus avancé qu'on apprend véritablement.



La prudence accompagne rarement les mauvaiſes entrepriſes : le vice aveugle, il précipite, & l'on ne reconnoît la rigueur de ſa deſtinée que quand la main des remords a arraché le fatal bandeau.



La ſincérité eſt l'unique moyen de s'attirer la confiance de ceux avec leſquels nous ſommes obligés de traiter.



Tous les hommes ont une inclination naturelle à chercher plutôt le ſoulagement préſent, que ce qui leur en doit faire un jour : ils s'effraient trop du préſent & pas aſſez de l'avenir.



Dans toutes les diſputes, le plus foi- en raiſonnements eſt toujours celui qui crie le plus fort ; il croit trouver dans ſa poitrine ce qui lui manque dans la tête.



Les faux amis, ſemblables à l'ombre du cadran, ſuivent aſſidument le ſoleil de nos fortunes ; mais ils le quittent ſitôt qu'ils le voient entrer ſous le nuage.



Une maiſon remplie de triſteſſe & aſſaillie par l'adverſité, n'eſt fréquentée que par les véritables amis.



La modeſtie eſt la plus belle parure du corps & de l'eſprit; elle peut ſeule réparer le défaut de beauté dans les femmes, & le génie dans les hommes.



Dans les grandes affaires & dans les grands périls, l'eſprit n'eſt rien ſans le cœur.



L'avare n'en a jamais aſſez; il accumule & ſouhaite ſans ceſſe : le prodigue n'en a jamais ſuffiſamment; il veut toujours dépenſer plus qu'il n'a.



L'économe ſçait en trouver aſſez où il y en a peu : le diſſipateur n'en peut avoir ſuffiſamment où il y en a même beaucoup.



Les méchants reſſemblent au fer; leur ſubſtance engendre une rouille qui les conſume.

Perſévérons à être tels pendant la ſanté que nous nous propoſons de devenir quand nous ſommes malades.



Il eſt avantageux d'arriver à la proſpérité au travers des diſgraces.



Le plus honnête homme pardonne avec autant de bonté, que s'il tomboit tous les jours dans les mêmes fautes; & il les évite avec autant de ſoin, que s'il ne pardonnoit à perſonne.



Celui qui ne s'appuie que ſur la fortune, tombe auſſi-tôt qu'elle change.



Nous augmentons nos pertes, quand, au lieu de ſonger à les réparer, nous nous livrons au dépit & à l'impatience.



Rien de plus facile que de commencer le mal, & de plus difficile que d'en arrêter les ſuites.



Les libelles diffamatoires ſont plus propres à deshonorer ceux qui les compoſent, que ceux contre qui ils ſont faits.



Les médiſants ſont ſemblables aux ſang-ſues : ils ne ſe nourriſſent que des mauvaiſes qualités des hommes, comme les autres ne vivent que de mauvais ſang.



Les perſonnes accoutumées à recevoir des prieres, s'offenſent aiſément d'un refus.



Il n'eſt point de liaiſons durables entre les hommes, ſi elles ne ſont fondées ſur le mérite & ſur la vertu.



Les jeunes gens ſe font des peines juſqu'à ce qu'ils aient paſſé par tous les plaiſirs, & les vieux n'ont de plaiſirs que quand ils ſont exempts de peines.



L'amour entre dans le cœur par les ſens, & l'amitié par l'eſprit ; ce qui fait les troubles de l'un & la douceur de l'autre.



L'amour eſt le deſir le plus preſſant du cœur humain, le plus fort attrait de la nature, & le plus redoutable écueil de la vertu.



Qui fait plaiſir imite les Dieux, qui le redemande imite les Uſuriers.



Le moindre bruit éveille ceux qui ont le ſommeil tendre, & il faut peu de choſe pour réveiller une paſſion qui n'a pas été parfaitement déracinée du cœur.



L'extérieur prévenant n'eſt pas toujours accompagné du vrai mérite ; & les dehors brillants ne ſont pas des preuves certaines d'une fortune ſolide.



Nous avons tous aſſez de force pour ſupporter les maux d'autrui ; mais nous en manquons ſouvent pour ſupporter les nôtres.



La Philoſophie triomphe aiſément des maux paſſés & des maux à venir ; mais les maux préſents triomphent quelquefois d'elle.



Il ne devroit être permis d'accuſer la fortune qu'à celui qui, après avoir compté à la rigueur avec ſoi-même, ne s'eſt trouvé coupable d'aucune faute.



Il faut de plus grandes vertus pour ſoutenir la bonne fortune que la mauvaiſe.



La paix domeſtique reſſemble à la ſanté qui n'eſt pas un plaiſir ſenſible, mais qui eſt le fondement & la ſource de tous les autres.



Il ne faut que trois choſes pour vivre content ; la ſanté , la paix, & l'honnête néceſſaire.



Quand on ne trouve point ſon repos en ſoi-même, il eſt inutile de le chercher ailleurs.



Nous devenons habiles par l'expérience, ſçavants par la méditation, & doctes par la lecture.



Il ne convient point de ſe glorifier, ni d'avoir honte de ſa naiſſance; ce ſont des traits d'orgueil : mais il convient également au noble & au roturier d'avoir honte de leurs fautes.



L'art de ſe taire eſt la plus grande preuve de bon ſens, ſoit qu'on ait à vivre avec des ſages ou avec des fous.



Ce n'eſt point une honte d'être né homme privé; mais il y en a à le devenir.



Il ne faut pas toujours nommer les choſes par leurs noms, ni appeller toutes ſortes de gens à ſon ſecours.



L'homme rangé ménage ſon temps & ſon bien; il a de l'ordre & il ne fait point de diſſipation.



Les qualités de l'eſprit ſont les plus brillantes; mais celles du cœur ſont les plus eſſentielles.



La Religion eſt plus dans le cœur qu'elle ne paroît au dehors. La dévotion

paroît quelquefois au dehors ſans être dans le cœur.



Un homme à qui perſonne ne plaît, eſt au moins auſſi à plaindre que celui qui ne plaît à perſonne.



Il y a autant d'eſprit à ſouffrir les défauts des autres, qu'à connoître leurs bonnes qualités.



Se marier en homme ſage, c'eſt choiſir avec diſcernement, à loiſir, par inclination & ſans intérêt, une femme qui nous choiſiſſe de même.



L'artifice & le menſonge ſont de grandes marques de la foibleſſe & de la petiteſſe de l'eſprit humain, comme la fauſſe monnoie l'eſt de la pauvreté.



La probité a cela de propre, qu'elle

nous laiſſe jouir d'une tranquillité d'eſprit, qui nous met à couvert des craintes où les méchants ſont toujours expoſés.



On ne ſçauroit bien juger d'un Peintre, d'un Sculpteur ou d'un Statuaire, ſans être de ſon métier ; de même on ne peut bien connoître la ſageſſe d'autrui, ſans être ſage.

La prudence conſiſte à bien connoître la nature des inconvénients & à prendre le moindre mal pour un bien.



Quand on perd le ſang froid dans un combat, on avance bientôt ſa défaite : la perte de la tête emporte celle du bras.



Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre ; mais quand on y eſt, il faut ſe ſoutenir par le courage & montrer un cœur plus grand que

tous les maux qui nous menacent.



Ceux qui rient toujours & ceux qui ne rient jamais ſont également inſupportables.



Une plaiſanterie uſée eſt ſemblable à un habit qu'un autre a déja porté ; l'une expoſe la diſette d'eſprit, & l'autre la diſette d'argent.



La plus grande peine qu'on puiſſe faire à un orgueilleux, eſt de lui mettre ſes défauts ſous les yeux.



Les vrais Philoſophes cherchent le plaiſir dans toutes leurs occupations, & ils s'en font un de remplir leur devoir.



Un eſprit pénétrant approfondit les choſes, ſans s'arrêter à la ſuperficie ; il

n'eſt pas aiſé de lui donner le change, il ne ſe laiſſe point amuſer.



La jeuneſſe manque de ſageſſe pour délibérer, & la vieilleſſe manque de puiſſance pour exécuter.



Un homme ſincere ignore l'art de tromper : un homme franc ne ſçauroit diſſimuler : un homme naïf n'eſt guere propre à flatter; & un homme ingénu ne ſçait rien cacher.



Les biens & la ſanté, joints à l'art d'en jouir, ſont le ſolide de la vie; les honneurs n'en ſont que l'ornement.



L'envieux eſt un Peintre malin qui ſe plaît à défigurer les traits de la vertu; non-ſeulement il en ſupprime les beautés, mais il la charge d'imperfections.



Nos penſées entrent dans l'eſprit des autres comme le fer entre dans un corps ſolide ; un ſeul coup ne ſuffit pas, il faut redoubler.



La vengeance eſt plus la perte de l'honneur que ſa réputation, puiſqu'il n'y a rien, dans la nature & dans la Religion, de ſi honorable que de pardonner.



Sçavoir vivre, ſçavoir le monde, c'eſt ſçavoir garder les bienſéances ; ce qu'on ne peut faire exactement ſans raiſon & ſans ſageſſe.

Les gens qui ſe lient aiſément avec tout le monde, ne ſe lient preſque à perſonne, & ſont ſujets à rencontrer mauvaiſe compagnie.

Les deſirs que les paſſions déréglées nous inſpirent, ſont ſemblables aux en-

vies indiſcretes d'un malade : les uns & les autres ne peuvent ſe ſatisfaire ſans dommage, ou ſans danger.



C'eſt un défaut aſſez commun de n'être pas ſatisfait de ſa fortune & de l'être de ſa conduite.



On n'a guere à craindre d'un homme qui menace beaucoup en paroles ; le ſilence eſt plus dangereux.



Cent belles actions ne font preſque jamais oublier une action honteuſe.



L'homme ne connoît le prix du bien qu'il poſſede, que lorſqu'il eſt en danger de le perdre.

Les petits & frivoles amuſements corrompent autant le diſcernement & le

goût, que les plus criminelles paſſions corrompent l'eſprit & le cœur.



L'ancienneté fait perdre aux modes leurs agréments, & donne de l'éclat à la nobleſſe.



L'union eſt la douceur de l'hymen, le ſoutien des familles & fait la puiſſance des Etats.



Le connoiſſeur regarde les beautés d'un tableau qu'il voit; celui qui ne l'eſt pas, regarde le tableau ſans en voir les beautés.



L'audace nuit aux ſubalternes; les ſupérieurs veulent de la ſoumiſſion,& rendent toujours de mauvais ſervices à ceux qui n'ont pas aſſez reſpecté leur autorité.



L'homme ſage ne porte point ſa dépenſe au-delà de ſon revenu; il reſpecte

toujours ſon fonds : quand une fois la plaie y a été faite, il s'y engendre une gangrene qui acheve de tout dévorer.



La conduite de la femme touche d'aſſez près le mari, pour qu'il doive y avoir l'œil ; mais la trop grande attention y eſt pour le moins auſſi dangereuſe que la négligence.



L'expérience de tous les ſiecles nous apprend que les têtes à grands deſſeins & les eſprits féconds en beaux projets, ſont ſujets à donner dans la chimere.



Après le naufrage, il ne nous convient pas de quitter le port où la tempête nous a heureuſement jettés, pour nous mettre à la merci des vents.



Il n'y a que les grands cœurs qui ſça-

chent combien il y a de gloire à être bon.



L'homme ſage eſt attentif à ſa conduite, exact à ſes devoirs, & vigilant ſur ſes affaires.



Une femme coquette n'eſt attentive qu'à ſon miroir, exacte qu'à ſa toilette, & vigilante que ſur ſa parure.



Des amis toujours diſpoſés à parler en notre faveur & toujours prêts à nous ouvrir leur bourſe, ſont des oiſeaux dont la rareté fait le prix.



Il faut ſçavoir pénétrer dans l'intérieur des hommes, pour n'être pas la dupe de leur extérieur.



La crainte nous fait appercevoir des malheurs qui peuvent ne pas arriver, &

la ſécurité nous laiſſe ſurprendre par ceux que nous aurions pu prévoir.



Autant la vieilleſſe aime à donner des conſeils, autant la jeuneſſe a de l'averſion pour en prendre.



Dieu permet quelquefois que les hommes nous délaiſſent, pour nous obliger à avoir recours à lui.



L'ignorance craint la mort, la timidité la fuit, la folie la cherche, & quelquefois la fureur ſe la donne; mais la ſageſſe l'attend.



Le moment de la mort nous eſt ſagement caché par la Providence, pour nous obliger à y penſer pendant toute notre vie.



Celui qui vit bien ne peut mourir mal; la bonne mort eſt la récompenſe de la bonne vie.

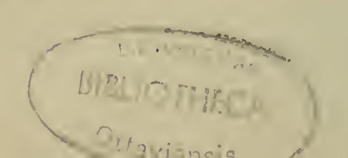


FIN.

APPROBATION.

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit, ayant pour titre: *L'Homme conduit par la Raiſon*; & je n'y ai rien trouvé qui ne doive en faire deſirer l'impreſſion. A Paris ce 3 Juin 1769.

Signé, MARCHAND.



PERMISSION DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE & DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur *PILLOT*, *Libraire à Paris*, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *L'Homme conduit par la Raiſon*, *& Maximes choiſies :* s'il Nous plaiſoit lui accorder Nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires : A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes ; faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de Notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dud. Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de

Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le *treiziéme* jour du mois de *Septembre*, l'an *mil sept cent soixante-neuf*, & de notre Régne le cinquante-quattriéme.

Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BÉGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, *N°*. 675, *fol.* 11. *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 19 *Septembre* 1769.

Signé, BRIASSON, Syndic.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné; 1770.

ERRATA.

Pag.	*ligne*	*au lieu de*	*lisez*
27	9	doivent	devoient
47	5	négliger	néglige
113	7	que de penser	de penser
161	23	for-	force.
163	13	l'on se doive	l'on doive
251	10	celui exagere	celui qui exagere,
252	2	des arbres	des arrhes


a39003 009526160b

